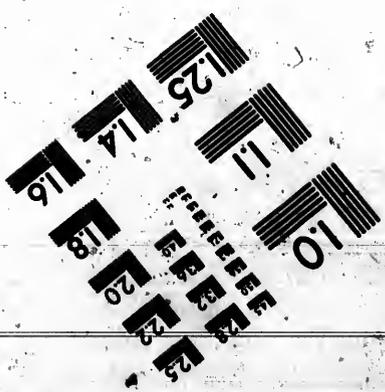
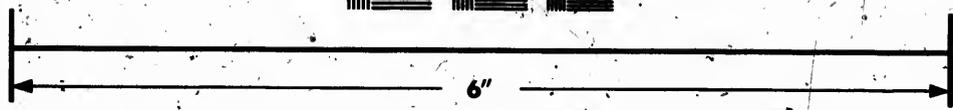
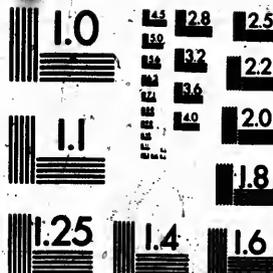


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

01

**© 1991**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

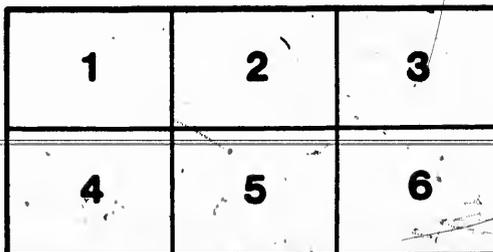
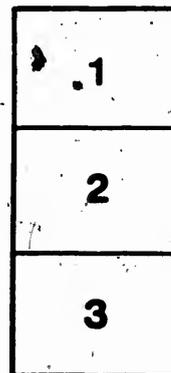
Société du Musée  
du Séminaire de Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Société du Musée  
du Séminaire de Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

*de Roy & de Louis*  
S U I T E  
DES VOYAGES  
D U B A R O N  
DE LAHONTAN  
D A N S  
L'AMERIQUE

SEPTENTRIONALE,  
Qui contiennent une Relation des diffé-  
rens Peuples qui y habitent ; la nature  
de leur Gouvernement ; leur Commer-  
ce, leurs Coûtumes, leur Religion ; &  
leur manière de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le  
Commerce qu'ils font avec ces Nations, l'a-  
vantage que l'Angleterre peut retirer de ce  
Pais, étant en Guerre avec la France.

*Le tout enrichi de Cartes & de Figures.*

*Journal de L'Aloué*



DEUXIEME SECONDE. 1855

*revue, corrigée, & augmentée*



A M S T E R D A M,  
FRANÇOIS L'HONORE, vis-à-vis de la Bourse.

M. D. C. C. XXXXI.

T  
D E  
DU

L

D

Am  
du  
re l  
dèc

L' Au

L

L' Auto

la C  
te. L

F'Isle

For

nom

quis

MAGNIFICENTIA  
FRANCORUM REGUM  
SACRAE THEOLOGICAE ACADEMIAE  
PARISIENSIS



# T A B L E

## D E S L E T T R E S

### D U T O M E S E C O N D .

---

#### L E T T R E X V I .

**D** *Épart de l'Auteur de Missilimakinac. Description de la Baye des Puants, & de ses Villages.*

*Ample description des Castors, suivie du voyage remarquable de la Rivière Longue, avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à Missilimakinac. Pag. 1*

#### L E T T R E X V I I .

*L'Auteur part de Missilimakinac pour la Colonie. Description de cette route. IncurSION funeste des Iroquois dans l'Isle de Monreal. On abandonne le Fort de Frontenac. Le Comte de ce nom revient au Canada, & le Marquis de Denonville est rapelé. 97*

T A B L E.

L E T T R E X V I I I.

*Arrivée de Monsieur le Comte de Frontenac. Sa réception. Son Voyage à Monreal. Rétablissement du Fort de Frontenac.* 117

L E T T R E X I X.

*IncurSIONS dans la Nouvelle Angleterre, & dans la Nouvelle York. Funeste Ambassade des François chez les Iroquois. Entreprise mal concertée des Anglois & des Iroquois, qui se joignent pour attaquer la Colonie par terre.* 125

L E T T R E X X.

*Les Anglois font par mer une entreprise assez importante, mais qui échoué par leur faute : Lettre de leur Commandant à Monsieur de Frontenac, & la réponse verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour France.* 135

L E T T R E X X I.

*Description des Bureaux des Ministres d'Etat : les services mal récompensés à la Cour.* 152

L E T T R E X X I I.

*Départ de l'Auteur de la Rochelle pour Québec : Sa Navigation jusqu'à l'en-*

## T A B L E.

*trée du Fleuve Saint Laurent. Rencontre d'un Vaisseau Anglois qu'il combat. Son Vaisseau échoué. Navigation du Fleuve Saint Laurent. Nouvelle qu'un parti d'Anglois & d'Iroquois a défait un Corps de Troupes Francoises.* 163

### L E T T R E XXIII.

*Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. Une Troupe d'Iroquois est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à Quebec. Un autre Parti de la même Nation, après avoir surpris des Coureurs des bois, est surpris lui-même. Mr de Frontenac propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Frégate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Flote Angloise vient pour tâcher de prendre cette Place, mais elle manque son coup. L'Auteur achève heureusement son Voyage.* 170

### L E T T R E XXIV.

*Le projet de Monsieur de Frontenac est rejeté à la Cour, & pourquoi. Le Roi donne à l'Auteur la Lieute-*

# T A B L E.

*nance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve, &c. Avec une Compagnie Franche.* 189

## L E T T R E X X V.

*Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flote de 30 Vaisseaux Anglois vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succès des Anglois dans toutes leurs entreprises de l'Amérique. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de Plaisance. Départ de l'Auteur pour le Portugal. Combat contre un Corsaire de Flessingue, &c.* 198

*Explication de quelques Termes qui se trouvent dans le premier Tome.* 211

Fin de la Table.

Terre-  
 bagnie  
 189  
 e. Une  
 vient  
 Elle  
 que son  
 des des  
 prises  
 l'Av-  
 lance.  
 ortu-  
 ire de  
 198  
 qui se  
 . 211



52

26

42

36

Occident

*Cette Carte se rapporte  
à la Lettre 26<sup>me</sup>*

**Maison des TABUGLAUK & c.**  
*telles que les Esclaves KOZEMBEK  
sur des écorces d'arbres.*



en quelques Rivieres  
plus grandes, plus avants  
sur les bords du lac, a l'est



2. fac de la Madaille

R. des M...

20. 40. 60. 80. 100  
R. de...  
Halle des Lignes de la Carte



LAC SUPERIEUR  
Chagouamigon

Kikapous

Fort de Crovaccibus

Ouabach

46



DE

BAF

---

L

*Départ*

*crip*

*Vill*

*suis*

*Lon*

*ver*

*gli*



Je

ci

mai



S U I T E  
DES VOYAGES  
D U  
BARON DE LAHONTAN.

---

L E T T R E X V I .

*Départ de l'Auteur de Missilimakinac. Description de la Baye des Puants, & de ses Villages. Ample description des Castors, suivie du voyage remarquable de la Riviere Longue, avec la Carte, des Pays découverts, & autres. Retour de l'Auteur à Missilimakinac.*

**M**

ONSIEUR,

Je suis revenu de ma course, Dieu merci, & vous connoissez suffisamment ma main pour être pleinement convaincu, que

Tome II.

A

je suis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Rivière nommée Longue qui se décharge dans le Fleuve de *Mississipi*. J'aurois bien souhaité pouvoir suivre le cours de cette Rivière jusqu'à son origine, mais il s'y rencontroit trop d'obstacles, & il a fallu que la raison l'ait emporté en cela sur le plaisir. Mais c'est déjà rester trop long-tems sur le général. En matière de voyage, vous aimez les détails & les journaux, hé bien j'ai dequoi vous contenter. Le vingt-quatre du mois de Septembre dernier je m'acheminai avec mes Soldats & mes cinq Chasseurs. Ces derniers étoient comme je vous l'écrivois dans ma dernière, de bons & braves *Outaouas* qui m'ont rendu tous les services que je m'en étois promis. Nos canots étoient neufs & chargés de provisions & de marchandises propres à trafiquer avec les Sauvages Méridionaux. Nous avions le vent à souhait; il étoit Nord, & conséquemment en poupe; aussi fîmes-nous quarante lieues en trois jours. Ce fut pour entrer dans la Baye des *Pousteouatamis* qui est à cette distance de *Missilimakina*. Plusieurs Isles forment, & même ferment en quelque maniere l'entrée de cette Baye elle a dix lieues de large, & vingt-cinq de profondeur.

Le vingt-neuf nous entrâmes dans une petite Rivière assez profonde: elle se dé-

charge dans un certain endroit où l'eau du Lac monte trois pieds à pic en douze heures, & descend tout autant. J'eus le tems de me bien confirmer dans la certitude de ma remarque, car je séjournai-là trois ou quatre jours. Cette Riviere est bordée de Villages habitez par les *Saks*, les *Pouteouatamis*, & quelques *Malomini*. A des noms si bisarres ne prendriez-vous point ces gens-là pour des Bourgeois du Royaume de Lucifer, mais non, car les Jésuites ont aussi là un Convent, & vous sçavez que ces Révérends appartiennent fort aux Rois de la Terre, & qu'ils sont beaucoup de ce Monde-ci. Ces Sauvages font un grand commerce de Pelleteries & de bled d'Inde; ils ne peuvent être mieux situez pour ce trafic; car comme c'est le passage le plus court, & le plus commode pour le Fleuve de *Mississipi*, les Coureurs abordent-là en grand nombre, & enlèvent les Marchandises. D'ailleurs le terroir y est admirable, & d'un si bon rapport qu'avec fort peu de culture il produit du Froment d'Europe, des Pois, des Fèves, & quantité de fruits que l'on ne connoît point en France. Au reste, vous allez voir que ces Villageois ne sont pas moins bons que leurs terres. Quand nous fûmes débarquez, & lorsqu'à peine je commençois à me reposer dans ma cabane, je fus honoré d'une magnifique députation.

C'étoient les guerriers des *Sakis* qui venoient au nom de toute la Nation me saluer, & me souhaiter la bien-venue. Cette cérémonie ne se passa pas en belles harangues, ni en complimens étudiés ; les Sauvages aiment trop le solide pour user de ces viandes creuses, & ils sont trop les Partisans déclarez de la sincérité pour se plaire à mentir avec éloquence & avec art, sans payer en monnoye de Singe, ils s'expriment par des gambades, & au lieu de périodes arondies, quarrées, ou tout ce qu'il vous plaira, ils mettent tout leur corps en action & vous régalent de mouvemens non cadencez. Apparemment qu'ils ont choisi ce genre de salutation comme celui qui témoigne plus naturellement l'épanchement du cœur. Quoiqu'il en soit, ces Guerriers m'honorèrent de deux sortes de danses, celle du Calumet & celle du Capitaine. La première est un signe de Paix & d'amitié, l'autre marque l'estime & la considération, les deux autres Nations m'envoyèrent successivement la même Ambassade ; on y observa tout le même cérémonial ; ainsi vous concevrez aisément, Monsieur, que j'étois rebuté de bal, à tout moment je m'imaginois avoir ces desagréables danseurs à mes trousses, & je me comparois à ces gens vifs qui souffrent mort, & passion lorsqu'ils sont obligez d'entendre jusques à *Amen* l'ennuyeuse & assommante

BARON DE LAHONTAN.

harangue d'un pédant. Mes réponses furent courtes, décisives & ne me fatiguèrent pas tant le corps. Je répondis de la bourse à ces complimens de jambe. Il m'en coûta quelques brasses de tabac de Bresil, ce qui est un parfum excellent pour ces Sauvages, & certains cordons de rassade, ou conterie de Venise dont ils brodent leurs Capots. Je croyois les danses finies, & je me trouvois heureux d'en être quitte à si bon marché, mais je me mécomptois très-fort. Le lendemain des trois Députations, dès le matin, les *Sakis* me firent inviter à un repas. J'acceptai l'offre par complaisance & par curiosité. Je fis porter de la vaisselle au Village, vous sçavez que c'est la coutume, & que ces bonnes gens ne poussent point leur hospitalité jusqu'à l'ustensil: sur le midi je me rendis à la sale des banquets, c'est-à-dire, en stile Sauvage, dans une Cabane où le dénûment & la simplicité brilloient beaucoup. On débuta par se dire des honnêtetez de part & d'autre, après quoi je me figurois bonnement qu'il ne s'agissoit plus que d'une fonction de machoires. Où étois-je? Pour m'égaïser l'appetit il me fallut s'il vous plaît essuyer un Opéra de deux heures. Chaque Guerrier chanta, dans sa, poussa des cris d'une joye enragée, dit des quolibets un peu moins polis que ceux de nos Halles, en un mot remplit fort exact

tement toutes les dissonances de leur musique. Je ne desespere pas de vous la décrire un jour plus amplement, attendez que je sois un peu plus desoccupé. Après la fin de la mélodie les Esclaves firent la Scène que je souhaitois, ils apor-  
tèrent à manger. Nous étions tous dans la posture des Orientaux, ce qui ne m'accommodit pas beaucoup, & chacun avoit sa portion devant sois, peu près comme des Moines dans leurs Réfectoires.

On me servit le premier, & vous allez voir par le nombre de mets si l'on ne me croyoit pas très-bien partagé d'estomac. Outre un copieux bouillon composé du suc de plusieurs sortes de viandes, je pouvois apaiser la fureur de ma faim sur trois plats: le premier c'étoit deux poissons blancs dans leur naturel, & sans autre assaisonnement que d'avoir été cuits à l'eau, le second portoit une langue de Chèvreüil entourée de cotelètes, le tout bouilli, deux Gelinotes des bois, un pied d'Ours de derrière, & une queüë de Castor garnissoient un seul plat de rôti. J'aurois cédé tout au moins deux de mes plats pour une bouteille de bon vin, mais cette ame du repas manquoit. En récompense ils me firent boire d'un sirop d'érable batu avec de l'eau: je trouvaicette liqueur délicieuse; ils m'ont appris comment ils faisoient ce sirop, peut-être vous

l'écrirai-je un jour. Le festin dura autant que la danse, deux heures. Mais la Fête ne finissoit pas avec la table. Il falloit recommencer de plus belle à chanter, & ce fâcheux redoublement de musique devoit durer jusqu'à la nuit. Le pis de l'affaire, c'est que j'étois obligé de chanter comme les autres. Je vous avoué, Monsieur, que je ne me sentis point assez de patience pour soutenir une si rude corvée. Heureusement il y avoit remède. Il m'étoit libre de m'adresser à l'un de ces chefs de la Nation qui composoient la troupe *Festivante*, & de le prier de vouloir bien tenir ma place sous prétexte que j'avois des affaires. Cela se pratique parmi les Sauvages aux jours de cérémonie, ils employent alors un second sans que l'assemblée s'en formalise. Je ne manquai donc pas à user du privilège. Un pere de famille consentit à faire ma partie, & à la bonne odeur d'un morceau de tabac que je lui mis à la main, il accepta le parti de la meilleure grace du monde, & moi de me tirer au plus vite de cette cohue. Il me restoit encore assez à pâtir; car je ne pûs me dispenser de donner les deux jours suivans aux deux autres Nations, & ce fût chez l'une & chez l'autre toute la même frairie.

Je ne vis rien dans ces Villages qui soit digne de vous, à l'exception d'une particula-



est ce  
ils se  
des Ré  
la soif  
vages  
chant  
des lac  
ne voy  
nés par  
vous m  
ne des  
que c'e  
sruite  
quefois  
quatre  
une aut  
dessus  
vages m  
ceux de  
différen  
les Gue  
laborieu  
Terrie  
tant d'q  
d'aband  
tièrement  
même n  
les Gue  
à la figu  
tournez  
riens ont

C'est ce que personne ne révoque en doute, ils se domicilient sous terre à la manière des Rénards ou des Lapins, & il n'y a que la foif qui les mène à la Riviere. Nos Sauvages ont une plaisante imagination touchant ces Terriens. Ils disent que ce sont des lâches, des indolens, des paresseux qui ne voyant rien faire font chasser des Cabanes par les Castors de la bonne espèce. Si vous me demandez ce que c'est que la Cabane des Castors, je vous dirai par provision que c'est une demeure très-artistement construite par eux-mêmes & laquelle est quelquefois assez spacieuse pour contenir jusqu'à quatre-vingt de ces industrieux animaux; une autrefois vous en aurez davantage là-dessus. Pour revenir aux Terriens, les Sauvages mettent entre ces Castors bâtards, & ceux de la bonne race, à peu près la même différence que celle que nous mettons entre les Guespes & les Abeilles. Les Castors laborieux ne peuvent souffrir les fainéants Terriens, & ils s'acharment sur eux avec tant d'opiniâtreté que ceux-ci sont contraints d'abandonner la partie, & de s'éloigner entièrement des Etangs, & des Lacs, de la même manière, & pour la même raison que les Guespes sont chassées des ruches. Quand à la figure, ces deux sortes de Castors sont tournez de même. Il est vrai que les Terriens ont le poil plus court, & comme on

gé sur le dos & sur le ventre ; mais cela ne vient pas de nature ; ces animaux gâtent & corrompent ainsi leur belle peau lorsqu'ils entrent dans leurs Palais sous terrain, ou quand ils en sortent.

Au reste, n'en déplaise aux découvreurs de la nature, aux chercheurs de merveilles & de secrets sur les terres de cette divine ouvrière, il n'est point vrai que les Castors se mutilent, & se fassent eunuques pour échapper à la trop pressante poursuite des chasseurs. Nop ces mâles estiment plus leur sexe, & font plus de cas que cela de la propagation de leur rare espèce. Je ne puis même concevoir sur quel fondement on a bâti une si grande chimère. Premièrement la matière qu'il a plu à la secte d'Hipocrate de nommer *Castoreum* n'est pas renfermée dans ces précieuses & multiplicantes parties elle est dans un réceptacle, un véhicule ou une manière de poche qui est singulière à la machine organique de ces animaux & que la nature semble n'avoir formée que pour eux. L'usage que le Castor fait de cette matière, c'est de s'en nettoyer & de se nettoyer les dents lorsqu'elles sont pleines de la gomme de quelque arbrisseau dans lequel il aura mordu. Mais quand j'accorderois que le *Castoreum* est dans les testicules, comment un animal pourroit-il les couper sans couper tous les nerfs des arbes auxquels

ils  
moi  
men  
mes  
je ve  
N'in  
tes  
cha  
conn  
net  
me  
fçû  
tour  
cet  
s'éloi  
est c  
le au  
bruit  
plong  
que n  
trer  
vous  
l'avi  
tre ar  
arrête  
sangl  
nature  
fort in  
roit p

BARON DE LAHONTAN. II

ils sont attachés près de l'*os pubis*. (trouvez-moi Officier *Huron* qui parle plus pertinemment d'anatomie) mais en me mettant sur mes louanges: j'ai perdu la conséquence que je voulois tirer de ce déchirement de nerfs. N'importe, je ne démorderai pas pour cela de mon scientifique raisonnement. C'étoit bien à *Blason* & à d'autres rêveurs de naturalistes comme lui de nous venir parler de la chasse des Castors? Avoient-ils puisé cette connoissance dans les méditations du cabinet? s'ils avoient eû la gloire de vivre comme moi parmi ces amphibies, ils auroient sçû qu'un Castor ne s'embarasse point du tour du chasseur. Vous sçavez d'abord que cet animal a la précaution de ne point s'éloigner du bord de l'Etang où sa Cabane est construite; de plus il a toujours l'oreille au guet, & si-tôt que par le moindre bruit, il soupçonne qu'on lui en veut, il plonge, & nâge entre deux eaux jusqu'à ce que n'y ayant plus de danger, il puisse rentrer sûrement chez soi. Si cette raison ne vous semble pas de poids pour les Castors Terriens, je vous renvoye à l'*os pubis*. Autre argument péremptoire. Si le Castor pour arrêter la poursuite de l'ennemi faisoit la sanglante opération qu'on lui attribue, la nature lui auroit donné en cela un instinct fort imparfait; car quand cet animal n'auroit plus son *Castoreum* on ne lui feroit pas

la chasse avec moins d'ardeur; le *Castoreum* est le butin le moins important; ou plutôt ce n'est rien en comparaison de la peau; celle-ci est la proie dominante & la maîtresse pièce de la bête; ainsi ce pauvre Castor pour se sauver de l'avarice du chasseur devrait tout au moins s'écorcher tout vif, & lui jeter sa peau à la tête; encore ne sçais-je après cela si cette Barbare & insatiable figure nommée homme ne voudroit pas la chair & les os de cet innocent animal. Après la disputation d'un problème si curieux; vous plaît-il, Monsieur, que je vous trace ici les dimensions d'un Castor, & que je vous en fasse une peinture Géométrique? Or écoutez & imaginez-vous me voir le compas à la main prendre les proportions de cet animal.

Un grand Castor a 26. pouces de longueur de l'occiput à la racine de la queue; sa circonférence est de trois pieds huit pouces; sa tête a sept pouces de longueur, & six de largeur; sa queue fait bien l'étendue de quatorze pouces; elle en a six de largeur, & au milieu elle est épaisse d'un pouce & deux lignes. Cette queue est d'une figure ovale, l'écaille dont elle est couverte fait un Hexagone irrégulier, & est une espèce d'Epiderme, c'est-à-dire en stile d'Anatomie; une petite peau qui enveloppe la grande. La queue du Castor est nerveuse, & lui est d'un grand secours; il s'en sert pour porter le

littre  
tre  
dre  
dig  
cou  
rem  
sé à  
qui  
jam  
ses  
bou  
ces  
fait  
me  
cinq  
narc  
dois  
ger à  
poin  
ils se  
à cel  
c'est  
foin  
choir  
meur  
de lon  
geur.  
sous  
docte  
me un  
sieur,

Hiron, la terre, le caillou, & tous les au-  
 tres matereaux qu'il employe avec une a-  
 dresse merueilleuse à la construction de ses  
 digues & de ses Cabanes. Il a les oreilles  
 courtes, rondes & enfoncées, en quoi vous  
 remarquerez qu'il est diamétralement ope-  
 sé à la nature de cette certaine vile bête,  
 qui porte la stupidité dans les oreilles. Les  
 jambes de notre Castor ont cinq pouces,  
 ses pattes trois & demie du talon jusqu'au  
 bout du grand doigt; ses pieds ont six pou-  
 ces & huit lignes de longueur. Sa patte est  
 faite à peu-près comme la main d'un hom-  
 me, excepté quelle est feuillué; & que les  
 cinq doigts sont joints comme ceux du Ca-  
 nard par une membrane de couleur d'ar-  
 doise. Il se sert de cette patte pour man-  
 ger à la façon des Singes & ses yeux ne sont  
 point proportionnez à la grandeur du corps,  
 ils sont petits, & la taille en est semblable  
 à celle des yeux du rat. Quant à la gueule  
 c'est un vrai arsenal. Tant la nature a pris  
 soin de le bien armer, chaque de ses ma-  
 choires est munie de deux maitresses & de  
 meurtrieres dents qui ont un grand pouce  
 de longueur, & un quart de pouce de lar-  
 geur. Il ne seroit nullement bon tomber  
 sous ces dents de défense, ou pour parler  
 doctement, incisives; elles tranchent com-  
 me un sabre de damas. Croyez-vous, Mon-  
 sieur, qu'avec ces terribles instrumens les

Castors viennent à bout de couper des arbres gros comme des barriques? Rien n'est pourtant plus vrai, j'ai vû plus de vingt troncs de ces arbres coupez. Vous seriez plus content, j'en suis sûr, si je vous assurais que j'ai vû les Castors attachez à ce travail, & y réussir: je vous connois homme à me dire que ces vingt troncs étoient les restes de vingt arbres que les Sauvages avoient abattus pour leurs logemens, ou pour leur chauffage; mais outre qu'on ne ment pas en Canada comme en Europe; j'ai reconnu les traces & les impressions des dents incisives, & cela suffit contre votre incrédulité. Revenons au Castor. Sa fourrure est bizarre, & bien différente d'elle-même; elle est formée de deux sortes de poils opposés. L'un est long, noirâtre, luisant & gros comme du crin; l'autre délié, uni, long de quinze lignes pendant l'Hyver, en un mot, le plus fin duvet qui soit au monde. Il n'est pas nécessaire de vous avertir que c'est cette seconde espèce de poil que l'on cherche avec tant d'empressement, & que ces animaux meneroient une vie plus sûre, & plus tranquille s'ils n'étoient vêtus que de crin. La peau d'un Castor, de la grandeur que je vous le dépeins, pèse environ deux livres: mais comme elles ne sont pas toutes également bonnes, le prix en est différent. La chair en est délicate, la

moit  
l'Hy  
c'est  
mang  
ce qu  
qu'ap  
circo  
cet ar  
en ma  
cette  
bie ou  
parta  
dire q  
la plu  
de la  
ne sca  
prom  
plan 8  
Pour  
trop  
sur un  
mon  
Le  
la ran  
petits  
& le s  
Kakab  
tre leg  
de nou  
fut em

moitié de l'année, j'entens l'Automne & l'Hyver, mais à condition qu'elle sera rôtie, c'est la vraie cuisson, autrement on ne la mange qu'à demi-bonté. Voilà, Monsieur, ce que c'est que le Castor; il me semble qu'après une description si exacte, & si bien circonstanciée, vous devez connoître à fond cet animal, & que vous en pouvez parler en maître; mais n'oubliez pas sur-tout que cette espèce des bêtes, qu'elle soit amphibie ou terrestre, a le don d'Architecture en partage. Je ne me lasse point de vous redire que leurs ouvrages sont d'une structure la plus fine; ce sont des chefs-d'œuvres de la nature, & l'art avec toute son étude ne sçauroit rien produire de plus beau. Je me promets bien de vous envoyer un jour le plan & le détail de ces admirables demeures. Pour le présent ce seroit faire la parenthèse trop longue, & de rester trop long-tems sur un même sujet, il vaut mieux continuer mon Journal.

Le quatrième d'Octobre nous remîmes à la rame; il nous falut refouler quelques petits Courans dans la Rivière des Puants, & le six nous arrivâmes au pied du Saut du Kakalin. C'étoit un *non plus ultra* pour notre légère Escadre; nous fûmes contraints de nous mettre à terre; tout le lendemain fut employé à faire le portage, & le neuf

nous abordâmes au Village des *Kikapour* : je jugeai à propos de m'arrêter-là le jour suivant ; tant pour nous y reposer que pour prendre langue , & dans ce dessein nous plantâmes le piquet auprès du Village. Il est situé très-commôdemment pour la pêche ; car il est sur le bord d'un petit Lac où l'on prend quantité de brochets & de goujons. Un parti de cent *Iroquois* , ou d'une autre Nation ennemie auroient eu bon marché de ce *Kikapour* , & de leur habitation ; car il n'y avoit pas alors plus de quarante Guerriers qui étoient-là pour garder la Patrie , tous les autres étant partis depuis quelques jours pour la chasse du Castor. L'onzième nous rentrâmes dans nos canots , & après avoir ramé à force de bras pendant toute la grande journée , nous fîmes le soir notre entrée dans le petit Lac des *Malomini* . Nous débarquâmes sur une pointe de terre ; nous soupâmes grassement des Canards & des Ouatardes que nous avions assassiné au même endroit , & nous y passâmes la nuit dans des Cabanes. Le lendemain de grand matin on se rembarqua , & en peu d'heures nous fûmes au Village de ces Messieurs les *Malomini* . Je n'y restai qu'au tems de tems qu'il m'en falut pour expédier une petite affaire ; que j'avois avec quelques Sauvages : je leur fis une libéralité de trois brasses de tabac , & eux ne voulant pas me le céder en gran-

deur-  
farine  
cela t  
pèce  
mun  
ce gra  
& a la  
une d  
recue

Le  
*Outag*  
n'eus  
de Gu  
rent  
m'avo  
Galun  
pensez  
sur sol  
du Po  
jusqu'  
étoien  
pris c  
parole  
que ri  
seurs ,  
re sans  
barquâ  
*Outag*  
le dix-  
d'un p  
que le

BARON DE LAHONTAN. 17

deur-d'ame, me remunererent de trois sacs de farine de folle Avoine. Ils ne faisoient pas en cela un grand effort de générosité; cette espèce de grain est chez eux presque aussi commun que l'eau: leur Lac en est tout couvert, ce grain s'éleve au-dessus de l'eau en touffes; & a la tige extrêmement haute; enfin, c'est une des richesses de ces Sauvages, & il en recueille chaque année abondamment.

Le treize on arriva au pied du Fort des *Outagamis*, & je résolus de Cabaner-là. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, car le peu de Guerriers qui gardoient ce Poste me firent une réception fort humaine. Après m'avoir regalé à ma porte de la danse du Galumet, cérémonie dont je les aurois dispensé fort volontiers, ils me firent le plaisir solide de nous apporter des Chevreüils & du Poisson: ils s'offrirent de me conduire jusqu'au haut de la Rivière, où leurs gens étoient à la chasse des Castors, & moi ayant pris ces Sauvages au mot, ils me tinrent parole dès le lendemain. Je ne vous marque rien de mon entrevüe avec ces chasseurs, il me reste trop de chose à vous dire sans celle-là. Le quinze nous nous embarquâmes toujours accompagnés de ces *Outagamis* qui nous servoient de guides, & le dix-sept nous sortîmes de canot au bord d'un petit Lac. C'étoit dans cet endroit-là que le Chef de la Nation faisoit alors sa

résidence, & son Château, ou si vous vou-  
 lez, sa Cabane, car ce sont termes sinoni-  
 mes chez ces sortes de Seigneurs, son Châ-  
 teau, dis-je, fut le premier objet que nous  
 aperçûmes. Ce Commandant nous laissa  
 tranquillement dresser nos tabernacles, &  
 préparer nos logemens, & si-tôt qu'il nous  
 vit à couvert, il vint à ma Cabane, où il  
 n'omit pas le moindre article de la civilité  
 Sauvage. Au commencement néanmoins,  
 ce Chefne me voyoit pas tout-à-fait de bon  
 oeil; mon voyage lui étoit suspect, & ses  
 honnêtetés, ce qui est rare chez les Sauva-  
 ges, n'étoient que de l'eau benite de cour.  
 Il s'informa donc de mon dessein, & me  
 demanda de quel côté je prétendois tour-  
 ner: moi qui pénétrai sa pensée, je le tirai  
 d'abord d'inquiétude. « Ne crains pas, lui  
 » répondis-je, que je veuille aller vers les  
 » *Nadouessious* tes ennemis, bien loin que ce  
 » ce soit là le but de mon voyage, je n'a-  
 » procherai pas cette Nation de cent lieues.  
 » Je vais à la Rivière Longue, je suis résolu  
 » de la remonter jusqu'à sa source, & pour  
 » te donner une preuve incontestable de ma  
 » sincérité, c'est que je te prie de m'accor-  
 » der six de tes guerriers pour m'accom-  
 » pagner. A cette déclaration mon hom-  
 » me prit un air plus ouvert, & la joye s'em-  
 » para de ses yeux. Gloire soit au grand  
 » esprit, medit-il, de ce que tu ne vas point

trafiqu  
 rois le  
 sans f  
 quent  
 vois-j  
 quipa  
 re il e  
 dans  
 couve  
 à te d  
 té ne  
 remon  
 tu tro  
 de peu  
 fort b  
 en étr  
 péripi  
 verju  
 la nu  
 Sauva  
 gémur  
 tomb  
 que c  
 consp  
 que j  
 pour  
 lieu c  
 il m'e  
 ceux c  
 alliés  
*sagam*

trafiquer chez les *Nadoueffions*; tu ne pour-  
 rois leur porter des armes & des hardes a-  
 sans fortifier nos ennemis, & par confé-  
 quent sans nous causer préjudice; aussi a-  
 vois-je bien que tu n'as ni la mine ni l'é-  
 quipage d'un Coureur de bois; au contrai-  
 re il est aisé de remarquer que tu roule a-  
 dans ton esprit le projet de quelque dé-  
 couverte. Mais ajouta-t'il j'ai un conseil a-  
 à te donner; prend garde que ta curiosi-  
 té ne te cause de repentir, croi-moi ne  
 remonte pas la Rivière Longue trop haut, a-  
 tu trouverois une trop grande multitude  
 de peuples, & quoiqu'ils n'entendent pas  
 fort bien la guerre, tu pourrois cependant a-  
 en être accablé. » Je conçus qu'il ufoit de  
 périphrase, & de circonlocution pour m'a-  
 vertir que j'avois à craindre d'être surpris  
 la nuit par quelque nombreuse troupe de  
 Sauvages, & l'ayant pressé de m'avouer in-  
 génument si ce n'étoit pas-là son sens, il en  
 tomba d'accord. Inferez, de-là, Monsieur,  
 que ce Sauvage étoit d'une honnêteté si cir-  
 conspecte qu'il n'osoit me dire nettement  
 que je pourrois manquer assez de vigilance  
 pour me laisser surprendre. Cependant au  
 lieu de six Guerriers que je lui demandois,  
 il m'endonna dix, & me les choisit parmi  
 ceux qui ayant fréquenté les *Eokoros*, Nation  
 alliée depuis plus de vingt-ans avec les *O-  
 tagamis*, sçavoient la langue, & connoissoient

la Carte de ce Pays-là. Je passai deux jours fort agréablement sur le bord de ce Lac. Le Commandant me fit bonne chère, & n'épargna rien de tout ce qui pouvoit contribuer à mon divertissement. Entr'autres plaisirs, il me donna celui de la promenade, mais c'étoit principalement pour me faire voir la disposition d'une chasse de Castors, il me fit remarquer la distance qui doit être entre les Cabanes des chasseurs. J'ai mis ce mystère de chasse sur mes tablettes, & je vous l'expliquerai une autrefois.

Après ce petit intervalle de repos je pris congé de Monsieur le Chef, & pour lui témoigner ma reconnaissance je lui fis des présens magnifiques. Vous croyez que je badine? il est aisé de vous convaincre du contraire. Je suis trop bon Econome, & trop homme d'ordre pour n'avoir pas écrit cette libéralité sur mon Régistre, en voici un fidèle extrait. Le dix-huit du courant de l'année... qu'importe! De mon pur & franc vouloir, de mon cœur bon, loyal & non ingrat, j'ai donné en présent & vrai don à son Altesse le Commandant des *Ontagamis*, actuellement chassant le Castor, 1. un fusil à tirer & à tuer. 2. deux livres de poudre; 3. quatre livres de balles; 4. douze pierres à fusil, (sic'étoit fusil tuant ou fusil allumant, il ne m'en souvient point) & en dernier lieu, une petite hache dont le tranchant étoit as-

sez bien  
d'ouffron  
pre main  
gneur G  
bon tab  
reçarem  
fortune  
ma géné  
un heur  
voir à m  
venir-là  
Guerrier  
duire, il  
bien Ou  
tout le r  
de-plaisi  
l'*Ontaga*  
raouas et  
me il y a  
roit pas l  
quatre fi  
cœur lan  
aparetti  
quiétoit  
plûe infir  
témoign  
rent plus  
fort nou  
jusqu'à l  
cone me  
autre ric

fez bien acéré pour couper la tête d'un *Nadoarffion*. Item, j'ai donné aussi de ma propre main à chacun des deux fils dudit Seigneur Chef, un Capot, & une brassé de mon bon tabac de Bresil. Le Pere & les Enfans reçurent tous ces biens comme une grosse fortune, ils ne se lassoient point d'admirer ma générosité, & après m'avoir souhaité un heureux voyage, ils me laissèrent pour voir à mon embarquement. Avant que d'en venir-là, il faut vous dire qu'entre ces dix Guerriers qu'on m'avoit donné pour me conduire, il s'en trouva deux qui parloient fort bien *Ouraouas*, c'est-à-dire *Algokin*, car c'est tout le même jargon. Cela me fit beaucoup de plaisir: ce n'est pas que je n'entendisse déjà l'*Oupagamis*, car ce langage & celui des *Ouraouas* est presque la même chose; mais comme il y a plusieurs mots différens, cela n'auroit pas laissé de m'embarasser. Au reste, mes quatre fidèles *Ouraouas*, donnèrent du grand cœur la main d'association aux dix guerriers; apparemment que notre petit nombre les inquiétoit, cette augmentation d'escorte leur plût infiniment; ils ne pouvoient assez m'en témoigner leur joye, & je croi qu'ils me dirent plus de quatre fois qu'avec un tel renfort nous pouvions aller sans rien craindre jusqu'à la Cabane du Soleil. Cette fallie Gascone me fit rire, & je leur répondis par un autre ridicule, que nous n'aurions pas de

peine à trouver du feu pour la brûler. Voilà ce que j'avois à vous dire avant que de me remettre en route.

Nous partîmes le vingtième vers le midi, & nous débarquâmes le soir du même jour à l'endroit où nous devions quitter la Rivière des *Puans*. Nous n'avions que trois quarts de lieuë à faire par terre, & cependant nous y employâmes deux jours à cause des embaras, & des difficultez du portage. Au bout de cette course nous trouvâmes la Rivière des *Ouisconsinc*, & nous y entrâmes dans nos canots le vingt-trois. Cette Rivière est maudite & abandonnée; ses eaux roulent un sale & vilain limon; des deux côtez de son Canal on ne découvre que des Côteaux escarpez, que des Rochers affreux, ou que des Marêts stériles; enfin c'est un de ces pays qui sont comme des Zéros dans le continent ou qui tout au plus ne sont bons qu'à faire admirer la prodigieuse contrariété de la nature. Il m'envoyoit cruellement pendant une Navigation & rebutante pour les yeux; heureusement qu'elle ne fut ni longue ni pénible. A la faveur d'un courant tranquille nous arrivâmes en quatre jours au Fleuve de *Mississipi* dans lequel se décharge cette haïssable Rivière de *Ouisconsinc*. Le Fleuve de *Mississipi* peut avoir en cet endroit-là une demi-lieuë de largeur, & quant au reste de son cours je ne scaurois vous en donner une idée

u  
aler. Voi-  
nt que de

ers le mi-  
du même  
quitter la  
s que trois  
& cepen-  
urs à cause  
a portage.  
uvâmes la  
y entrâmes  
ette Rivie-  
eaux rou-  
deux côtez  
os Côteaux  
x, ou que  
de ces pais  
continent  
qu'à faire  
é de la na-  
endant une  
yeux; heu-  
ue ni péni-  
quille nous  
ve de *Missi-*  
e haïssable  
e de *Missi-*  
une demi-  
este de son  
er une idée

Bœufs Sauvages

Bœuf Sauvage pris par les carabes avec des cordes



Bœuf attaché à coup de lance

Sauvages bouciers

plus r  
 viere  
 Ouel  
 de ha  
 nous  
 font l  
 vanta  
 ne m'  
 descé  
 de l'é  
 nous  
 de Cl  
 nos b  
 dénu  
 dont  
 tième  
 rie a  
 viere  
 foulé  
 qu'er  
 bas.  
 le Fl  
 que j  
 l'end  
 de no  
 guei  
 le ma  
 Sauv  
 la pr  
 groff  
 & qu

plus ressemblante qu'en la comparant à la Riviere de Loire. Il gît Nord-Est, & Sud-Ouest ! elle est bordée de Prairies, de Bois de haute futaye, & de Sapins. Le vingt-sept nous cabanâmes dans une des deux Isles qui sont sur ce Fleuve, car il n'y en a point davantage, à moins que l'obscurité de la nuit ne m'ait empêché de remarquer les autres en descendant cette Riviere. Nous résolûmes de séjourner dans cette Isle ; parce que nous nous flâtions de faire une bonne provision de Chevreüils, mais au grand préjudice de nos bouches nous la trouvâmes tout-à-fait dénuée de ces animaux. Nous nous remîmes donc en canot dès le lendemain, & le septième de Novembre, toute notre canoterie arriva heureusement à l'entrée de la Riviere Longue. Ce ne fut qu'après avoir résoulé plusieurs courans assez rudes, quoi qu'en cette saison-là les eaux fussent au plus bas. Je vous dirai que j'ai fondé le Fleuve de Missipi, par tout où j'ai pu, & que je lui ai trouvé leur pieds d'eau dans l'endroit le moins profond. Pendant le cours de notre navigation jusqu'à la Riviere Longue il ne se passa rien de remarquable, sinon le massacre que nous fîmes de deux beaux Sauvages qui furent aussi-tôt boucans pour la provision. Nous pêchâmes aussi d'assez grosses barbes qui nous servirent de cauel, & qui nous tinrent lieu de viande fraîche.

Le huitième la Flote entra dans l'embouchure de cette même Riviere Longue , c'est-à-dire que nous nous trouvâmes sur une espèce de Lac presque tout couvert de jonc : je dis presque, car il y avoit justement au milieu un petit Canal; nous le suivîmes jusqu'au soir , ayant jetté nos petites ancrs nous passâmes la nuit , & dormit qui pût dans le canot. Comme ces joncs me chagrinoient j'éveillai mes guides *Ousagamis*, dès le point du jour , & je leur demandai si cette importante navigation dureroit long-tems. « Il nous est impossible de vous éclaircir là-dessus , » me répondirent-ils , car nous n'avons jamais fait la même route , ayant toujours pris notre chemin par terre. Ce qu'il y a de certain & dont nous vous répondons, c'est qu'à vingt lieues plus haut cette Riviere n'est bordée que de bois; & que de prairies. La réponse n'étoit guère satisfaisante , & vingt lieues de roseaux me paroissent un long trajet. Mais je fus agréablement trompé : car le jour suivant sur les dix heures du matin lorsque je ne pensois qu'à me fortifier dans ma patience ; nous aperçûmes que la Riviere se resserroit , & que son Canal qui se rétréussoit de plus en plus , étoit bordé de bois de haute futaie : cette découverte si peu esperée nous fit plaisir ; on en rama le reste du jour avec plus de courage , & à mesure que nous avançons nous trou-

vions

vions ces bois entre-coupez par des morceaux de prairies. Profitant du terrain l'op Gabana le soir sur une pointe, & l'on s'y apprêta un délicieux souper de viande boucanée, à la vérité c'étoit faite d'une nourriture plus naturelle, & mieux faisante. Le lendemain ne nous fut guère plus favorable: on descendit dans la première Isle qui se trouva sur la route, & comme elle paroissoit belle & grande, nous ne doutions point qu'elle ne fut habitée: elle étoit déserte néanmoins. Les bêtes même l'avoient jugée indigne de leur présence; si-bien qu'étant entrez dans cette Isle avec l'esperance d'une copieuse chasse, nous fîmes trop heureux d'y manger du poisson qui pouoit la bourbe. Le douze nous allâmes à une Isle éloignée de douze lieues de celle où nous avions passé la nuit; j'étois surpris d'avoir fait une si bonne journée, à cause du grand calme qui régnoit dans cette Rivière, laquelle est, je croi la moins rapide qu'il y ait au monde; mais je ne faisois pas réflexion que nous avions le vent en poupe, & que la force du soufle suppléoit bien à la lenteur du Courant. Nous eûmes encore la mortification de ne trouver là ni venaison ni gibier.

Le septième nous fîmes onze lieues, toujours avec le même vent, & nous débarquâmes dans une troisième Isle. Comme il étoit encore de bonne heure, on eut le tems

26 . . . V O Y A G E S . D U

de chasser : Nos Sauvages tuèrent environ  
 une quarantaine de Faifans , j'en fis bien  
 mon profit. Le lendemain , nous fûmes  
 obligez d'aller à l'aviron ; ce n'étoit pas  
 faute de vent ; mais il nous étoit inutile à  
 caufe de certains côteaux tous couverts de  
 fapins. Il fallut donc avoir recours à la ra-  
 me ; mais ce travail ne dura guère : dès  
 le milieu du jour nous découvrimus à no-  
 tre gauche de grandes Prairies ; nous ju-  
 geâmes bien que nous n'étions pas éloi-  
 gnez de quelque habitation , & en effet ,  
 nous aperçûmes peu après quelques Gaba-  
 nes ; elles n'étoient éloignez de la Riviere  
 que d'un quart de lieue. Nos Sauvages té-  
 moignèrent auffi-tôt une grande impatien-  
 ce de voir ce que c'étoit : Je n'avois gar-  
 de de m'y oposer ; mais afin qu'ils fiffent  
 ce petit voyage plus sûrement , je leur don-  
 nai dix de mes Soldats. Nos gens appro-  
 chant de l'endroit trouvèrent cinquante ou  
 foixante hommes fur le *Qui vive ?* tenant  
 leurs arcs bandez ils attendoient de pièfer-  
 me ; mais fi-tôt que nos *Ouagamis* le firent  
 fait connoître par leurs cris , ces Gabaniers  
 jettèrent bas les armes , & reçurent notre  
 troupe avec toute la cordialité sauvage  
 ils étoient étrangers auffi-bien que nous ;  
 c'étoient des *Eukoras* qui étoient venus-là  
 pour chasser ; heureufement ils venoient de  
 tuër quelques Cerfs , dont ils firent pre-

fen  
 à  
 le  
 té  
 jeli  
 &  
 ma  
 la  
 &  
 la  
 ils  
 ba  
 de  
 tou  
 d'a  
 ils  
 gé  
 me  
 hau  
 fur  
 vie  
 qu  
 fois  
 à e  
 nou  
 dan  
 par  
 noc  
 fail  
 que  
 &

sent à nos gens, & ils voulurent même aider à porter cette proye jusqu'à nos canots. Je leur fis l'accueil que méritoit leur honnêteté : afin qu'ils ne me crussent pas ingrat, je leur fis un present de tabac, de couteaux, & d'éguilles. Le tabac leur fit grand plaisir, mais ils furent enchantez du reste : que cela est beau, s'écrioient-ils, chaque couteau & chaque éguille étoit un chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art pour ces bonnes gens, ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces baguettes, & sous-là de quoi me persuader que chez les hommes l'opinion fait tout. Quand ces *Eokoros* se furent lasses d'admirer, ils prirent congé de nous, & ils allèrent faire retentir par tout notre générosité. Ils nous donnèrent apparemment des louanges proportionnées à la haute idée qu'ils avoient du present ; car sur le soir du lendemain nous vîmes la Riviere toute bordée de Sauvages : je croi qu'il y en avoit bien deux mille : Ils dansoient tous de bon cœur à notre intention, à en juger par la force de leurs gambades, nous étions bien avant dans leur estime & dans leurs bonnes graces ; enfin ils ne s'épargnoient pas à sauter, & ce spectacle nous donnoit autant de plaisir qu'il nous faisoit d'honneur. Nos *Omagamis* débarquèrent pour leur porter la reconnaissance & les remerciemens de touté la Flotte, &

ils revinrent avec quelques Chefs de Famille qui se mirent dans nos canots , & qui nous accompagnèrent jusqu'au premier Village : Nous y arrivâmes à minuit : Les Sauvages qui s'étoient joints à nous me pressèrent fort de venir loger dans leur Habitation ; mais je les refusai constamment : Les *Ouagamis* & quatre *Outaouas* acceptèrent l'offre : Pour moi , ayant reconnu le Pays , j'allai cabaner à un quart de lieuë , sur une pointe de terre , & près d'une petite Rivière : Nous fîmes-là dans un profond repos , car nos gens qui avoient pris le parti d'accepter l'hospitalité des Sauvages , leur avoient fort recommandé de ne pas aprocher la nuit de nôtre Camp.

Le lendemain , pendant que mon monde se reposoit des fatigues de la Navigation , je fus voir les principaux du Pays ; j'en fus très-bien reçu , moyennant mon tabac , mes ciseaux , mes couteaux , & mes aiguilles , car il n'y avoit rien à faire sans cela , & j'avois plus la mine d'un Mercier à balle , ou d'un Savoyard , que d'un Officier. Ces Chefs ne manquèrent pas non plus de faire de sublimes réflexions sur l'excellence de ma mercerie ; mais ils donnèrent aussi de grandes louanges aux François , disant qu'ils nous connoissoient de réputation , & qu'ils étoient ravis de nous voir en leur Pays. Ils donnèrent une marque de cette bonne vo-

lon  
ren  
vag  
pou  
Nou  
apr  
hal  
pou  
d'en  
de  
com  
bou  
con  
hab  
eab  
gef  
der  
pre  
pem  
lui  
Che  
nou  
rem  
ouv  
plai  
cace  
hab  
ne  
qu'i  
de  
ajou

lonté pour notre Nation ; car le douze étant  
 rentrez dans nos canots six cens de ces Sau-  
 vages marchèrent sur le bord de la Rivière  
 pour nous escorter une partie du chemin.  
 Nous laissâmes un Village à la droite , &  
 après cinq heures de Navigation je fis faire  
 halte auprès d'un autre Village. Ce fut  
 pourtant sans débarquer : je me contentai  
 d'envoyer aux Chefs quelques presens tirez  
 de mon tresor ordinaire , & j'eus en ré-  
 compense plus de bled d'Inde & de viande  
 boucanée que je n'en avois besoin. Nous  
 continuâmes d'aller ainsi d'habitation en  
 habitation : L'on ne s'arrêtoit que pour  
 eabaner la nuit , ou que pour faire des lar-  
 gesses. Nous tîmes cette route jusqu'au  
 dernier Village où je résolus d'arrêter pour  
 prendre langue. Nous fîmes notre cam-  
 pement au pied de cette habitation. Ce-  
 lui qui pouvoit passer pour en être le grand  
 Chef étoit un vénérable Vieillard : Il ne  
 nous fit pas grands complimens ; mais on  
 remarquoit bien à ses manieres franches &  
 ouvertes que notre venue lui faisoit un vrai  
 plaisir ; il en donna une preuve plus effi-  
 cace , c'est qu'il mit en campagne ses plus  
 habiles Chasseurs, & qu'il nous fit fort bon-  
 ne chère. La plus importante instruction  
 qu'il me donna fût qu'après soixante lieues  
 de route nous trouverions les Esquimaux ; il  
 ajouta qu'il ne pouvoit me débarrasser de

te pour me conduire jusques-là, parce que la Nation & celle des *Essanaps* étoient en guerre; que tout ce qu'il pouvoit pour mon service, c'étoit de me livrer six Esclaves qu'on avoit fait sur ces ennemis; qu'en ma considération on leur accordoit la liberté, & que retournant avec nous en leur Pais, ils seroient nos guides; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre sur cette route, si ce n'étoit quelques surprises de nuit. Mon sage Vieillard m'éclaircit encore de plusieurs autres choses dont il étoit bon que je fusse averti, & me trouvant suffisamment instruit, je me disposai à me remettre incessamment en chemin. Avant que de quitter ce Village il faut vous faire part de ce que j'y a pris. J'eus le tems de causer avec les Chefs, & ils convinrent tous pour me dire que leur Nation consistoit en douze villages & qu'elle pouvoit mettre vingt mille guerriers en campagne; qu'ils avoient eu des forces beaucoup plus nombreuses, mais que la guerre avoit dépeuplé le Pays, & qu'ils avoient eu trois ennemis tout à la fois sur les bras, sçavoir, les *Nadonessu*, les *Panimoha*, & les *Essanaps*. Quant à ce que j'ai pu connoître par moi-même, je remarquai que les habitans de ces douze Villages, bien loin d'avoir la férocité que notre prévention attribuoit aux Sauvages, avoient au contraire beaucoup de douceur & d'humanité. Leurs Cabanes

font  
me  
nes  
pas  
le se  
lasse  
man  
car  
tes  
en d  
Eto  
drie  
Ils v  
fem  
dest  
pas  
croo  
ont  
Uns  
bita  
falsi  
re;  
un d  
cre;  
m'en  
passe  
mes  
caba  
dans  
du g  
main

font longues & construites en forme de Dôme; la figure en est semblable aux cabanes de nos Sauvages, mais la matière n'est pas la même; les Palais dont je vous parle sont faits de roseaux & de joncs entrelacés, & enduits de terre grasse. Ils ne manquent pas de Dieux, les bonnes gens; car ils adorent le Soleil, la Lune, & toutes les Etoiles: Si pour invoquer celles-ci en détail ils donnoient un nom à chaque Etoile, vous jugez bien que leur Calendrier seroit tout autre chose que le nôtre. Ils vont nus, tant les hommes que les femmes, & ils ne cachent que les parties destinées à la génération. Ils n'observent pas tout-à-fait cette aimable égalité qui se trouve parmi les autres Sauvages, & ils ont entr'eux une espèce de subordination. Une manière de muraille encoint leurs habitations; des branches d'arbres, & des fascines tiennent lieu de brique ou de pierre, & la terre grasse, de ciment. Le vingt-un dès la pointe du jour nous levâmes l'ancre: Le vent souffloit en poupe, ce qui m'engagea, pour en mieux profiter, de passer la première Ile que nous rencontrâmes, & de naviguer jusqu'au soir; nous cabanâmes dans une autre Ile, ou plutôt dans un desert, tout le fond n'étant que du gravier & que des cailloux. Le lendemain nous eûmes le même vent, & com-

me mes six *Essanapés* m'assurèrent qu'il n'y avoit sur ce Fleuve ni Rocher, ni Bancs de sable, je vis voguer non-seulement toute la grande journée, mais aussi toute la nuit. Le vingt-trois au retour de l'aurore nous fûmes contraints de mettre à terre; c'étoit pour gommer un de nos Canots qui faisoit eau. Pendant que les Experts s'occupoient à cette réparation nous eûmes le tems de faire cuire & d'aprêter les Chevreüils qu'on m'avoit donnez chez les *Eokoros*. C'étoit au bord d'un bois que nous avions débarqué; nos Sauvages ne doutant point que le lieu ne fût bon à la chasse y entrèrent; mais n'ayant trouvé que de petits Oiseaux; ils les jugèrent indignes de leur courroux, & ils s'en revinrent avec la même charge qu'ils avoient en partant. A peine avions-nous remis à la voile que le vent s'abatit tout-d'un-coup: il fallut donc recourir à la rame; mais nos gens la manioient fort mal; & n'en pouvoient plus de sommeil, à cause qu'ils n'avoient pas dormi la nuit précédente, ils se battoient plutôt qu'ils n'avançoient. Cela m'obligea d'arrêter à la première Ile que nous trouvâmes, ce fut deux heures après notre rembarquement: Cette Ile étoit grosse & fort couverte. Nos *Essanapés* nous y avoient promis une copieuse récolte de Lièvres, & ils ne nous trompèrent pas, car en effet

nous en prîmes une grande quantité. Ces ombrageux animaux ne pouvoient se choisir un domicile plus propre à les rassurer contre leur timidité naturelle ; il n'étoit pas possible de leur donner la chasse ; tant ils étoient inabordables à cause de l'épaisseur des broussailles : on fut obligé de mettre le feu en plusieurs endroits ; par cette ruse nos Lièvres prennent chaudement l'allarme , ils abandonnent le gîte , tout est chez eux en rumeur & en mouvement ; mais les pauvres bêtes fuyant le danger trouvoient la mort ; & nos gens n'avoient que la peine de les assommer. Mes soldats s'accoutumèrent bien de cette viande ; & ils en firent une telle débauche que cela les plongea dans un sommeil extraordinaire. J'eus toutes les peines du monde à les en tirer lorsqu'un horrible bruit s'élevant élevé tout-à-coup, je crus devoir faire mettre mon monde sous les armes ; il me fallut donc appeler , crier ; tirer par le bras , pincer , enfin , faire je ne sçai pas quoi pour avoir raison de ces dormeurs. Comme ce bruit me causoit de la frayeur ; franchement je n'étois pas fort à mon aise , & je maudissois de bon coeur la chasse des Lièvres. Enfin , mes soldats se réveillent à demi , & ils endossent le harnois sans sçavoir trop , ni ce qu'on leur demande , ni ce qu'ils font. Pour moi , j'avois déjà fait

une grosse provision de valeur, & j'avois obtenu de Dame Nature qu'elle me permettroit d'agir en Preux : j'avois déjà fait mon Ordonnance d'Armée, & j'avois disposé mes gens à peu près comme le brave Tharson dans l'Eunuque de Terence. Mais il fallut renoncer ; l'ennemi ne parut point & quand nous, las de l'attendre, fîmes nos diligences pour le prévenir, après avoir beaucoup marché du côté que le bruit venoit, nous ne trouvâmes rien, & les plus seneuz conjecturèrent que c'étoit une troupe de Loups qui, dans un bois vis-à-vis de notre Ile, se divertissoient à nous faire peur.

Le jour suivant, qui étoit le vingt-quatre, nous partîmes de cette Ile : notre navigation fut très lente, douze lieues en deux jours ; ce n'étoit pas trop. Mais c'étoit la faute de nos Sauvages ; ces Messieurs voulant se donner l'utile plaisir de chasser chemin faisant, obroyent à pied nos canots aux dépens des Canards & des Oyes, dont il fut fait un grand massacre. Notre premier caberage se fit à l'embouchure d'une petite Riviere à main droite ; Les Esquimaux n'ayant dit qu'il n'y avoit plus de là que dix-huit lieues jusqu'au premier de leurs Villages, je consultai là-dessus nos Alliez, la résolution de Conseil fut que je devois faire prendre les devans à deux de

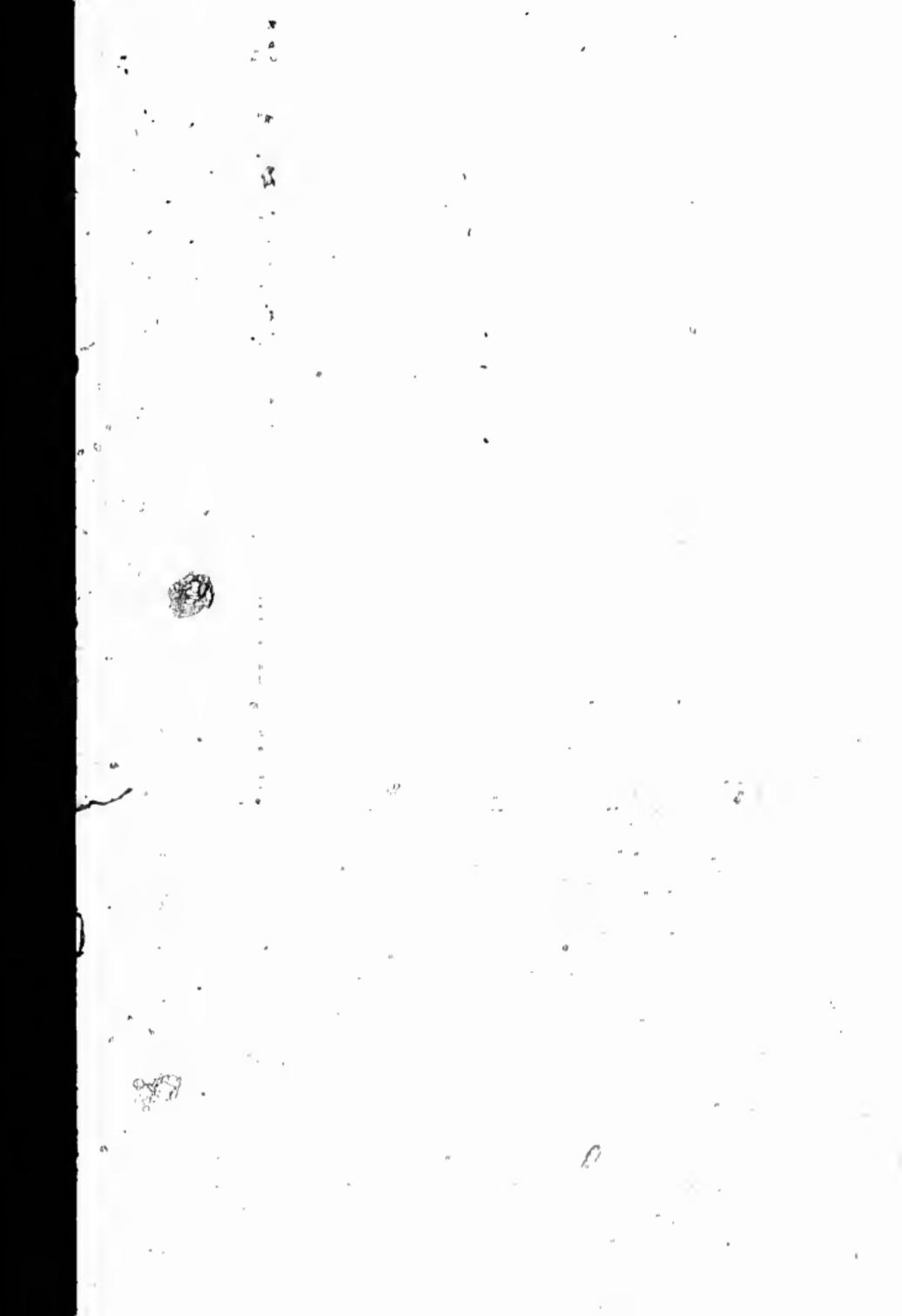
ces prisonniers délivrez , pour aller porter à leur Nation la nouvelle de notre arrivée, & c'est ce que je ne manquai pas d'exécuter. Le vingt-six on rama de toute la force possible pour tâcher de faire les dix-huit lieues ; mais nous ne pûmes y réussir , nous rencontrâmes en je ne sçai combien d'endroits de la Rivière des voitures de bois flotant , si-bien que nous fîmes contraints de passer la nuit sur l'eau , & de dormir comme nous pûmes dans nos canots. Le 27. vers les onze heures du matin , nous approchâmes de ce premier Village des *Essanapés* , & nous eûmes grand soin dès-lors d'aborder à la prouë de chaque petit vaisseau le grand Calumet de Paix ; car nous eussions été très-fâchez qu'on nous eut pris-là pour des ennemis.

Comme nos précurseurs avoient annoncé notre venue , la Nation étoit alerte , & l'on avoit déjà pris les mesures pour nous recevoir. En effet , si-tôt que nous fûmes à la vue du Village ces *Essanapés* accoururent en foule vers la Rivière ; je croi qu'ils n'étoient pas moins de cinq cent. Ils nous invitèrent à venir à terre , & cette invitation se fit par une danse , par des cris , ou plutôt par des hurlemens. Nous ne répondîmes à leur civilité qu'en faisant ce qu'ils souhaitoient , & ce que nous ne souhaitions pas moins qu'eux , je veux dire

notre débarquement. Comme nous allions sortir de nos canots, il me parut que ces Sauvages pouſſoient leur zèle un peu trop loin, & ſouſpçonnant qu'ils avoient deſſein de nous piller, je leur fiſdire de s'éloigner du rivage, à quoi ils ſe ſoumirent ſans balancer. Nous fimes donc notre deſcente tranquillement, & ayant priſ toutes les précautions néceſſaires pour la ſûreté de notre bagage, nous nous tournâmes vers cette multitude. Ces Sauvages nous voyant rafſurez ſe rapprochèrent, & s'étant proſternés juſqu'à quatre fois, les mains ſur le front ils ne tint qu'à moi de ſentir le doux fumet de l'adoration. Après cette première cérémonie qui commençoit à me fatiguer, ils nous prirent entre leurs bras, & nous enlevèrent comme des corps ſaints, le tout au bruit d'une muſique enragée; ils faiſoient des cris de joye à étourdir, & à caſſer la tête. Arrivés à la porte de l'habitation, les porteurs ſe déchargeant de leur fardeau nous remirent ſur nos pieds, & nous reſtâmes-là juſqu'à ce que les préparatifs de notre entrée fuſſent achevés. Après une pauſe aſſez ennuyeuſe, enfin la Bourgeoiſie, ou pour parler plus notablement la Régence de la Place arriva. Elle conſiſtoit en ſix tens hommes tenant l'arc d'une main, & le ſéche de l'autre, & commandés par un Chef qui paroifſoit avoir cinq

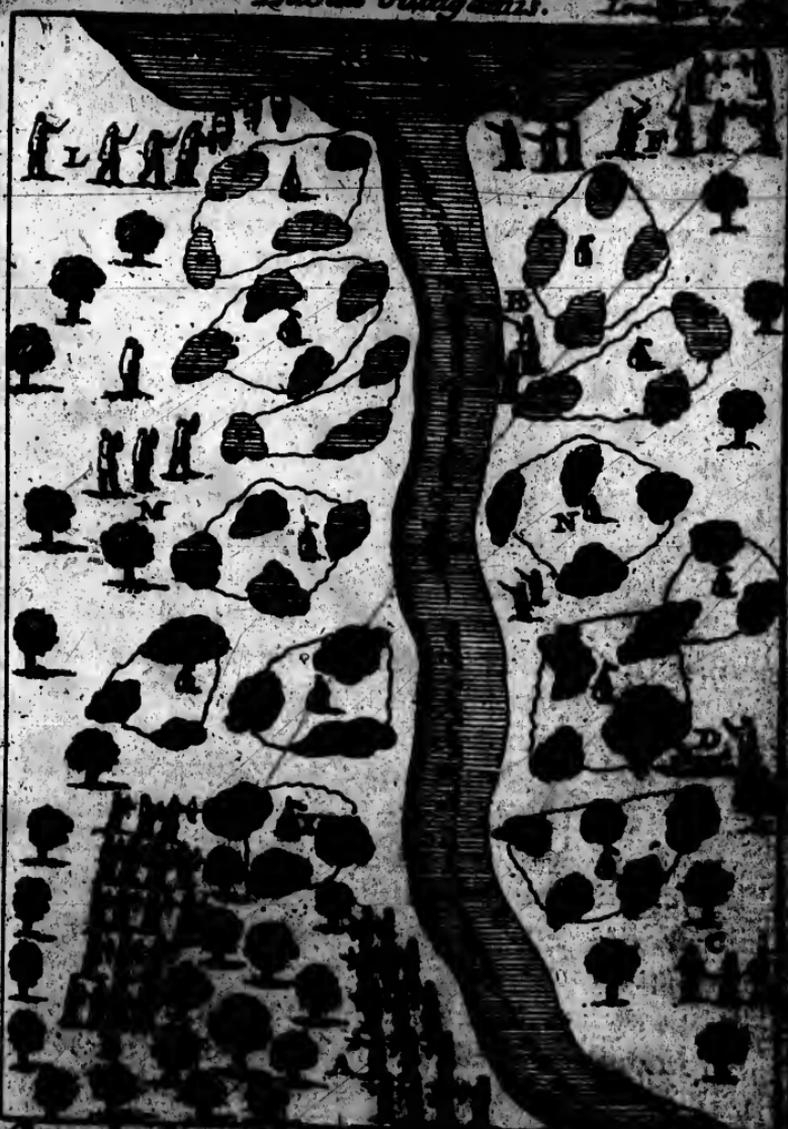
qu  
dev  
je v  
ufa  
toi  
d'h  
la c  
inſc  
pui  
leur  
tez  
eſol  
van  
rent  
com  
Gep  
poir  
qu'à  
cher  
que  
gain  
mau  
Dès  
je ne  
nos  
pés d  
dans  
gard  
man  
age  
its ne

quante ans. Ce bataillon sortit donc au-devant de nous, & moi jugeant de ce que je voyois, par nos coutumes, & par nos usages, je crus que les *Essanapés* ne s'étoient armez que pour nous faire plus d'honneur. Mais nos *Outagamis* prenoient la chose bien différemment. Ce sont des insolens, me dirent-ils; ils vous insultent, puis se retournant vers les *Essanapés*, jetez leur crierent-ils, l'arc & la flèche, & mettez-vous dans votre devoir. Mais les deux esclaves à qui j'avois fait prendre les devans s'étant approchez de moi, m'assurèrent que c'étoit la maniere, & que les compatriotes n'y entendoient aucun mal. Cependant, les *Outagamis* n'en voulurent point démordre, & ils me pressèrent si fort qu'à leur sollicitation j'avois déjà repris le chemin de la Rivière. Les *Essanapés* voyans que c'étoit tout de bon, nous donèrent gain de cause, & firent, quoique d'assez mauvaise grace, ce que l'on exigeoit d'eux. Dès qu'ils se furent défaits de leurs armes, je ne fis plus de façon, & retournant nos pas nous passâmes à travers les *Essanapés* défarmés, & nous entrâmes triomphant dans le Village. Ces habitans nous regardoient, ils nous examinoient, ils nous mangeoient des yeux, de tous notre équipage rien ne les arrêta plus que nos fusils, ils ne connoissoient que par ouï dire ces



machines meurtrières , & ils ne pouvoient se lasser de les regarder. Il y avoit bien de la convoitise , à ce que je m'imagine , dans leur curiosité : ces fusils leur faisoient grande envie ; mais nous en avions trop de besoin pour nous en défaire. Quand tout le cortège fut entré , le Chef me mena dans une longue & large Cabane , je croi que c'étoit un Palais de réserve , & qu'on nous en donnoit l'étreinte , car il ne paroissoit point que personne y eut logé. Ils me mirent donc là - dedans avec mes vingt soldats , car je n'en avois pas plus , & je ne doutois point que tous nos autres compagnons de voyage ne suivissent ; mais je fus tout étonné d'entendre de là dispute à la porte de la Cabane , je demandai ce que c'étoit , & je connus que les *Essanaps* ; refusoient l'entrée aux *Ouragamis* : Ils ont voulu , disoient - ils , susciter une querelle entre nous & ceux qui nous viennent voir ; dès-là ils sont indignes d'entrer dans la Cabane de Paix. Cependant : je me déclarai hautement pour les *Ouragamis* , j'ordonnai à mes soldats de leur ouvrir la porte , & je priai ces mêmes *Ouragamis* de venir me joindre sans faire aucune violence. Mais eux au lieu d'entrer , me conseillèrent de sortir au plus vite , & outre qu'ils me parloient d'un ton fort persuasif , leur allégué me parut si vrai-semblable , que je ne mar-





Carte des Outrages, par le sieur de la Roche, 1750.  
 Cette carte est divisée en plusieurs sections, dont les lettres L, M, N, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z, indiquent les différents lieux ou propriétés. Les figures humaines et les arbres sont placés dans les sections correspondantes. Les sections sont séparées par des lignes qui peuvent représenter des clôtures ou des limites de propriété. Le lac des Outrages est au centre, et le cours d'eau s'écoule vers le sud-est.

oient  
 a de  
 dans  
 gran-  
 e be-  
 ut le  
 dans  
 que  
 nous  
 illoir  
 e mi-  
 e sol-  
 je ne  
 mpa-  
 je fus  
 à la  
 e que  
 s; re-  
 ont  
 etelle  
 voir;  
 a Ca-  
 clarai  
 onnai  
 , &c  
 r me  
 Mais  
 ent de  
 e par-  
 tiegof  
 mar-

chand  
Villag  
droit  
canot  
tre B  
geâme  
Villag  
Ces S  
quem  
tre dé  
paifib  
fions  
pect n  
elle é  
fans y  
niers  
Eokor  
l'un d  
tation  
mis pr  
fut de  
aport  
fage d  
nous  
très-p  
Villag  
cédem  
rendre  
pome  
guyon  
Je n  
Villag

chandai point : Je laisse la Cabane & le Village, & je regagne à grands pas l'endroit du rivage où nous avons laissé nos canots. Nous primes avec nous les quatre Esclaves *Essanapés*, & nous nous chargeâmes de les conduire jusqu'au premier Village qui se trouveroit sur notre route. Ces Sauvages que nous quittions si brusquement ne traversèrent point d'abord notre départ ; ils nous laissèrent embarquer paisiblement ; mais lorsque nous ne pensions qu'à nous éloigner de ce Village suspect nous fûmes atteints par une Pirogue ; elle étoit montée de cinquante *Essanapés*, sans y comprendre les deux autres prisonniers que nous avons amenez du Pays des *Eokoras*. Ils étoient chargez du message, & l'un d'eux nous cria que le Chef de l'habitation nous barroit la Rivière. Les *Ouagamis* prirent la parole, & toute leur réponse fut de demander aux *Essanapés* s'ils avoient apporté une montagne pour l'oposer au passage de nos canots, & tout en badinant-là, nous avançons d'une grande force, & en très-peu de tems nous gagnâmes le second Village qui est à trois bonnes lieues du précédent. Les *Essanapés* de la Pirogue allèrent rendre compte de leur commission, & rapporter à leur Chef que nous avions franchi bravement sa barrière.

Je ne voulus point arrêter à ce second Village, & je résolus de naviguer jusqu'à

la principale habitation : par-là je mena-  
geois mon tems & mon trésor : nous pas-  
sions à la vüe de plusieurs Villages, & si  
nous nous étions reposez par tout, cela  
m'eût emporté bien des jours, & mon ta-  
bac, sur tout, auroit souffert une copieu-  
se opération. D'ailleurs, il n'y avoit que  
le Grand Chef de la Nation qui pût nous  
faire justice sur nos griefs, & c'étoit le seul  
Tribunal où nous devions porter nos plain-  
tes. Je vous ai dit que les *Essanpés* vi-  
voient sous une espèce de Gouvernement,  
n'oubliez pas, s'il vous plaît, cette circon-  
stance, Monsieur. Nous fîmes donc une  
Navigation toute unie, & le huitième jour  
nous entrâmes dans le Port de cette Capi-  
tale champêtre, c'est-à-dire, en stile mari-  
time de ce Pays-là, que nous étant apro-  
chez du bord nous sautâmes à terre. Il y a  
cinquante lieues du premier Village à ce-  
lui-ci: nous avons fait le chemin en gros-  
se compagnie; car le rivage étoit toujours  
bordé d'une foule de gens qui sembloient  
être de nos amis, & qui paroissoient désa-  
prouver ce qu'on nous avoit fait au premier  
Village. Celui où le grand Chef fait son  
séjour est situé sur le bord d'une espèce de  
Lac. Une partie des Habitans accourut à  
notre débarquement; & nous témoigna  
toute l'amitié possible. Je fis dresser nos  
Cabanes à demi quart de lieue du Village,  
après quoi je me rendis accompagné des

Durag  
Chef.  
nom  
fit cor  
joye  
des of  
blières  
étoit  
jeste B  
qu'il f  
ner; c  
râmes  
dats e  
dirent  
sonnie  
figure  
je rem  
Pour  
finiroi  
celloie  
Grand  
ration  
mi-her  
soit a  
roit d  
lieux  
Monfi  
mais  
s'en fa  
guis  
motne  
ont q

*Ousagamis* & des *Ousagouas* auprès du Grand Chef. C'est un phantôme de Roi ; on le nomme le Cacique de la Nation. Il nous fit connoître à la manière qu'il avoit de la joye de nous voir , & il nous fit de grandes offres de service. Les *Ousagamis* n'oublièrent pas de lui faire l'histoire de ce qui s'étoit passé au premier Village, Sa Majesté *Essanapienne* en parût indignée, & dit qu'il falloit enlever ce Chef & le lui amener ; ce fut toute la raison que nous en tirâmes. Pendant l'Audience dix de mes Soldats en exécution de mon ordre, se rendirent après de nous avec les quatre prisonniers *Essanapés* ; j'en fis ma cour à cette figure de Prince, & je les lui présentai : je remarquai qu'il prenoit goût à l'offrande. Pour les quatre Esclaves je crus qu'ils ne feroient point leurs prostrations : ils ne cessèrent de se jeter à terre devant le Grand Chef & de se relever ; sans exagération cette cérémonie dura une bonne demi-heure : Le bon homme de Sauvage tenoit alors une contenance grave, & l'on auroit dit qu'il sentoit tout le plaisir mystérieux de l'adoration. Vous jugez bien, Monsieur, que je ne me présentai pas les mains vuides devant ce Dieu Paq. Tant s'en faut je me surpassai avec lui en magnificence. Je lui donnai un bon gros morceau de tabac, c'étoit le meilleur en tout que je pusse offrir à cette rustique &

champêtre Divinité ; mais de plus je lui donnai des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, deux batteux avec des pierres à fusil, quelques hameçons & un beau Sabre. A la vûë de toutes ces richesses le Monarque ne se possédoit pas : comme tous ses ouvrages lui étoient nouveaux, il les prenoit respectueusement l'un après l'autre, & ne se laissoit point d'admirer ; il se récria je ne sçai combien de fois sur la fabrique d'une aiguille ; il ne trouvoit rien de plus beau que la tête & la pointe de ce petit instrument. Enfin, il étoit plus content de ces bagatelles que ne le seroit notre grand Roy en voyant dans ces coffres tout l'argent de ces Sujets. Au reste ma générosité ne me fût pas infructueuse ; on la récompensa par des matières beaucoup plus utiles que celles que j'avois données. Ce chef fit porter dans mon Camp des pois, des fèves, des cerfs, des chevreüls, des oyes des canards, & le tout en profusion, si-bien que ma petite famille de mercerie me produisit, & cela dès le même jour, une abondante récolte de cuisine. Après les complimens, les libéralitez réciproques, je mis mon voyage sur le tapis. Ayant marqué que j'avois dessein d'aller chez les *Guasfarian*, le Chef m'offrit une escorte de trois cens hommes. Il ajouta que je faisois bien d'aller voir ces Peuples, que c'étoit une bonne Nation, alliée des

B  
Essan  
étoit  
plus  
l'innoc  
étoit  
& for  
plée  
pes q  
honn  
égale  
aux h  
derni  
leur  
Moz  
trem  
que  
fir. J  
gues  
accor  
voul  
autre  
bonn  
prom  
on le  
minc  
n'éti  
nes g  
servi  
de qu  
yeux  
de la  
bois

*Essanapés* depuis vingt-six ans, mais qui étoit obligée d'habiter des Isles pour être plus en sûreté contre les *Mozzemlek* leurs ennemis communs : Que ces *Mozzemlek* étoient une Nation inquiète, turbulante, & fort belliqueuse, qu'elle étoit fort peuplée, & que le moindre Corps de Troupes qu'il formassent étoit de vingt mille hommes; enfin que ces Peuples étoient également redoutables aux *Gnacfisares*, & aux *Essanapés*; ce qui avoit obligé ces deux dernières Nations à se lier étroitement pour leur conservation. Je donnai le tort aux *Mozzemlek*, & je n'avois garde de faire autrement, car il falloit bien payer de quelque chose l'escorte que j'acceptai avec plaisir. Je demandai outre cela quatre Pirogues, & non-seulement ce Chef me les accorda de bonne grace, mais même il voulut que je les choisisse sur cinquante autres. Ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté du Sire Sauvage, je fis promptement travailler à ces Vaisseaux; on les ôla si-bien qu'elles en furent plus minces & plus légères de la moitié. Que n'étiez-vous-là Monsieur, quand nos bons gens d'*Essanapés* virent nos ouvriers se servir de la hache. Il y avoit assurément de quoi rire. Ils ouvroient tous de grands yeux sur cet instrument, ils se conduisoient de la vue haut & bas, & ce morceau de bois qu'ils voyoient couper & tomber par

terre leur tenoit lieu d'un grand prodige. Figurez-vous les Suisses lorsqu'ils virent des marionnettes pour la première fois, tels étoient nos *Essanapés* au mouvement de la hache. Mais ce fut bien autre chose quand nous tirâmes quelques coups de pistolet, en l'air; la frayeur & la consternation s'emparèrent alors de leurs visages, & nous aurions conquis toute l'Habitation à grand marché. En attendant que mes Pirogues soient prêtes, & que je quitte ce Village; je veux vous en conter encore quelques particularitez. Il est d'un contour assez vaste pour mériter le nom de Ville: Les maisons sont des huttes construites à peu près comme nos fours, mais suffisamment exhaussées, il n'entre presque point d'autre matière dans leur structure que des roseaux & de la terre grasse. Les autres Villages n'aprochent point de celui-ci pour l'étendue, ni pour le nombre des Habitans; aussi le Grand Chef y fait-il toujours sa résidence: Son Louvre, son Château, son Versailles en un mot, consiste en un trou de cabane bâtie vers la côte du Lac: ce Palais brille au milieu de cinquante autres moins magnifiques où demeurent les parens du Prince; en sorte que l'on peut nommer ce quartier qui est séparé du reste de l'Habitation, le quartier du Sang Royal. Au reste Sa Majesté Sauvage ne marche jamais qu'en pompe.

Et on  
min  
font  
corce  
Je ne  
il est  
Vous  
une S  
temp  
jusqu  
lage j  
à tou  
& l'on  
velles  
de go  
l'agon  
que c  
que c  
frien  
femen  
Ce fû  
couvr  
gratio  
vie de  
dis-se  
gez-v  
des p  
tes; l  
corpe  
qui m  
vie ap  
que la

Et on lui fait l'honneur de joncher son chemin de feuilles d'arbre ; ses habits Royaux sont la peau , & une écharpe de toile d'écorce qui lui cache la virilité. Cette Idole ne fait pas grand usage de ses pieds , car il est ordinairement porté par six Esclaves. Vous ne croiriez pas que les *Essanaps* sont une Secte de Pythagoriciens ; & que la métémpsicose a pénétré , je ne sçai comment , jusqu'à eux. Me promenant dans le Village je rencontrai des femmes qui couroient à toutes jambes ; j'en demandai la raison , & l'on me répondit qu'elles étoient des nouvelles mariées qui alloient dans l'espérance de gober l'ame d'un Viellard qui étoit à l'agonie. Cette ame n'étoit point en risque de couther dehors , car je vous assure que ces jeunes Sauvages qui toutes lui offroient leur matrices avec tant d'empressement étoient bien au nombre de quarante. Ce fût donc par cette aventure que je découvris leur croyance touchant la transmigration des ames. Cela me fit naître l'envie de leur faire une question. Pourquoi , dis-je à quelques-uns d'entre eux , mangez-vous des quadrupèdes , des Oiseaux , des poissons , & de toutes sortes de bêtes ; Ne devriez-vous pas respecter tous les corps animez puisqu'il n'y en a pas un qui ne puisse vous procurer une nouvelle vie après votre mort ? Ils me répondirent que la transfusion étoit limitée par les bor-

nes de chaque espèce; Et conséquemment que l'ame d'un homme ou d'une femme ne sortoit point hors de la Sphère spécifique du Genre humain. C'est grand dommage, car vous m'avoüerez, Monsieur, que tout au moins les deux tiers de notre espèce ont de belles dispositions pour être baptisez. Avec tout cela, vous noterez, en passant, que nos *Essanapés* ont choisi la plus sage portion de la folie du rêveur Pythagore. La dernière circonstance que j'ai à vous apprendre de ces Peuples, c'est qu'ils ressembloit presque en tout aux *Eokoros*.

Tout étant prêt pour notre départ, nous primes congé du Grand Chef. Je lui recommandai nos canots, & je le priai d'interposer son autorité afin que personne n'y touchât; il me le promit foi de Prince, & cependant il me riot parole. Le quatrième de Décembre nous entrâmes dans nos Pirogues, & nous mîmes à la voile dès le même jour. J'avois dans mon vaisseau dix Soldats, dix *Oumamis*, quatre *Oumamis*, & les quatre Esclaves *Essanapés* qui avoient ordre du Grand Chef de m'accompagner.

Je dois vous avertir ici, Monsieur, que désormais il ne sera plus fait mention du grand Calumet d'Alliance, cette pipe de Paix & d'Union n'a point de vertus chez les Peuples où je vais. Autre avis, c'est que plus je remontois la Rivière, plus je

F  
trouve  
les Sa  
de no  
pénib  
faite  
de jon  
main  
troisié  
salut d  
Nord  
secou  
guer  
sagré  
cabini  
n'y av  
gravié  
posté  
couvr  
La N  
de l'ex  
le mo  
du bo  
pour  
reuvé  
nous é  
l'affair  
ressou  
tems,  
de fait  
de nos  
barqua  
père. C

BARON DE LAHONTAN.

47

trouvois de bon sens & de raison parmi les Sauvages. Venons à present au détail de notre navigation. Elle fut courte & pénible le premier jour ; nous ne pûmes faire que sept lieues à cause de la quantité de jonc dont ce Lac est couvert. Le lendemain nous fîmes dix lieues, & autant le troisième jour ; mais le quatrième il nous falut décompter. Il s'éleva un vent d'Oüest-Nord-Oüest qui nous donna de si furieuses secousses que nous fûmes contraints de gagner terre. Rien ne pouvoit être plus désagréable que cette premiere station. Nous cabanions sur un terroir tout de sable ; il n'y avoit pour toute production que du gravier & des pierres, & autant que la voie pouvoit s'étendre de tous costé on ne découvroit que des marais fangeux & stériles. La Nature ne nous offroit donc ni que de l'eau, & c'étoit de quoi nous avions le moins de besoin. Il nous zuroit fallu du bois pour faire cuire nos viandes, & pour nous chauffer, & à moins qu'il ne fût tombé du Ciel, où le prendre ? Jugez si nous étions mal à notre aise ; le pis de l'affaire, c'est que nous n'avions aucune ressource, & si le vent eût duré quelque tems, il falloit nous résoudre ou à périé de faim & de froid, ou bien à faire offre de nos services aux poissons en nous rembarquant, ou nous abandonner à la tempête. Ce sont-là les vilains endroits de la

Vie voyageuse, & vous ne sçauriez croire, Monsieur, à quel prix dans ces moments on fait monter son foier domestique, quelque incommode qu'il soit. Heureusement nous ne passâmes que deux jours dans cette triste situation. Le vent étant devenu plus favorable, on leva l'ancre du meilleur cœur du monde, & l'on se bâta d'attraper une petite Ile où l'on descendit pour se reposer. Nous pêchâmes-là force truites, qui à la vérité n'étoient pas grosses, mais que je trouvai d'un goût excellent. En poursuivant notre route nous passâmes auprès d'une autre Ile où il y avoit des Villages, mais comme il étoit nuit, nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Enfin, de dix-neuf du même mois de Décembre, c'est-à-dire après quinze jours de navigation, nous arrivâmes à la pointe de l'Ile où nous devions faire quelque séjour, c'est celle que je vous destine sur ma Carte par une fleur-de-lis. Nous mîmes donc-là pied à terre, & sitôt qu'on eut achevé le cabanage, je détachai mes Esclaves *Esse-napsi*, qui étoient proprement mes guides, pour aller prendre langue. Ils revinrent quelques heures après, & je jugai bien à leur air sombre & morne qu'ils ne m'apportoient rien de bon. Ils me dirent qu'ils avoient couru risque d'être assassinés par les *Gnarsars* pour nous avoir amenez dans leur pays; qu'ils nous prenoient pour des Espagnols,

Espa  
 allar  
 de no  
 les G  
 tion  
 établ  
 du r  
 horn  
 cruat  
 dans  
 surp  
 se av  
 Amé  
 dispo  
 enfan  
 qui  
 le rec  
 Lett  
 che p  
 leme  
 tent  
 les G  
 part  
 nous  
 ter  
 une  
 quir  
 gran  
 met  
 qui  
 Vill  
 peti

Espagnols, ce qui leur cauſoit une groſſe  
 alarme, & ce qui les éloignoit beaucoup  
 de nous faire une bonne réception. Dès que  
 les *Guaſſitares* nous croyoient de cette Na-  
 tion, la première de l'Europe qui ſe ſoit  
 établie dans l'Amérique, je ne leur ſçûs point  
 du tout mauvais gré qu'ils nous euffent en  
 horreur. Vous ſçavez par quel excès de  
 cruauté les Espagnols ont répandu le piquet  
 dans ce Nouveau Monde; tant il n'eſt pas  
 ſurprenant que le nom de ces Barbares cau-  
 ſe autant de frayeur & d'épouvente aux  
 Américains qu'une figure de diable la plus  
 difforme & la plus hideuſe en cauſeroit aux  
 enfans. Je ſuprime quantité de menſes faits  
 qui ſe paſſèrent au ſujet de ce contre-tems;  
 le recit en ſeroit ennuyeux, & d'ailleurs ma  
 Lettre, quoique déjà bien longue, n'apro-  
 che pas encore de ſa fin. Je vous dirai ſeu-  
 lement qu'après avoir fait en vain pluſieurs  
 tentatives pour déſabuſer, & pour raſſurer  
 les *Guaſſitares*, je crus devoir prendre le  
 parti de me mettre hors d'inſulte. Ce fut de  
 nous rembarquer en toute diligence, & d'al-  
 ler nous poſter comme dans un Fort dans  
 une petite Ile ſituée entre celle que nous  
 quitions & la terre ferme. Pour une plus  
 grande précaution je ne voulus jamais per-  
 mettre que les deux ou trois cents *Effraies*  
 qui nous avoient eſcorté depuis leur grand  
 Village, traſverſaſſent avec nous dans cette  
 petite Ile, & fuſſent de notre campement.

Cependant , les *Gnacstares* nous laissèrent fort en repos dans ce retranchement , soit qu'ils vissent bien qu'il n'y avoit que des coups à gagner en nous attaquant, soit qu'ils ne fussent pas assez persuadés que nous étions des Espagnols, toujours est-il vrai qu'ils n'entreprirent rien contre nous. Il y a bien de l'apparence qu'ils vouloient commencer par s'éclaircir sur leur doute : car ayant choisi leurs meilleurs Coureurs , ils les envoyèrent à quatre-vingt lieues de-là vers le Sud. Devineriez-vous bien, Monsieur, quel étoit le but d'une si longue course ? C'étoit pour aller querir des Sauvages qui pussent décider la question , & terminer le différent qui étoit entre les *Gnacstares* & nous. On suposoit que ces Nations du Sud devoient bien connoître les Espagnols du Nouveau Mézique , & l'on ne se trompoit pas. Les Coureurs firent donc cette pénible traite , & demandèrent des Députés pour venir nous examiner. Ces bonnes gens du Sud acceptèrent la proposition , & bien loin de s'excuser sur la difficulté du chemin, ils partent en grand nombre avec autant d'ardeur que s'il se fût agi du salut de tous les Sauvages. Dès qu'ils furent arrivés chez les *Gnacstares* , on les pria de passer dans notre Ile , & comme j'étois sûr qu'ils n'avoient pas de mauvais dessein, j'en eus nullement à leur descente. Tout le bon jour qu'ils nous donnèrent , ce fut de nous con-

rem  
d'en  
si u  
mor  
à to  
not  
ne f  
mê  
cent  
qu'  
pur  
que  
fien  
dan  
suj  
que  
im  
va  
con  
de  
bie  
pur  
vet  
de  
bo  
rec  
ro  
Pa  
ge  
m  
le  
fi

remplir du haut en bas, du bas en haut, & d'employer toutes leurs lumières pour voir si nous étions de la bonne ou de la fausse monnoye. Ces rigides Experts prirent garde à tout. Nos habits, nos épées, nos fusils, notre air, notre teint, il n'y eut rien qu'il ne fissent passer en revue : ils observèrent même jusqu'au ton de voix, & jusqu'à l'accent. Enfin après une épreuve aussi exacte qu'il étoit possible ; on nous déchargea à pur & à plein, & nos Juges prononcèrent que nous n'étions point Espagnols. Je confirmai beaucoup la vérité de cette sentence dans l'esprit des *Gnacsitares* : je leur appris le sujet de mon voyage ; je leur parlai des Pays que nous possédions à l'Est, tout cela leur fit impression, mais rien ne les convainquit davantage que lorsqu'ils m'ouïrent déclamer contre les Espagnols, & parler d'eux comme de nos plus grands Ennemis. Les *Gnacsitares* bien guéris de leur erreur me firent une Dédication dans les formes : On m'invita de venir camper dans la grande Ile, & en signe de bonne amitié ils me firent présent d'une bonne quantité de je ne sçai quel grain qu'ils recueillent en abondance, & que je ne sçau-rois mieux vous comparer qu'à nos lentilles. Par provision, je m'accommodai de la largesse ; je leur promis aussi de les aller voir ; mais je me défendis du campement, leur alléguant sans façon que nous nous désifions moins les uns des autres & que nous

serions meilleurs amis de loïn que de près.

Pour tenir parole, & m'acquitter de ma visite, je partis de la petite Ile avec quelques-uns de nos Sauvages, & six Soldats bien armez. Quoique le trajet fut petit, il ne laissa pas d'être difficile; le froid étoit excessif, & nous fûmes contraints de casser les glaces en plusieurs endroits. Etant débarquez nous marchâmes deux lieüs avant que d'arriver au premier Village. Je ne vous rapporterai pour iciles formalitez & les cérémonies de notre réception; les *Gnacsiwares* nous firent ce qu'on nous avoit fait autre part, & vous en dire davantage, ce ne seroit rien vous apprendre. Je fis-là de grandes libéralitez, & je remarquai bien que ces preuves démonstratives opéroient bien plus efficacement sur ces Canailles que le témoignage des Députez du Süd, ni que toutes mes raisons. Je les nomme Canailles à cause de leur génie bas & interressé; car pour le reste, je n'avois point encore vü de Sauvages si policez. Les *Gnacsiwares* n'ont pas seulement l'ombre d'un Gouvernement. Ils en ont le réel & l'effectif: leur Grand Chef a un pouvoir absolu sur toute la Nation, & il est Roi aussi despotiquement que le nôtre. Tous les Villages que vous voyez sur ma Carte composent son Etat; vous pouvez faire fond sur cette Carte; elle est fidèle, & ce sont eux-mêmes qui m'en ont fait present. Je causai deux heures avec cet Empereur

Sauv  
pres  
mai  
du N  
éloig  
sous  
chaq  
reste  
sur le  
la gr  
roit  
demi  
étoit  
gran  
je ven  
que  
paroi  
histo  
deto  
cruat  
nous  
chos  
doub  
hum  
régal  
vü d  
par l  
du V  
fort  
fram  
nous  
sa cu

Sauvage, & toute la conversation ne roula presque que sur les Espagnols. Je m'informai de lui à quelle distance son Pays étoit du Nouveau Mexique ; nous en sommes éloignez, répondit-il, de quatre vingt raisons, c'est-à-dire de cent quarante lieues, chaque raison faisant trois de nos lieues. Au reste, le bon Sire s'endonnoit à cœur joye sur le chapitre des Espagnols ; il mordoit à la grappe, & on lisoit dans ses yeux qu'il auroit de bon cœur fait brûler à petit feu le dernier de cette Nation. Comme la matiere étoit extrêmement de mon goût, j'avois grand soin de l'entretenir & de l'échauffer : je versois de l'huile sur le brasier du Cacique, je rallumois sa bile dès qu'elle ne me paroïssoit plus flamber assez, je mêlois mes histoires avec les siennes ; c'étoit à qui foudroioit le mieux contre la perfidie & la cruauté des Découvreurs de l'Amérique, & nous nous aprîmes réciproquement bien des choses là-dessus. Quand nous fûmes las de dauber nos ennemis communs, il plût à son humaine & complaisante Majesté de nous régaler d'une galanterie dont je n'avois point vu d'exemple jusqu'alors. On nous amena par son ordre une troupe des plus belles filles du Village, & le commode Chef nous pressa fort obligeamment de choisir. Nous ne profitâmes point de ce traquerillage royal ; nous remerciâmes civilement le Prince de sa courtoisie, & outre que la fatigue & l'ab-

finence nous avoient épointé l'écharde, nous étions bien - aises d'élever ces Sauvages par notre continence. A vous dire le vrai, Monsieur, il y avoit un peu de dégoût dans notre chasteté; cette prostitution nous fit mal au cœur, & nous aurions été bien autrement tentez, s'il y avoit eu plus de peine ou de mystère. Cependant notre Grand Chef vouloit à toute force nous faire entrer en lice, & il prenoit notre vertu pour affront. Peut-être eût-il fallu en venir aux prises & au congrès si mes Sauvages ne s'étoient avisez d'une bonne invention; Ils dirent au Cacique que j'avois promis aux soldats de mon détachement que je retournerois dans la petite Ile précisément à une certaine heure; que pour peu que je tardasse ils seroient en peine, & s'imagineroient qu'on m'auroit joiué quelque mauvais tour. Son Altesse Sauvageonne le payant de cette raison me laissa partir, & nous nous séparâmes avec de grandes protestations d'amitié.

Deux jours après, c'est-à-dire le neuvième de Janvier, le Grand Chef me rendit ma visite. Parmi ceux de sa suite qui étoit fort nombreuse, & qui je croi, n'étoit guère moins de quatre cens hommes, j'aperçus quatre visages que je ne doutai point du tout être des Espagnols. Qui n'y eut été pris? Ces quatre hommes n'avoient rien de Sauvages; ils étoient vêtus; ils por-

roie  
dell  
né :  
fier  
dans  
tant  
dist  
Che  
de t  
don  
pép  
pria  
tisfa  
prin  
d'un  
ne  
méc  
gue  
curr  
ectr  
fira  
jet  
des  
la j  
Ce  
bor  
pou  
Nat  
Gna  
pea  
je v  
pre

voient la barbe touffue ; & les cheveux au-dessous de l'oreille , leur teint étoit basané : d'ailleurs on ne voyoit rien de grossier ni d'impoli dans leur contenance & dans leurs manières. Je m'abusois pourtant ; c'étoient des Sauvages d'une Nation distinguée, de ces *Mozzelemk* dont le Grand Chef des *Eghoros* m'avoit parlé. Le plaisir de trouver des Américains façonnez me donna la curiosité de m'informer quels peuples c'étoient que les *Mozzelemk* , je priai les *Gnacstares* de me donner cette satisfaction , voici en substance ce qu'ils m'apprirent. Les *Mozzelemk* habitent le long d'une Rivière qui tire sa source d'une chaîne de Montagnes ; c'est aussi dans cette même chaîne que se forme la Rivière Longue par une quantité de ruisseaux dont l'occurrence forme un confluent. Le Pays de cette Nation est contigu à celui des *Gnacstares* , & c'est ce qui fait entr'eux le sujet d'une guerre continuelle. La chasse des bœufs sauvages est le principal sujet de la jalousie qui règne entre ces peuples. Ce n'est pas qu'ils ne se soient prescrits des bornes & des limites pour le terrain : vous pouvez voir l'étendue du district de chaque Nation dans le plan Géographique que les *Gnacstares* eux-mêmes m'ont tracé sur une peau de Cerf , & de laquelle description je vous envoie la copie. Vous n'avez qu'à prendre garde aux deux croix : celle qui

est marquée à la fourche de deux petites Rivières désigne le *Non plus ultra* de *Cassitarca*, & il ne leur est pas permis d'aller plus loin avec leurs Pisogues, qui sont les voitures dont ils se servent ordinairement; l'autre croix est la borne des *Muzeleink*. Mais ces Sauvages n'observent pas la règle si scrupuleusement: je ne vous disai point qu'ils ne défendoient de poursuivre la bête dans le territoire du voisin, c'est une circonstance que je ne me suis point fait expliquer; ce qu'ils m'ont assuré très-positivement, c'est que pour peu que les chasseurs franchissent la limite, cela suffit pour allumer entre les deux Nations une guerre sanglante & opiniâtre. Au reste, chaque peuple a dans son ressort assez de bœufs sauvages pour n'avoir pas besoin d'en chercher autre part; ces animaux vont par troupe en Été dans les Vallées; aussi chaque Village a-t'il son Parc bien rempli de ces bœufs pour la provision. Quant aux Montagnes aux bas desquelles ces peuples demeurent, elles ont cinq ou six lieues de large; leur sommet s'éleve à proportion, & elles sont si roides & si escarpées qu'il faut prendre de grands détours pour les traverser; elles ne sont habitées que par des Ours, & par d'autres bêtes féroces.

N'étant pas satisfait d'une connaissance si superficielle touchant les *Muzeleink*, je m'adressai par interprète à un certain Es-

clav  
& y  
tand  
cent  
la g  
bou  
d'ea  
cuit  
on  
fou  
Aut  
leur  
blié  
fou  
de p  
les  
gez  
Vil  
fou  
qu'  
espe  
tant  
don  
la p  
eau  
com  
tear  
gur  
arte  
cob  
des  
ouv

claves que j'avois pris pour des Espagnols, & vous allez voir ce que j'en tirai. Autant que je puis me rapeller, leur recit à cent cinquante lieues déla où nous étions ; la grande Rivière se décharge par une embouchure de deux lieues, dans un vaste Lac d'eau salée, qui a trois cens lieues de circuit. Vers le bas & la fin de cette Rivière on a bâti six belles Villes ; les murailles font de pierre enduite de terre grasse ; mes Auteurs ne me spécifierent point combien leur enceinte avoit de tour ; mais ils n'oublièrent pas de me dire que les maisons sont découvertes, sans toit, & en manière de platte - forme, telles enfin que je vous les ai dessinées dans ma Carte. Vous jugerez bien, Monsieur, que la situation de ces Villes doit être fort agréable ; mais ce qui forme un aspect beaucoup plus rare, c'est qu'il y a autour de ce Lac, ou de cette espèce de mer plus de cent autres Villes tant grandes que petites, ce qui suffit pour donner une haute idée de la grandeur & de la puissance de cette Nation. Cette grande eau salée est comme le champ de leur commerce ; & ils y naviguent avec des bateaux dont vous trouverez la structure figurée dans ma Carte. Ils cultivent les arts, & la mécanique fleurit parmi eux comme parmi nous : Ils font des étoffes, des haches de cuivre & quantité d'autres ouvrages ; j'avois grande envie d'en savoir

le nom ; mes Historiens s'efforçoient assez de me les faire connoître , mais je ne comprenois rien à leurs signes , d'ailleurs malheureusement pour moi mes *Ousagamis* & tous mes autres Interprètes n'ayant aucune connoissance de ces Ouvrages , n'avoient garde de me les faire concevoir. Il falloit , direz-vous , avoir recours à la circomlocution ; il est vrai : je conçois à présent que par ce moyen-là j'aurois pû deviner beaucoup des choses dont il s'agissoit , mais on ne s'avise jamais de tout. Au reste, le Gouvernement de cette Nation est aussi Monarchique que celui des Turcs pour ne pas dire des François. Le Grand Chef est Maître absolu de la Nation ; tous les Gouverneurs lui sont subordonnez , & il n'y a rien qui ne dépende de son bon plaisir. Oh ça , Monsieur, vous jureriez , n'est-il pas vrai ? que je vous parle des *Mozemlek* ? Effectivement le fil & l'enchaînement de ma narration ne peuvent vous donner une autre idée que vous n'y êtes pas néanmoins. Et je vous ai fait cette petite malice pour me vanger d'y avoir été pris comme vous. Lorsque je croyois de bonne foi que ces Esclaves me contoient les beautés & les merveilles de leur Nation , je m'aperçus , non sans étonnement , qu'ils me parloient d'un autre peuple nommé *Tahglauk*. Je me sentois assez d'inclination pour pénétrer jusqu'à cet Empire ; mais cela ne se

po  
ma  
cla  
je  
ges  
for  
j'en  
ten  
cou  
vo  
n'e  
enc  
ten  
loi  
cob  
d'a  
je  
mu  
gla  
des  
zag  
me  
tit  
nen  
hug  
ani  
les  
la  
me  
guc  
mar  
bas

pouvant pas , je tâchois de dédommager ma curiosité en questionnant nos quatre Esclaves. Il ne tint ni à eux , ni à moi que je n'apprise les Loix , les Mœurs , les Usages des *Tahuglaux* , & que je ne connusse à fond ces Sauvages si différens des autres : j'en aurois ouï le recit avec une avide attention , & je vous en aurois rendu bon compte ; mais il n'y avoit pas moyen ? J'avois affaire à des Interprètes ignorans ; ils n'entendoient presque rien , & ils avoient encore moins de talent pour se faire entendre : ils parloient , ou plutôt ils hurloient cinq ou six ensemble , c'étoit une cohue affreuse , & je fus contraint à la fin d'abandonner la partie. Tout le fruit que je pûs recueillir de cette conversation tumultueuse se termine à ceci : Les *Tahuglaux* sont aussi nombreux que les feuilles des arbres soit dit avec l'hyperbole & l'exagération des Sauvages. Les *Mozemlek* mènent dans les Villes des *Tahuglaux* quantité de Veaux sauvages que ceux - là prennent autour de leurs montagnes : Les *Tahuglaux* se servent à plus d'un usage de ces animaux ; ils en mangent la viande ; ils les emploient à la charuë , & ils préparent la peau pour la chaussure & pour le vêtement. Ces peuples portent la barbe longue de deux doigts ; leur habit qui est une manière de tunique ne descend point plus bas que les genoux ; ils sont coëffez d'un

bonne machine dont la pointe semble menacer le Ciel ; ils sont chauffez d'une botine qui leur cache toute la jambe, & ils sont toujours armez d'un long bâton ferré, à peu près comme ceux de nos payans, & de nos voyageurs à pied. Leurs femmes sont invisibles comme en Italie & en Espagne, preuve qu'ils craignent le coituage, mais preuve aussi que cette redoutable chimère pullule & foisonne beaucoup parmi eux. Enfin, ces peuples aiment la guerre, & la font presque toujours avec d'autres Nations qui ne leur cèdent point en puissance & en forces ; avec tout ce génie meurtrier les *Tahuglank* ont une bonne & bien remarquable pratique ; c'est que quand ils vont chercher bien loin leurs ennemis ; s'ils trouvent sur leur route quelques troupes effrayées qui leurs soient inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. Si l'on agissoit par tout aussi équitablement, on ne verroit point de ces victoires homicides qui sont de vrais assassinats, tant est grande la supériorité du vainqueur, & il n'y auroit pas tant de sang répandu par le seul droit du plus fort. J'oubliois une particularité qui concerne que les *Tahuglank* que les *Muzekensk*, c'est que leur Rivière descend toujours vers le Couchant, & que ce Lac d'eau salée dans lequel elle se décharge, & que je vous ai dit avoir trois cents lieues de circuit, en a trente de lar-

B  
geur,  
Midi.

Après  
le instr  
Esclave  
avoien  
*Onacsi*  
guerre  
espéran  
conclu  
tourne  
languis  
reux j  
ouvri  
le bi  
tant  
men  
un fo  
leurs  
tons,  
gure  
Ils qu  
res or  
qu'à  
trai  
n'apro  
de ce  
s'est p  
la cra  
ment  
mani  
geant

BARON DE LAHONTAN. 61  
geur, son embouchûre étant bien loin au  
Midi.

Après cette courte, succincte & générale instruction, je vins à ce qui touchoit nos Esclaves en particulier. J'appris d'eux qu'ils avoient été faits prisonniers par un parti de *Gnacsiarés* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit espérance de Paix, & qu'en cas qu'elle se conclut, ils auroient bien-tôt la joye de retourner en leur Pays. Je voyois bien qu'ils languissoient pitoyablement après cet heureux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & sans lequel la vie est dégoûtante, ils parloient d'autant plus impatiemment du joug de la servitude qu'ils avoient un souverain mépris pour les *Gnacsiarés* leurs hôtes & leurs maîtres. Nous ne mettons, disoient-ils, qu'une différence de figure entre ces hommes brutaux & les Ours. Ils outroient néanmoins; car les *Gnacsiarés* ont du bon sens, & je le répète, jusqu'à eux je n'avois point vu de Sauvages si traitables ni si accommodans. J'ayoué qu'ils n'approchent point des *Mozemlik*; à juger de cette Nation par les prisonniers, elle s'est purgée de toute la rouille, & de toute la crasse du nouveau monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des manieres si polies, si honnêtes, si engageantes que je croyois m'entretenir avec

62 VOYAGES DU  
des François. Ces Esclaves me parurent  
quelque chose de si rare qu'il me prit en-  
vie de les avoir : je crus que je ne pourrois  
retourner en Canada avec un plus précieux  
butin. Je leuren fis donc la proposition ; je  
m'engageai à obtenir leur liberté du Grand  
Chef ; je leur promis une douce & hono-  
rable condition , & des avantages si confi-  
dérables que s'ils m'avoient pris au mot  
j'eusse été fort embarrassé à leur tenir pa-  
role ; mais toutes mes offres ne purent les  
ébranler ; l'amour de la patrie l'emporta  
sur tous les apas de la fortune , & ils me  
déclarèrent qu'ils préféroient le plaisir de  
retourner chez eux , à tous les autres biens  
que je pourrois leur procurer. Ils me mar-  
quèrent néanmoins beaucoup de reconnois-  
sance pour ma bonne volonté. L'un de  
ces quatre *Mozemlek* s'étant aperçû que je  
regardois avec des yeux fort attentifs une  
Médaille qu'il avoit pendue au cou , me la  
donna fort obligeamment. Cette Médaille  
étoit d'un cuivre rougeâtre , & pour sa fi-  
gure j'ai pris soin de vous la dessiner ,  
vous la trouverez dans ma Carte. Comme  
je sçavois que l'arquebuser de Monsieur  
de *Tonti* chez les *Illinois* avoit quelque con-  
noissance des métaux , je le priai de vou-  
loir bien fondre cette antique moderne ;  
il le fit , & je remarquai que la matière de-  
venoit plus pesante , la couleur plus enfon-  
cée , & même un peu maniable. J'aurois

B  
souhaité  
de ces so  
lek n'et  
sus : to  
ces Mé  
ges non  
ples en  
Chef s  
faire q  
claves,  
par la  
reçûren  
quelqu  
Penc  
tems s'  
à prop  
Sud-O  
rable ;  
fiter. J  
le au C  
pour  
honné  
lié ; m  
leur e  
lui fit  
l'en fu  
les G  
pour  
promp  
rent au  
provis  
avoit

souhaité une entière & parfaite explication de ces sortes de figures ; mais nos *Mozemlek* n'en sçavoient pas plus que moi là-dessus : tout ce que je pûs en tirer , c'est que ces Médailles se fabriquent chez les Sauvages nommez *Tahuglawk* , & que ces peuples en font grand cas. Lorsque le Grand Chef s'en retourna je ne manquai point à faire quelques libéralitez aux quatre Esclaves , & mesurant en gens d'esprit le don par la bonne volonté du Bienfaiteur , ils reçurent mes bagatelles comme si c'eût été quelque chose de fort précieux.

Pendant notre séjour dans la petite Isle le tems s'adoucit , & il survint un dégel fort à propos : Le vent s'étant aussi remis au Sud-Oüest ne pouvoit nous être plus favorable ; ainsi nous nous hââmes d'en profiter. Je fis donc une députation solennelle au Cacique ; on lui annonça mon départ pour le Canada ; on le remercia de ses honnêtetez , & de son humaine hospitalité ; mais ce qu'il trouva , je croi , le meilleur endroit de la harangue , c'est qu'on lui fit de nouveaux présens de ma part. J'en fus abondamment récompensé ; car les *Guaeswaris* que le Grand Chef envoya pour me souhaiter un bon voyage & un prompt & heureux retour , nous présentèrent au nom de leur Maître une si copieuse provision de viande de bœuf , qu'il y en avoit assez pour fréter nos Piroques. Tous

étant disposé pour l'embarquement, nous passâmes d'abord en terre ferme ; ce fut afin d'y perpétuer par un monument durable le souvenir de notre venue en ce Pays-là. Je fis donc attacher à un long & gros poteau, planté tout exprès, les armes de France gravées sur une plaque de plomb : de vous dire s'il n'aura pas plu à Messieurs les *Gnacfitares* d'arracher ce Mémorial, & de le jeter dans l'eau ou dans le feu, c'est de quoi je ne voudrois pas répondre ; ces Sauvages ne nous voyent pas de fort bon œil dans leur continent, & au fond ils n'ont pas tout le tort. Quoiqu'il en soit, nous mîmes à la voile le vingt-six de Janvier, & après dix jours d'une très-heureuse navigation, nous arrivâmes au Pays des *Essanapés*. Nous nous dédommageâmes en descendant la Rivière Longue des fatigues que nous avions essuyées en la montant. Outre que nous ne trouvions plus aucun obstacle fâcheux nous avions encore l'agréable amusement de voir tuer des Oiseaux de riviere : Comme il y a une quantité prodigieuse de ce gibier sur cette route, les Sauvages viennent aussi en grand nombre pour en prendre, si-bien qu'il s'en fait un horrible massacre. Au reste, la Rivière Longue roule ses eaux assez tranquillement ; Son cours est calme, à l'exception pourtant du quatorzième Village, au quinzième elle est là d'une agitation qu'on peut appeller rapide, & c'est es-

pace  
de cet  
fait po  
point  
J'avo  
comp  
plus t  
droits  
l'eau  
leur  
mage  
car il  
gation  
ques  
dra  
d'être  
sur m  
aussi  
me li  
L'E  
re  
Le de  
le Fle  
ge,  
des m  
deme  
coura  
nous  
la pe  
mes  
lon y  
riez,

pace est environ de trois lieues. Le canal de cette Rivière est aussi fort droit ; elle ne fait point d'écarts ; elle ne serpente presque point depuis son embouchure jusqu'au Lac. J'avoué que les yeux ne trouvent pas leur compte le long de cette Rivière : rien n'est plus triste que son aspect, & il y a des endroits dont les environs sont affreux ; l'eau de ce Fleuve est même d'une couleur très - désagréable ; mais il dédommage bien de tout cela par son utilité, car il est tout-à-fait commode pour la navigation, & il peut porter jusqu'à des Barques de cinquante tonneaux. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer où il cesse d'être si navigable ; j'en ai fixé l'endroit sur ma Carte par une fleur-de-lis. Je fis aussi planter un autre poteau dans le même lieu, & mes Soldats m'ayant voulu faire l'honneur d'éterniser mon nom, appellèrent ce monument. *La Borne de Lahontan.* Le deuxième de Mars nous entrâmes dans le Fleuve de *Mississipi* : depuis notre passage, il s'étoit beaucoup enflé par la fonte des neiges, par la pluie ; & par le débordement des Rivières : & comme par-là son courant avoit aquis de la rapidité, nous nous y abandonnâmes, & cela nous sauva la peine de ramer. Le dix nous débarquâmes dans l'Isle nommée *des Rencontres*, & l'on y séjourna le lendemain. Vous auriez, Monsieur, un juste reproche à me fai-

re si je ne vous aprenois par l'origine de cette dénomination. C'est qu'un parti de quatre cens *Iroquois* ayant rencontré dans cette Isle, qui par parenthéze est située au milieu du Fleuve de *Mississipi*, ayant, dis-je, rencontré un autre parti de trois cens *Nadouessis* en furent taillez en pièces, voici l'histoire de cet événement. La fantaisie ayant pris aux *Iroquois* d'aller faire une levée de Bouclier chez certains Peuples que je vous ferai bien-tôt connoître, & qui sont proche Voisins des *Orientais*; ils passèrent chez les *Illinois* leurs Alliez: Ceux-ci leur fournirent des vivres, & leur donnèrent tous les matériaux qu'il falloit pour construire des canots, ce qu'ils firent en toute diligence, & puis s'embarquèrent pour leur expédition. Comme nos *Iroquois* avançaient sur le Fleuve, & qu'ils repaissoient leur imagination de la belle prouesse qu'ils alloient faire en surprenant de pauvres gens qui ne pensoient point du tout à eux; ils virent un nombre de canots qui descendoient de l'autre côté de la Rivière. Si-tôt que les *Iroquois* eurent aperçû cette petite Flote, ils gagnèrent au plutôt cette Isle dont il est question, & les *Nadouessis* en firent autant. Vous noterez, Monsieur, que ces deux Nations ne s'entre-connoissoient point, si ce n'étoit peut-être de nom, car les *Iroquois*, sur tout, sont fameux par leurs cruantez, & il n'y a point de Sauvages qui

BA  
 n'en ay  
 abordé  
 l'Isle, ce  
 ma Car  
 ils en v  
 les Iroq  
 rent en  
 sommes  
 Ces des  
 la huée  
 pas, no  
 Mais e  
 ou alle  
 pliqué  
 quel est  
 chasse a  
 que cel  
 juste de  
 mes de  
 le pou  
 Les l  
 ils acc  
 Natio  
 ner j  
 des N  
 derrié  
 faut c  
 leur c  
 il pri  
 uns d  
 ces,  
 gens

n'en ayent vüi parler. Nos deux partis  
aborderent donc, chacune à une pointe de  
l'Isle, ce sont les deux endroits dessinés sur  
ma Carte par deux croix. A peine furent-  
ils en vüe, & à portée pour s'entendre que  
les *Iroquois* criant à plein gosier demandè-  
rent en langage Illinois, *Qui êtes-vous ? Nous  
sommes Nadouessis*, répondirent les autres :  
Ces derniers ayant fait à leur tour le cri &  
la hûée du *Qui vive ?* Les *Iroquois* ne firent  
pas non plus de difficulté de se nommer.  
Mais en même-tems ils continuèrent, &  
*ou allez-vous ? A la chasse aux Bœufs*, ré-  
pliquèrent les *Nadouessis*, & *vous Iroquois  
quel est le sujet de votre voyage ? C'est la  
chasse aux hommes*, dirent ceux-ci. *Oh ! puis-  
que cela est* répartirent les autres, *il est trop  
juste de vous épargner du chemin. Nous som-  
mes des hommes ; venez nous prendre, si vous  
le pouvez, la capture ne sera pas mauvaise.*  
Les *Iroquois* n'étoient pas gens à reculer ;  
ils acceptèrent le défi, & sur cela chaque  
Nation débarqua, & se dispose à s'en don-  
ner jusqu'aux gardes. Le Commandant  
des *Nadouessis* ne voulut point de porte de  
derrière : il déclare à ses Guerriers qu'il  
faut choisir la victoire ou la mort, & pour  
leur ôter toute espérance de pouvoir fuir,  
il prit une hache, & secondé de quelques-  
uns des siens il mit tous ses canots en piè-  
ces. Ensuite ce vaillant Chef mène ses  
gens à l'ennemi, & les *Iroquois*, bien que

supérieurs, n'avoient pas d'impatience pour attaquer. Ceux-ci soutinrent pourtant le premier choc en dignes chasseurs d'hommes : ils firent une si furieuse décharge qu'ils jettèrent par terre quatre-vingt de leurs ennemis ; mais les *Nadouessis* après avoir essuyé cette foudroyante grêle fondirent la massue à la main sur les *Iroquois* qui n'ayant pas le tems de recharger furent défaits à plate-couture. Il en périt deux cens soixante : les autres voulurent se sauver : mais ce fût en vain , ils furent poursuivis & atteints par les vainqueurs qui les firent tous Esclaves. Le Chef des *Nadouessis* averti , que sur la fin du combat quelques-uns des vaincus s'étoient jettez dans leurs canots pour prendre la fuite envoya au plus vite après eux ; mais les fuyards se voyant sur le point d'être attrapez se jettèrent à l'eau , aimant mieux se noyer que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Comme les *Nadouessis* n'auroient pas crû leur victoire complete , si elle n'avoit été publiée , principalement parmi la Nation des *Iroquois* , ils choisirent entre tous leurs prisonniers les deux hommes qui avoient la mine de courir le mieux , on coupa le nez & les oreilles à ces misérables : on leur donna les armes & les munitions nécessaires , soit pour se procurer la vie par la chasse , soit pour se garantir des mauvaises ayantures , & dans cet équipage , » allez,

B  
leur dit.  
pte à vo  
vé. &  
bien de  
tre par  
c'est qu  
plus de  
aux hon  
mais ce  
doient t  
sieur ?

Le c  
lage de  
bled d'  
canots.  
bords  
qui pre  
voisines  
s'étend  
la Riv  
trois au  
*maha* ,  
rois for  
la par n  
pressoit  
roure e  
j'aurois  
Je qui  
main .  
rant .  
nous fi  
re des

leur dit-on, chez vos gens, rendez compte à vos compatriotes de ce qui est arrivé, & pour leur montrer que nous usons bien de notre avantage, donnez de notre part un bon avis à votre Nation, c'est qu'une autrefois elle n'employe plus des femmes pour faire la chasse aux hommes. La raillerie avoit son sel; mais ces nez & ces oreilles à bas la rendoient trop forte, n'est-il pas vrai, Monsieur ?

Le douze nous débarquâmes à un Village des *Oientas* : ce Pays abonde en bled d'Inde, aussi en remplîmes-nous nos canots. Les *Oientas* demeurent sur les bords d'une Rivière assez rapide, & qui prend sa source dans les Montagnes voisines. Les Villages de cette Nation ne s'étendent pourtant pas jusqu'au haut de la Rivière; cette partie est habitée par trois autres différens Peuples, les *Pant-maha*, les *Paneassa*, & les *Panetonka*. J'aurois fort souhaité m'éclaircir de tout cela par mes propres yeux; mais le tems me pressoit, & d'ailleurs j'avois déjà perdu toute espérance de faire la découverte que j'aurois souhaitée au sujet des Espagnols. Je quittai donc les *Oientas* dès le lendemain. Et quoique nous eussions le courant, on ne laissa pas de ramer, ce qui nous fit gagner en quatre jours la Rivière des *Missouris* : le courant de cette Ri-

vière n'en cédoit pas pour la rapidité au courant du *Mississipi* ; nous remarquâmes cela en le refoulant pour arriver au premier Village des *Missouris*. J'y fis une station de quelques heures , mais qui ne laissa pas de m'être utile ; car pour me récompenser de mes bagatelles , on me fit présent de cent Cocs-d'Inde : il n'étoit pas difficile aux Habitans de les rassembler ; car leurs cabanes en sont très-bien fournies , & de plus il y a beaucoup de ces oiseaux dans le Pays. Nous nous rembarquâmes donc dès le même jour qui étoit le dix-huit , & voguant de force , nous primes terre le soir à quelque distance du second Village. Comme mon dessein étoit de faire là quelque séjour , nos gens tirèrent les canots , & s'empressèrent à dresser cabanage. Cependant nos *Ouagamis* me dirent qu'ils vouloient aller prendre langue dans le Village , & je leur donnai pour escorte un détachement de dix Soldats avec un Sergent. Cette troupe fit un mauvais voyage : pas un des nôtres ne pût se faire entendre , ils n'entendoient pas mieux le jargon des *Missouris* : Les uns & les autres pouvoient appeler le langage des signes à leur secours ; mais apparemment qu'ils ne s'en aviserent pas. Quoiqu'il en soit , peu s'en fallut que ce baragouin réciproque n'eût une funeste conclusion ; déjà les *Missouris* perdant pa-

tience ,  
cons , m  
le bras p  
gens n'a  
leur vie  
boucher  
d'en ven  
survint  
nous bi  
re , &  
l'honneur  
étrange  
vert leu  
qu'ils  
gens ne  
que de  
faite à  
tation  
pêcha  
ner sur  
vous l  
dire ,  
apris c  
l'enten  
vous  
donc q  
des mu  
voit ri  
affraye  
Quand  
bien q  
qui m

tience, ou concevant de méchans soup-  
 çons, menaçoient nos gens, & levoient  
 le bras pour faire main-basse sur eux: Nos  
 gens n'auroient pas manqué de vendre  
 leur vie bien chère, ainsi ç'eût été une  
 boucherie. Lorsqu'on étoit sur le point  
 d'en venir aux prises, un bon Vieillard  
 survint fort heureusement, & cria, pre-  
 nons bien garde à ce que nous allons fai-  
 re, & n'exposons point témérairement  
 l'honneur & le sang de la Nation: Ces  
 étrangers ne sont pas seuls, on a décou-  
 vert leur campement, ne doutons point  
 qu'ils ne soient soutenus, & que leurs  
 gens ne se fassent plutôt hacher en pièces  
 que de ne pas vanger l'insulte qu'on aura  
 faite à leurs compagnons. Cette exhor-  
 tation du Vieillard eut son effet; elle em-  
 pêcha le malheur. N'allez pas me chican-  
 ner sur la harangue du bon homme; je  
 vous la donne que pour ce qu'il devoit  
 dire, & si vous me demandez d'où j'ai  
 appris ce qu'il avoit dit puisque nos gens ne  
 l'entendoient pas, un peu de patience, &  
 vous serez satisfait. Mes Députés voyant  
 donc que les *Missouris* étoient à leur égard  
 des muets si dangereux, & qu'on n'en pou-  
 voit rien tirer, s'en revinrent encote tous  
 affrayez du risque qu'ils avoient couru.  
 Quand ils m'eurent conté la chose, je vis  
 bien que nous n'étions pas en sûreté, ce  
 qui me fit prendre de bonnes mesures pour

n'être pas surpris. Vers les deux heures après minuit ceux de nos gens qui faisoient le guet entendirent du bruit, & ayant hasardé un gros, *Qui va là ?* on leur répondit en langue Illinoisé que deux habitans du Village demandoient à parler. Je ne trouvais pas à propos de les introduire à cette heure indûe, & je les remis au Soleil levant. Cependant nos *Outagamis* ne pouvoient se remettre de la terrible réception qu'on leur avoit faite au Village; ils avoient grande envie de s'en venger, & toute la nuit ils me persécutèrent pour aller brûler l'Habitation; mais je n'avois garde; l'action eut été trop noire & trop barbare: je répondis que nous devions nous montrer les plus sages, & que nous voyagions pour faire des découvertes, & non pas pour massacrer; les *Outagamis* firent semblant de goûter mes raisons, & me laissèrent en repos. Dès le point du jour les deux Messagers de la nuit ne manquèrent pas de revenir. Comme ils étoient chargez de nous reconnoître, & de bien s'assurer de ce que nous étions; ils nous questionnèrent à toute outrance, nous subîmes une interrogatoire de plus de deux heures; Enfin nous ayant tourne de tous les sens, & s'étant convaincus de notre bonne foi, ils nous prièrent fort civilement de nous aprocher du Village. Mais les *Outagamis* faisant les fiers à leur tour dédaignèrent cette invita-

tion que  
vous not  
élevé;  
s'est déjà  
nous ren  
ce que  
étourdis  
nous avi  
quem  
Grand  
sans que  
mençoi  
déjà su  
ensin M  
d'abor  
orainte  
il fallo  
rie nou  
re sur  
Esclav  
d'un c  
d'un b  
ses ge  
livrés  
besoin  
des b  
d'Ind  
de pe  
coule  
que d  
répor

tion quand vous nous aurez rendu ce que vous nous devez ; dirent-ils d'un sourcil élevé ; quand le Chef du Village , qui ne s'est déjà fait que trop attendre , sera venu nous rendre ses devoirs , nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Les Députés étourdis de cette hauteur avouèrent que nous avions raison , & nous quittèrent brusquement pour aller porter notre plainte au Grand *Missouri*. Trois heures se passèrent sans que personne parût ; l'impatience commençoit à nous prendre , & l'on délibéroit déjà sur le parti le plus convenable ; mais enfin Monsieur le Chef arriva. Je pénétrai d'abord le sujet de son retardement ; la crainte l'empêchoit de venir , & d'ailleurs il falloit composer les presens. Sa Seigneurie nous aborda donc , mais la terreur peinte sur le visage , & plutôt avec l'air d'un Esclave criminel , qu'avec la contenance d'un des Maîtres du Pays. Sa suite étoit d'un burlesque qui ne me déplût pas : tous les gens , au lieu de riches & magnifiques livrées , portoient de quoi subvenir à nos besoins. Les uns étoient armez de viandes boucanées : les autres de sacs de bled d'Inde ; ceux-là , de raisins secs : ceux-ci , de peaux de Chevreuils teintes en diverses couleurs. Tout cela me sembloit meilleur que des révérences & des complimens ; aussi répondis-je à cette honnêteté par d'autres

largesses, mais dont la valeur ne m'empêchoit pas d'être beaucoup en retour. Après toutes les cérémonies du premier abord, & les libéralitez respectives, il fût question d'entrer en matière. Le Chef avoit pour interprètes ces deux hommes qui parloient Illinois, & moi je me servois de mes *Ouagamis*. Nous fîmes tout notre possible pour tirer quelques éclairciffemens, mais il n'y eut jamais moyen de faire causer le bon homme: il déclara qu'il ne sçavoit rien, mais que nous pourrions apprendre la Carte du Pays, si nous voulions avancer sur la Rivière: Il s'en tint constamment à cette parole. & quoique nous pussions faire le discours, il n'en voulut point démordre. Nos *Ouagamis* pétilloient; l'opiniâtreté de ce Chef à ne rien dire leur causa un furieux redoublement de rage pour brûler; mais je tins ferme, & par de fortes remontrances je calmai leur fureur. Pour en prévenir un nouvel accès, je fis hâter notre départ, & le jour même de cette entrevûe, à deux heures après midi l'on se remit en canot. Après avoir remonté pendant près de quatre heures nous nous trouvâmes à l'embouchûre de la Rivière des *Osages*; on y cabana. Nous fîmes bonne garde pendant la nuit; car nous fîmes presque toujours sous les armes à cause des boeufs sauvages qui se divertissoient à nous venir lutiner

assez  
veng  
& la  
une p  
refro  
amuf  
s'écr  
une,  
veno  
Mor  
la dé  
nous  
de n  
PEn  
cette  
tiré  
ger  
fa u  
ven  
qu'i  
me  
che  
éto  
l'Av  
Lor  
de  
gan  
ton  
pû  
ba  
tru

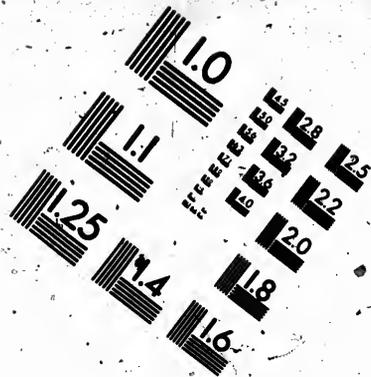
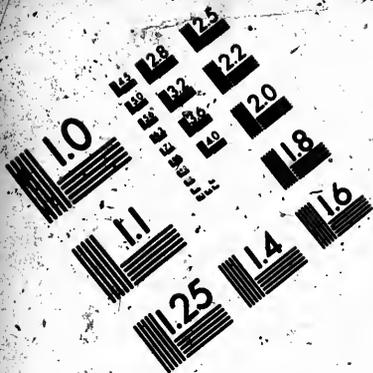
assez souvent. Le lendemain, pour nous venger, nous en tuâmes quelques uns, & la tuërie auroit été bien plus grande, si une pluie copieuse qui vint de la nuit n'eût refroidir notre ardeur. Comme nous étions amusions à serrer notre proye, un Indien s'écria qu'il voyoit des hommes, & en effet, une troupe assez nombreuse de Sauvages venoit droit à nous. Vous jugez bien, Monsieur, qu'on se mit promptement sur la défensive : Chacun court aux armes, & nous retranchant derriere la foible palissade de notre petit Camp, nous voyons venir l'Ennemi. Le hazard nous tira bien-tôt de cette allarme. Un de mes Soldats ayant tiré son fusil en l'air pour le mieux recharger ensuite, la simple lueur de ce feu causa une si grande épouvante à ces gens qui venoient à grands pas fondre sur nous, qu'ils se débandèrent, fuyant ça & là comme un troupeau de moutons aux approches du Loup. C'est que l'usage du fusil étoit aussi nouveau pour ces Peuples qu'il l'avoit été pour les Habitans de la Rivière Longue. Cette aventure ne manqua pas de rallumer le courroux des bilieux *Ouagamis*. Ils m'exhortèrent au brûlement d'un ton si pathétique & si pressant, que je ne pûs m'en défendre, & ma raison succomba honteusement à la brutalité de ces destructeurs. J'eus donc la complaisance de



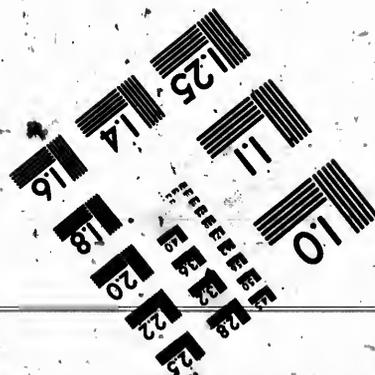
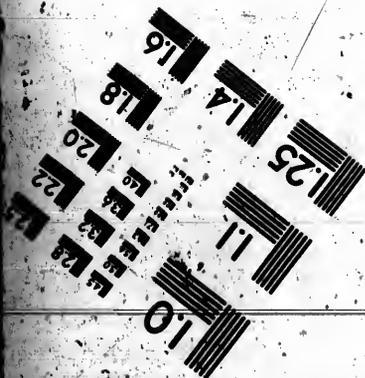
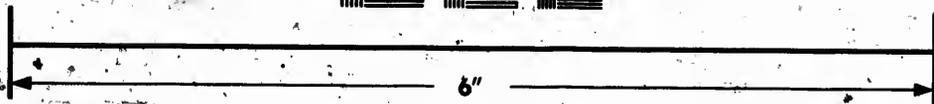
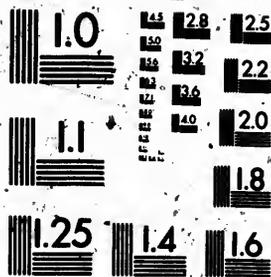








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 472-4503

0  
E E E E E E  
E 18 E 22  
E 16 E 20  
E 18 E 25

ii  
01

me rembarquer dès le soir même , & de retourner sur nos pas , car nous avions laissé le Village derrière nous. Arrivez sur la nuit auprès de cette Habitation , nous attendîmes le jour dans un profond silence , & à peine commença-t'il à paroître que nous entrâmes dans le Village : il étoit sans défense , ces Sauvages que nous avions fait fuir le soir précédent , & qui en étoient les Guerriers , n'étoient point encore de retour , ou peut-être étoient partis avant le Soleil , pour aller en notre découverte. Quoiqu'il en soit ; nous annonçâmes notre entrée dans l'Habitation par une décharge en l'air de toute notre Artillerie. Jugez quel effet ce tonnerre imprévu devoit produire : dans ce moment les Vieillards , les femmes , & les enfans sortirent des Cabanes , & dans une consternation d'autant plus grande qu'ils ne sçavoient quel parti prendre ; ils ne voyent de tous côtez qu'une mort inévitable ; leur unique ressource étoit de se jeter à nos pieds , & de nous faire comprendre par des signes , qui dans ces occasions sont une voix bien éloquente de la Nature , de nous faire , dis-je , comprendre , que nous étions les souverains arbitres de leur salut. On n'avoit pas dessein de leur ôter la vie : on leur ordonna seulement de sortir du Village , & dès qu'ils en furent dehors , on mit le feu en tant

d'endro  
duite  
ce fait  
un cri  
Lettre  
j'aurai  
te acti  
peché.

Apr  
rentrâ  
tinuâ  
te Riv  
reuse ;  
rable j  
entrâ  
sez bon  
di ; lo  
suivre  
couvri  
qui en  
les pra  
de l'O  
forte ,  
quiétu  
sûrez.  
aperçû  
firent :  
nous n  
plus le  
loigner  
toit , n

d'endroits que l'habitation fut bien-tôt réduite en cendres. Je ne vous raporte pas ce fait comme un exploit, Monsieur; c'est un crime que je vous confesse, & si mes Lettres deviennent publiques, la honte que j'aurai de ce que tout le monde sçaura cette action, me servira pour expier un si gros peché.

Après cette glorieuse expédition nous rentrâmes dans nos canots, & nous continuâmes à suivre le rapide courant de cette Rivière. Notre navigation fût très-heureuse; & il ne nous arriva rien de considérable jusqu'au Fleuve de *Missisipi*. Nous entrâmes dans ce Fleuve le ving-cinq d'afsez bonne heure, & le lendemain après-midi, lorsque nous ne pensions qu'à poursuivre tranquillement notre route, nous découvriâmes environ quatre cens chasseurs qui en vouloient aux Bœufs lauvages; dont les prairies sont toutes couvertes du côté de l'Oüest. La rencontre étoit un peu trop forte, pour ne nous pas causer quelque inquiétude; mais nous fûmes bien-tôt rassûrez. Dès que ces Sauvages nous eurent aperçûs, bien-loin de s'effaroucher, ils nous firent signe de ramer vers eux. Comme nous ne les connoissons point, & que de plus leur nombre nous paroissoit dans l'éloignement beaucoup plus grand qu'il n'étoit, nous hésitâmes, & peu s'en fallut que

nous ne fissions force de voiles & d'aviron. Néanmoins notre bon destin l'emporta, & nous allâmes aborder à une portée de mousquet au-dessus d'eux. Nous voyant arrêter ils accouroient en foule : mais nous qui ne prétendions pas être traités en bœufs sauvages, nous criâmes à ces chasseurs de ne pas avancer tout à la fois, & ils virent bien à notre posture fière & menaçante, qu'il n'y avoit pas de sûreté à nous faire peur. Ainsi la troupe n'alla pas plus loin, & quatre des plus avancez nous ayant joints, nous dirent en Illinois, & cela d'un œil riant & d'un visage gai, qu'ils étoient *Akansas*. Nous ne nous hâtâmes point de le croire; mais après avoir examiné l'équipage, principalement leurs couteaux, & leurs ciseaux pendus au cou, nous nous laissâmes persuader; ils portoient aussi de petites haches dont je sçavois que les Illinois leur font présent à la rencontre; enfin, je souhaitois passionnément que ce fussent ces mêmes *Akansas* dont Monsieur de la Salle, & plusieurs autres François ont fait mention, & cette envie valoit presque une raison démonstrative pour me convaincre. Sans entrer donc dans une plus exacte discussion, nous sortîmes de nos canots, & nous nous abandonnâmes avec toute sorte de confiance & de franchise à la bonne foi de ces chasseurs. Nous n'eûmes pas sujet de

nous  
pour  
le ch  
en fû  
Opéra  
de un  
l'on m  
*Akan*  
par p  
barqu  
se d'a  
lors il  
ruses  
tracé  
nous  
veller  
me c  
déta  
paufe  
profit  
Ces  
moi  
mis p  
& de  
chez  
des p  
fides  
vières  
& be  
par d  
beau

nous en repentir : ils firent de leur mieux pour nous délasser agréablement : la danse , le chant , la bonne chere , les presens , tout en fût. Nous n'eûmes-là ni Comédie , ni Opéra , mais on nous donna pour spectacle une de ces galanteries Espagnoles , que l'on nomme Combat de Taureaux. Nos *Akansas* nous ayant donc mené , comme par promenade , à une lieuë de notre débarquement , firent-là devant nous une chasse d'adresse & de plaisir ; c'est-à-dire qu'alors ils employent pour se divertir plusieurs ruses à la capture des Bœufs , je vous ai tracé cela sur ma Carte. Ces Sauvages nous montrèrent aussi un Crocodile nouvellement tué ; la manière dont ils affoimement cette bête est curieuse , & je vous la décris quelque jour. Au reste , notre pause chez les *Akansas* ne fut aucunement profitable au but principal de mon voyage : Ces chasseurs n'en sçavoient pas plus que moi sur l'article des Espagnols ; mais ayant mis mes hôtes sus le chapitre des *Missouris* & des *Osages* , les deux dernières Nations chez qui j'avois passé , ce sont , dirent-ils , des peuples nombreux , mais lâches & perfides , sans courage & sans foi leurs Rivières sont fort grandes , & leur Païs bon & beau , c'est dommage qu'il soit habité par des coquins. Ce témoignage soulagea beaucoup ma conscience du remords du

brûlement, & j'eus presque regret d'avoir sauvé l'habitation des *Missouris*. N'ayant pu donner plus de deux jours aux *Akansas*, je leur témoignai une réconnoissance qui alloit jusqu'à l'estime, & nous étant rembarquez nous poursuivîmes notre navigation jusqu'à la Rivière *Ouabach* : Elle est profonde, & l'ayant fait sonder nous lui trouvâmes trois brasses & demie d'eau ; c'étoit précisément la mesure que les *Akansas* avoient fixée : il est vrai que cette Rivière, ne paroïssoit pas alors dans son cours naturel ; & les Sauvages de notre compagnie auroient mis cent contre un qu'elle étoit enflée. On m'assura qu'elle portoit plus de cent lieues ; je me serois fait un plaisir d'entreprendre cette navigation, & si la chose eut dépendu de moi j'aurois remonté cette Rivière jusqu'à sa source ; mais comme le tems me pressoit, je remontai le Fleuve de *Missisipi* jusqu'à la Rivière des *Illinois*. Nous y arrivâmes le neuvième d'Avril. Ce ne fut pas sans peine ; car, outre que nous eûmes vent contraire les deux premiers jours, les courans étoient fort rapides.

Puisque je quitte le *Missisipi* pour n'y plus retourner, vous ne serez pas fâché que je rassemble tout ce que j'ai remarqué de ce Fleuve, & que je vous en donne une idée. Sa moindre largeur est de demi

B  
lieuë,  
brasse &  
ler si e  
gêur n  
à juger  
aisémen  
ve du  
sa cour  
qu'il n'  
de l'ann  
tion, &  
sable. C  
Fleuve  
coup,  
couvert  
agréabl  
cette R  
vous ne  
que boi  
tout ce  
& mêm  
de nos  
tout le  
je n'ai  
serpent  
qu'il es  
une Ri  
dans fo  
en zig-  
L'air  
cond,

lieuë , & sa moindre profondeur , d'une  
 brasle & demie d'eau ; je ne puis vous par-  
 ler si expressement de sa plus grande lar-  
 gëur ni de sa plus grande hauteur ; mais  
 à juger du plus par le moins , on conçoit  
 aisément que le *Missisipi* n'est pas un Fleu-  
 ve du commun. Il est assez paisible dans  
 sa course , & les Sauvages m'ont assuré  
 qu'il n'est rapide que trois ou quatre mois  
 de l'année. Il est très-sûr pour la naviga-  
 tion , & je n'y ai vû ni battures , ni bancs de  
 sable. On ne vogue pas long-tems sur ce  
 Fleuve sans trouver des Isles ; il y en a beau-  
 coup , & comme elles sont presque toutes  
 couvertes d'arbres , cela fait une vûë fort  
 agréable dans la belle saison. Les bords de  
 cette Rivière ne sont pas moins charmans ;  
 vous ne voyez de l'un ou de l'autre rivage  
 que bois , que côteaux , que prairies : Avec  
 tout cela cette navigation est champêtre ,  
 & même affreuse , en comparaison de celle  
 de nos beaux Fleuves de France. Pendant  
 tout le chemin que j'ai fait sur le *Missisipi* ,  
 je n'ai pas remarqué que cette Rivière  
 serpentât , & je vous dirai ici par occasion  
 qu'il est fort rare de trouver en Amérique  
 une Rivière qui s'écarte , qui se détourne  
 dans son-lit , en un mot qui roule ses eaux  
 en zig-zag.

L'air du *Missisipi* est sain , le terroir fé-  
 cond , & le climat fort propre à la propa-

gation des animaux. L'un des plus grands divertissemens sur cette route, c'est de voir les rivages tous couverts de Quadrupèdes & de Volatilles qui paissent ensemble de la meilleure amitié du monde. Les Bœufs, les Cerfs, les Chevreüils, les Cocs-d'Inde y sont par troupes. Je ne vous dis rien des bêtes & des Oiseaux qu'on voit sur cette Rivière, & qui sont inconnus en Europe, il y auroit-là dequoi faire un livre. A plus forte raison seriez vous rebuté de la longueur ennuyeuse de ma lettre, si je vous faisois un détail exact des chasses, des pêches, & de tous les Sauvages que j'ai rencontrés. Tout cela est spécifié dans mon Journal, & si j'avois assez de loisir & de patience pour vous le transcrire, il faudroit vous résoudre à la lecture d'un gros volume. Pour m'en tenir à mon sujet, je n'ai pas manqué d'écrire sur ce Journal toutes les chasses, & toutes les pêches, ou que nous avons faites nous-mêmes, ou dont nous avons été les témoins, & vous seriez surpris de voir que presque chaque jour il y avoit chasse ou pêche d'une espèce différente. Il y a aussi le long du *Mississipi* quantité d'arbres fruitiers; mais comme ils étoient dépourvus de fruits & de feuilles nous n'en vîmes que le bois. La treille n'y manque pas non plus, & elle produit des grappes & des grains d'une grosseur extraor-

B A  
dinaire :  
Soleil ;  
les ai tr  
je vous a  
fonnoien  
j'ai oub  
sont très  
Rivière  
a sur l'ur  
Loutres  
pour se f  
servent e

Le dix  
le, & n  
vière de  
d'un ven  
mes si l  
gagnâme  
de *Tonri*  
çût parf  
homme  
tout-à-f  
*Uinois* c  
sai trois  
sembla  
ne faiso  
de *Crev*  
traffiquo  
tint qu'  
avec ce  
ment dé

BARON DE LAANHONTAN 83  
dinaire : on fait sécher ces beaux railins au  
Soleil ; j'en ai mangé quelques-uns , & je  
les ai trouvez d'un goût excellent. Quand  
je vous ai dit que toutes sortes de bêtes foi-  
sonnoient extrêmement sur cette Rivière ,  
j'ai oublié d'excepter les Castors : ils y  
sont très-rares. C'est la même chose sur la  
Rivière Longue ; mais en récompense il y  
a sur l'un & sur l'autre Fleuve quantité de  
Loutres , & les habitans en prennent assez  
pour se faire de bonnes fourures, dont ils se  
servent en Hyver.

Le dixième d'Avril nous mîmes à la voi-  
le , & nous voguâmes toujours sur la Ri-  
vière des *Illinois*. Nous allions à la faveur  
d'un vent d'Oüest Sud-Oüest , & nous fî-  
mes si bien pousser qu'en six jours nous  
gagnâmes le Fort de *Crevœur*. Monsieur  
de *Tonti* qui en est le Commandant , me re-  
çût parfaitement bien. C'est un fort honnête  
homme que ce Monsieur de *Tonti* , & qui est  
tout-à-fait digne de la vénération que les  
*Illinois* ont pour sa personne. Je me repo-  
sai trois jours dans ce poste , & cela me  
sembla bon depuis le long-tems que nous  
ne faisons que cabaner. Je trouvai au Fort  
de *Crevœur* vingt Coureurs de bois qui  
trafiquoient avec la Nation *Illinoise* , & il ne  
tint qu'à moi de faire quelques échanges  
avec ces négocians. Nous étant suffisam-  
ment délassés , je remerciai Monsieur le

Commandant , & nous nous embarquâmes pour le Village des *Illinois*. Ce fût où nous primes terre le lendemain qui étoit le vingt. Il falut aller changer de notte : il n'étoit pas question de rame ni de voile ; nous étions obligez de faire un portage , & un portage , s'il vous plaît , qui n'étoit pas moins que de douze mortelles lieuës. Pour me débarasser au plûtôt de cette rude corvée , je me recommandai à la bonne volonté des habitans : ils en agirent en galants Sauvages , & j'eus plus de porteurs que je n'en voulois. Il est vrai que j'ouvris d'abord mon magasin portatif , & que je lui fis faire une copieuse évacuation. Je fis present aux principaux du Village d'un grand rouleau de tabac de Brésil , de cent livres de poudre , de deux cens livres de balle , & de quelques armes. La vûë de tant de richesses meurtrieres échauffa beaucoup la générosité de mes *Illinois* , car dans le nouveau monde comme dans le vieux , l'intérêt a un grand pouvoir sur la bienveillance. Mais enfin mes Ouvriers mirent la main à l'œuvre , & je fus si-bien servi que mon portage fût fait en quatre jours. Nous arrivâmes donc le vingt-quatre à *Chekakou* , lieu où devoit se faire le rembarquement : ce fût là où les *Outagamis* nous dirent adieu , & reprirent la route de leur País : Ces Sauvages me parurent très-contens de moi , &

je m'in  
dont je  
avoient  
qu'ils n

Le v

& navi

beau t

dans l

ce dus

la Sal

nées ,

riers.

pour p

res ,

de leu

brûles

Je fis

j'emp

suade

cruau

mais

& j'e

quois

ne se

des t

que r

ce ,

part

indie

est c

yag

je m'imagine que les fusils , & les pistolets dont je leur fis présent en nous séparant , avoient beaucoup de part à l'amitié tendre qu'ils me témoignèrent.

Le vingt-cinq nous remîmes à la voile , & naviguant à toute force pour profiter du beau tems , nous entrâmes le vingt-huit dans la Rivière des *Oumamis*. Etant descendus au même endroit où Monsieur de la Salle fit bâtir un Fort il y a plusieurs années , nous y trouvâmes quatre-cens guerriers. Ils étoient tous en bonne disposition pour passer agréablement une couple d'heures , mais vous ne devineriez pas le sujet de leur belle humeur , c'est qu'ils alloient brûler à petit feu trois misérables *Iroquois*. Je fis ce que je pûs pour détourner le coup ; j'employai tout mon bien dire pour persuader à ces brutes qu'une si horrible cruauté n'étoit point de bonne guerre ; mais il me fût impossible de rien obtenir ; & j'eûs pour toutes réponses que tous les *Iroquois* étoient dignes du feu. Ces Sauvages ne se contentèrent pas de me refuser la vie des trois innocens ; ils prétendoient encore que nous devions prendre goût à ce supplice , & ils nous auroient volontiers pris à partie de ce que nous donnions quelques indices de compassion. Cette inhumanité est commune à la plupart des Nations Sauvages , ils voudroient qu'on prit plaisir à

ces barbares spectacles comme on en prendroit à la Comédie la plus burlesque, & ils se scandalisent quand vous n'éclatez pas de rire aux cris d'un homme qu'on rôtit. Les horribles tourmens qu'on faisoit souffrir à ces malheureux *Iroquois* me caufoient une véritable horreur; & je ne pûs me résoudre à voir la fin de la pièce. Je me rembarquai donc au plus vite; mais comme ces brûleurs s'y oposoient fortement il me fallut forger un prétexte pour les contenter. Je leur dis que mes soldats ayant fait une assez bonne provision d'eau de vie, ne manqueroient pas de s'en donner à cœur joye pendant la nuit, quand ce ne seroit que pour arroser le sacrifice, & que dans leur yvresse ils commettroient peut-être des désordres que je ne pourrois empêcher. Cette excuse ayant produit son effet, je partis, & après avoir côtoyé ce Lac & traversé la Baye de *l'Ours qui dort*, nous sommes arrivés ici il y a six jours. Le Sieur de *saint Pierre de Repantsigni* que j'y ai trouvé, & qui est venu en remontant les glaces de *Quebec*, m'a dit pour nouvelles que Monsieur de *Denonville* jugeant la Paix avec les *Iroquois* convenable, & même nécessaire aux affaires du Roi, & voulant que les Nations qui sont nos Alliées soient comprises dans cette Paix, avoit envoyé des Coureurs pour les avertir de ne plus commettre d'hostili-

tez contr  
 apris une  
 tre Gou  
 mandant  
 gager ad  
 rons sur  
 l'engage  
 & cela p  
 de la po  
 ri a déc  
 tout exp  
 Je de sa  
 nir à l'é  
 part des  
 de Gou  
 le com  
 moi j'a  
 sieurs d  
 sions, &  
 gler qu

Voil  
 voyage  
 abregé  
 tes les  
 dignes  
 d'entre  
 vous f  
 un gé  
 sembl  
 pour  
 reste

tez contre les mêmes *Iroquois*. J'ai encore  
 appris une autre histoire assez plaisante. No-  
 tre Gouverneur Général a écrit au Com-  
 mandant de ce poste-ci qu'il tâchât d'en-  
 gager adroitement un certain Chef des *Hu-  
 rons* surnommé par sobriquet, *le Rat*, à  
 l'engager, dis-je, à descendre à la colonie,  
 & cela pour lui faire faire le saut périlleux  
 de la potence. *Le Rat* en ayant été aver-  
 ti a déclaré qu'il vouloit faire le voyage  
 tout exprès pour sommer *Mr. de Denonvil-*  
*le* de sa parole, & pour le défier d'en ve-  
 nir à l'exécution, & en effet, ce *Baron*  
 part demain avec une troupe d'*Outaouas* &  
 de Gouverneurs de bois qui descendent sous  
 le commandement de *Mr. Dulhus*. Pour  
 moi j'ai déjà fait prendre les devans à plu-  
 sieurs de mes soldats par différentes occa-  
 sions, & je resterai ici sept jours pour ré-  
 gler quelques affaires.

Voilà, Monsieur, la Relation de mon  
 voyage. Peut-être la trouverez-vous trop  
 abrégée: mais outre que j'ai supprimé tout-  
 tes les minutes, qui ne m'ont point paru  
 dignes de votre curiosité, je n'ai pas le tems  
 d'entrer dans tout le détail qui pourroit  
 vous faire plaisir. D'ailleurs, il faudroit  
 un génie plus étendu que le mien pour ras-  
 sembler tout ce qui mérite de l'être, &  
 pour le bien coudre. Je renvoye tout le  
 reste à notre première entrevûe, je vous

apprendrai quantité de rencontres & d'aventures que j'ai eues dans ce voyage ; je vous parlerai de l'Origine, du culte, des Mœurs & des manières de ces différentes Nations, & nous ferons nos remarques sur tout cela, aussi-bien que sur l'étenduë de ce continent vers l'Oüest. En attendant vous aurez encore ici pour la bonne mesure quelques observations générales. Le Lac des Illinois a trois cens lieuës de tour : il est placé au milieu d'un País assez beau, mais qui est un vrai desert ; les rivages de ce Lac sont des bois de sapin & de haute futaye, mais fort peu de prairies. Pour la Rivière des Oumamis, c'est peu de chose, & elle ne vaut pas la peine qu'on en fasse mention. Quant à la Baye de l'Ours qui dort, elle est assez grande : c'est sur la Rivière qui s'y décharge que les *Ontaouas* viennent tous les trois ans pour la chasse du Castor. Au reste, on ne trouve sur cette dernière route ni patures, ni rochers, ni bancs de sable, & ce qui la rend encore meilleure, c'est que les terres qui bordent le Lac au Midi sont remplies de Chevreüils, de Cerfs, & de Poulets d'Inde.

Au sujet de mon voyage, j'ai fait plus d'une fois réflexion sur le peu de découvertes que l'on fait dans l'Amérique, & je me suis demandé d'où pouvoit venir le peu de succès de tant d'habiles hommes qui

B  
ont ent  
re des  
Il me  
fautes  
tres dé  
ment le  
seins.  
grande  
monde  
couver  
moi-m  
que le  
permis  
bonnes  
Je croi  
mais n  
fond d  
pourvu  
li-fauc  
taines  
qu'ette  
& por  
pour c  
40. qu  
résiste  
plus u  
nécessi  
santé  
plaira  
trois  
éloigo

ont entrepris par mer & par terre, de faire des progrès dans ce Nouveau Monde. Il me semble qu'on pourroit profiter des fautes de *M. de la Salle*, & de quelques autres découvreurs qui ont eu tout récemment le malheur d'échoüer dans leurs desseins. L'exemple de ces Messieurs est une grande leçon, & nous apprend que tout le monde n'est pas propre à ces sortes de découvertes. Je ne présume pas assez de moi-même pour m'y croire plus propre que les autres; cependant comme il est permis à chacun de faire ses conjectures, bonnes ou mauvaises, voici les miennes. Je croi qu'il est non-seulement possible, mais même fort aisé de pénétrer jusqu'au fond des Païs Occidentaux du Canada, pourvû qu'on voulût observer ce qui suit. Il faudroit employer au lieu de canots certaines chaloupes d'une telle construction qu'elles tirassent peu d'eau, légères de bois & portatives, assez grandes néanmoins, pour contenir treize hommes avec 35. ou 40. quinteaux de pesanteur, afin de pouvoir résister à la vague des grands Lacs. De plus une extrême prudence est absolument nécessaire au Chef de l'entreprise: tant de santé, de courage, de vigilance qu'il vous plaira, cela ne suffit pas pour conduire trois ou quatre cens hommes en des Païs éloignez, inconnus, deserts, & où l'on

rencontre le plus souvent de très-grands obstacles : on ne peut contenir une troupe si nombreuse, formée ordinairement de gens ramassez, & parmi lesquels il se trouve des scélérats, sans beaucoup de patience & d'industrie. Les séditions, les querelles, & tout les autres desordres qui proviennent de la licence d'un soldats mal discipliné, n'arrivent que trop souvent parmi ces gens-là, & comme ils ne sont point retenus par la proximité des Villes, ils s'émancent aisément à entreprendre par la force sur leurs supérieurs. Il s'agit en ce cas-là de dissimuler, & de fermer quelquefois les yeux de peur d'aigrir le mal : la voye de la douceur est alors le plus sûr, & même l'unique parti qu'il y ait à prendre. Les Officiers ne sçauroient veiller trop exactement pour prévenir la mutinerie ou le complot : mais si le mal prévaut sur leurs soins : c'est à eux de faire tous leurs efforts pour étouffer la révolte dès sa naissance, & le meilleur expédient dont ils puissent se servir pour cela ; c'est de persuader aux soldats qu'ils seroient perdus sans ressource si le Commandant étoit informé de la chose, & de faire bien valoir l'obligation qu'ils ont à des Officiers qui les aiment trop pour les mettre en danger d'avoir la tête cassée. D'un autre côté le Commandant doit toujours affecter de ne rien sça-

voir de ce  
pas témoin  
en sa pré  
s'il ne ch  
prudence  
séquence  
cheuses  
ou en c  
La gran  
pour év  
c'est de p  
ne & sev  
par tout  
ple, ave  
ges ; un  
& même  
à monte  
ctions  
toutes l  
ture à  
tre me  
c'est d  
payer  
par ce  
mières  
pour o  
Le po  
mier r  
une te  
& un f  
on a f

voir de ce qui se passe, tant qu'il n'en est pas témoin ; car pour peu qu'on se cabre en sa présence, e'en est fait de son autorité s'il ne châtie pas. Suivant donc ce que la prudence lui dictera, suivant que les conséquences lui paroîtront plus ou moins fâcheuses il doit punir ou publiquement, ou en cachette, ou différer l'exécution. La grande précaution qu'il faut prendre pour éviter une conjoncture si délicate, c'est de passer bien des choses que la bonne & severe discipline défendrait de tolérer par tout ailleurs : Le commerce, par exemple, avec les femmes & les filles des Sauvages ; une dispute où l'on en vient au fait, & même jusqu'à tirer l'épée ; la négligence à monter la garde, enfin toutes les infractions qui ne tendent point à la révolte, toutes les fautes qui ne sont pas d'une nature à altérer la subordination. Une autre mesure nécessaire au Commandant, c'est d'avoir un espion habile, & de le payer grassement : Celui-là sçachant tout par ce moyen pourra se régler sur des lumières fixes, sur des connoissances certaines pour obvier au mal, ou pour le retrancher. Le point principal est de déterrer le premier mobile & l'auteur d'une cabale ; une telle découverte demande une finesse & un secret extraordinaire : mais quand on a si bien approfondi les choses qu'il ne

reste plus aucun doute touchant le coupable, c'est une nécessité absoluë de s'en défaire ; mais comme il seroit trop dangereux de le faire mourir à la vûë de ses partisans, on doit l'envoyer en l'autre Monde par une route souterraine, en sorte qu'il disparoisse tout d'un coup, & que les gens ignorent ce qu'il est devenu.

Il est aussi de la dernière importance au Commandant de gagner le cœur du soldat : c'est ce qui n'est pas fort difficile pourvû qu'on les traite avec honnêteté, qu'on soit attentif à leurs besoins, & qu'on leur fasse apercevoir une grande envie de pouvoir adoucir leur peine, & les soulager dans la fatigue d'un voyage si onéreux : une petite libéralité de tabac ou d'eau-de-vie faite à propos ; ne les obliger point à de trop longues marches ; les exciter pendant le repos au divertissement & à la joie ; leur demander conseil dans les occurences épineuses, & ne pas manquer une occasion de les exhorter à vivre ensemble en bons camarades & en freres. Il est bon aussi de les piquer d'honneur. Vous ne scauriez croire combien les gens de guerre s'aiment quand on a l'art de leur représenter qu'ils ont entre les mains la réputation des armes du Prince, la gloire & l'intérêt de la Couronne, l'honneur & l'utilité de la Nation. Le motif de Religion est en

B  
 core d'un  
 de mach  
 ner ces  
 cela vien  
 ciers, &  
 Apôtres  
 qui est  
 par expé  
 rent par  
 des senti  
 Soldats  
 discorde  
 coup plu  
 mion est  
 ces forte  
 couvert  
 trop à b  
 gens ont  
 tes exp  
 trente à  
 sec & ro  
 tifs, co  
 la fatig  
 Il ne  
 gogie de  
 détail d  
 cessaires  
 mi les  
 doit avo  
 de chal  
 en long

core d'un grand secours, & il n'y a guère de machines plus propres à remuer à tourner ces sortes desprits; mais il faut que cela vienne du Commandant ou des Officiers, & qu'ils s'érigent eux-mêmes en Apôtres & en Prédicateurs; car pour ce qui est des Ecclésiastiques, nous voyons par expérience qu'ils gâtent tout; ils inspirent par la superstition & par le scrupule des sentimens de crainte & de timidité aux Soldats; ils sement souvent eux-mêmes la discorde & la division; enfin ils font beaucoup plus de mal que de bien, & mon opinion est qu'il vaut mieux s'en passer dans ces sortes de voyages. Ces faiseurs de découvertes ne peuvent non plus s'étudier trop à bien choisir leur monde; car peu de gens ont les qualités requises pour ces vantes expéditions. Il faut des hommes de trente à quarante ans, d'un tempéramment sec & robuste, d'une humeur paisible, actifs, courageux, & endurcis de jeunesse à la fatigue.

Il ne me reste plus pour finir cette pédagogie de découverte, qu'à vous faire un détail des principales choses qui sont nécessaires pour ces sortes de voyages. Parmi les trois ou quatre cens hommes on doit avoir soin qu'il y ait des Charpentiers de chaloupes, des Armuriers, des Scieurs en long avec tous leurs outils, des chaf-

leurs & des Pêcheurs de profession, & des Chirugiens munis d'un étuit complet, d'onguens pour les blessures, de drogues, pour les maladies, mais sur tout d'Orviétan & de Séné. Chacun doit avoir son capot de bufle & la paire de botines pour se garantir des flèches, les seules armes des Sauvages inconnus, ou qui n'ont aucune communication avec nous autres Européens. Le fusil & le pistolet doivent être à deux coups, & l'épée d'une bonne longueur. Item, il faut faire provision d'une bonne quantité de peaux de Cerf, d'Original, ou de Bœuf: Ces peaux cousues les unes avec les autres servent par le moyen de piquets plantez à certaine distances, servent, dis-je, à former l'enceinte du Camp. J'en avois suffisamment pour garnir un carré de trente pieds sur chaque face, parce que chaque peau ayant cinq pieds de hauteur, & presque quatre de largeur, j'en fis faire deux bandes de huit peaux chaque qui étoient tendues & levées en un instant. Des canonniers de Coeri de huit pieds de long & six de large; deux moulins à bras pour faire la farine du bled d'Inde, ces machines portatives sont à peu près comme nos moulins à café, mais beaucoup plus grand, & elles sont d'un usage tout à fait commode. Des clous de toute espèce, des pics, des pioches, des baches, des

B  
haches,  
ton pour  
jugez bi  
tout ce f  
moire de  
avant, m  
le trans  
bien pas  
en comp  
voyager  
blables à  
pèce, &  
à d'agré  
tourne à  
sont pas  
bac, & f  
fin; on  
chez les  
faut dor  
les Sauv  
de ma r  
lité ma  
bac, ear  
les, ce  
les plus  
viner. I  
rois c'es  
demi ce  
ple & à  
grosses  
tre, des

haches, des hameçons, du savon, & du coton pour faire la méche de chandelle. Vous jugez bien, Monsieur, qu'en vous débitant tout ce fretin, j'ai devant mes yeux le Mémoire de fournitures qu'on m'avoit dressé avant, mon voyage, & que je ne fais que le transcrire. Peut-être vous seriez-vous bien passé de tant de mitraille; mais vous en comprendrez mieux ce que c'est que de voyager parmi des Individus si peu semblables à nous, quoique d'une même espèce, & cela pourra vous donner matière à d'agréables & solides réflexions. Je retourne à mon Catalogue. Les presens ne sont pas la provision la moins nécessaire, bac, & faut en avoir un assez copieux magasin; on seroit mal venu les mains vuides chez les Nations que l'on découvre, & il faut donner pour faire connoissance avec les Sauvages. Vous avez vû dans le cours de ma narration en quoi consiste la libéralité magnifique de cette bien-venue; tabac, eau-de-vie, couteaux, ciseaux, éguilles, ce sont les matieres les plus riches & les plus précieuses, le reste est facile à deviner. Enfin, le dernier avis que je donnerois c'est de ne pas oublier l'Astrolabe, le demi cercle, les Boussoles ou compas simple & à variation, la pierre d'aiman, deux grosses montres de trois pouces de diamètre, des pinceaux, des couleurs, du papier

à dessein & autre, pour faire les Journaux & les Cartes, pour dessigner les bêtes terrestres, volatiles & aquatiques, les arbres, les plantes, les grains, & généralement tout ce qui peut faire plaisir aux Curieux. Il ne seroit pas mauvais non plus que nos Voyageurs traînaient avec eux des trompettes & des violons: Cela sert à consoler & à récréer la troupe; mais cela est encore plus utile pour s'attirer la vénération des Sauvages, qui ne se lassent point d'admirer l'harmonie & les accords de ces instrumens.

Si donc par hasard, Monsieur, vous deveniez jamais Découvreur dans la partie Occidentale du Canada, fournissez-vous exactement de tous ces meubles, tant grands que petits; n'en omettez pas un seul, & comme d'ailleurs je vous connois pour un homme d'esprit, de conduite, & de détail, c'est-à-dire, soigneux, prévoyant, sage, & de bon exemple, mais sur tout modéré, patient, & d'un génie heureux & fécond en expédiens, comptez que vous passerez par tout sans trouver d'obstacle, & que vous iriez tête levée jusqu'au bout de ce Continent. Pour moi, je souhaiterois avoir assez de mérite pour être nommé Batteur de Pais en chef; je servirois en cela le Roi avec inclination, & j'exercerois ma Charge de grand cœur. Vous ne scau-

riez

riez  
tant  
tems  
comm  
gue.

A

L

C

J

N

C

e

N

qu

du

du

tré

à

re

**BARON DE LAHONTAN 97**  
riez croire combien l'on est aise de voir  
tant de fortes de choses : je n'avois pas le  
tems de me fatiguer. A propos de fatigue je  
commence à trouver cette Lettre bien lon-  
gue. Adieu, Monsieur.

Je suis, votre, &c.

A Missilimakinac, ce 28. May 1689.

---

## LETTRE XVII.

*L'Auteur part de Missilimakinac pour la  
Colonie. Description de cette route. Incur-  
sion funeste des Iroquois dans l'Isle de  
Monreal. On abandonne le Fort de Fron-  
tenac. Le Comte de ce nom revient en  
Canada, & Mr le Marquis de Denouville  
est rapellé.*

### MONSIEUR,

Je croi que vous aurez reçu la Lettre  
que je vous écrivis de *Missilimakinac* datée  
du 28. May. Je n'ai rien à vous mander  
du séjour que je fis dans ce Fort ; ainsi  
trouvez bon que j'en vienne tout-d'un-coup  
à mon départ. Je m'embarquai pour *Mon-  
real* le 8. de Juin. Ma Flote étoit compo-

Tome II.

E

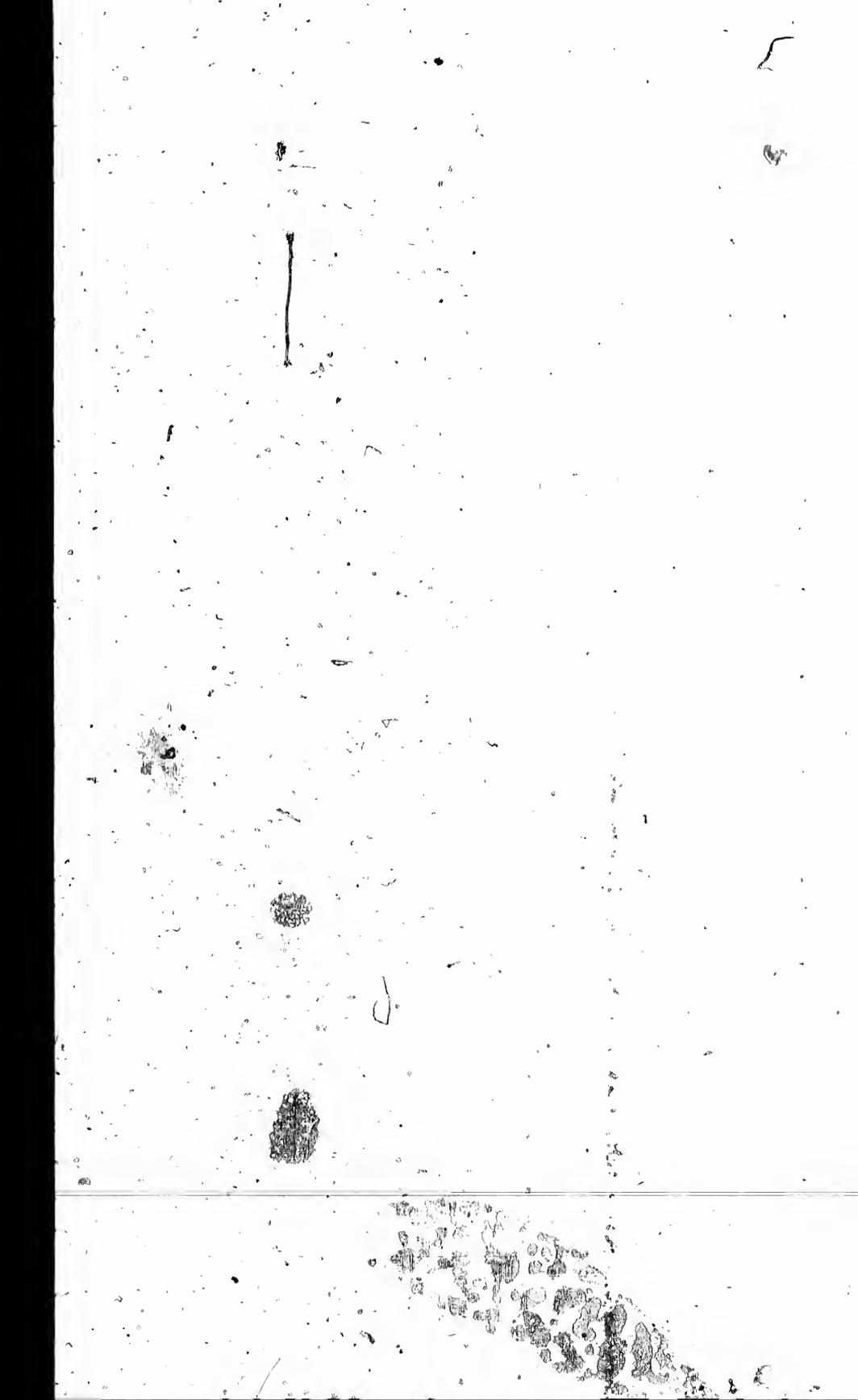
sée de deux canots, & de douze *Outaouas* faisoient toutes mes troupes de débarquement. Je voyagai avec ces Forces aquatiques jusqu'au 23. mais ce même jour-là je rencontrai à la *Rivière Creuse*, Mr *Dulbur* & la troupe qui m'avoient devancé. Il fut question de voir si je passerois outre, ou si je ferois le voyage sous l'escorte de ce Commandant. Mr *Dulbur* me sollicita fortement à prendre ce dernier parti. Vous risquez beaucoup, me dit-il, avec votre douzaine d'*Outaouas*. Sçavez-vous que ces *Marauders* n'auront pas plutôt aperçû quelques vestiges d'*Iroquois* qu'ils vous planteront-là, & s'enfuiront à toutes jambes dans les bois? Vous évitez ce péril en descendant avec nous, & je vous conseille en ami de le faire. La prudence le vouloit; mais la bravoure gasconne m'inspiroit autrement. Je pris donc congé de Mr *Dulbur*, & je ne fus pas long-tems sans me repentir de mon courage. Mes gens ayant appris au *Long Saur* qu'il y avoit dans le voisinage un parti d'*Iroquois* furent sur le point de s'envoler dans les Forêts; & j'eus toutes les peines du monde à les retenir. Mais si vous n'avez pu en venir à bout, direz-vous, qu'enfiez-vous fait? Ce que j'eusse fait? J'aurois tâché de courir plus fort qu'eux? La valeur, où même la valeur d'un Gascon doit céder à la prudence, & de plus la sa-

ge Nature nous ordonne de fatiguer le ja-  
 ret pour le salut de la tête. Ayant rassuré  
 mes *Ouïsonas* nous entrâmes heureusement  
 dans la grande Rivière de leur Nation, &  
 lorsque nous fûmes près de la *Rivière du*  
*Litvre*, je rencontrai *Mr de Sainte Hélène*.  
 Comme il étoit à la tête d'un gros parti de  
 Coureurs de bois, je jugeai bien qu'il alloit  
 pour quelque expédition; mais il m'éton-  
 na beaucoup lorsqu'il me dit qu'il en vou-  
 loit aux Anglois, & qu'il avoit ordre de  
 reprendre quelques-uns de nos Forts sur  
 cette Nation. Sur cela *Mr de Sainte Hélène*  
 m'aprit la révolution d'Angleterre, & me  
 fit un détail de ce grand & rare événement.  
 Cette nouvelle me paroissoit incroyable,  
 & si les preuves n'avoient pas été origina-  
 les, j'aurois pris la chose pour un Roman.  
 J'admirois que *Mr le Prince d'Orange* eût  
 aquis trois Couronnes sans effusion de sang;  
 mais j'admirois encore plus que notre Cour  
 avec sa fine & puissante politique, n'eût  
 pas détourné un coup si fatal. L'étrainte  
 union de notre Monarque avec le Roi Jac-  
 ques étant si avantageuse à la France & à  
 la Religion Catholique, comment n'a-t-on  
 pas mis tout en œuvre pour prévenir le dé-  
 trônement & la chute de ce pauvre Roi?  
 Je ne doute pas que Sa Majesté ne se fasse  
 un point d'honneur de reconnoissance, &  
 encore plus d'intérêt de rétablir: Elle

ne seroit plus que *Loüis le demi Grand* si elle n'en venoit pas à bout ; mais je crains bien que cette générosité ne coûte cher, & qu'elle n'allume une longue & sanglante guerre.

J'arivai à *Monreal* le 9. Juillet. Ce ne fut pas sans avoir essuyé bien du risque & de la fatigue. Il nous fallut sauter plusieurs Cataractes affreux sur la grande *Rivière des Outaouas*, & faire environ vingt portages, quelques-uns desquels étant de plus d'une lieue, & afin que vous ne vous plaigniez pas, Monsieur, d'une trop grande abréviation, je vais spécifier la chose. De *Missilimakjnac* à la *Rivière des François* la Navigation est bonne ; car en côtoyant le *Lac des Hurons* on trouve quantité d'Isles où l'on peut se mettre à l'abri, & cabaner agréablement. Cette Rivière est difficile à remonter ; il faut franchir cinq Cataractes, ce qui oblige à des portages de trente, de cinquante, & de cent pas. Ensuite on entre dans le *Lac des Nepicerinis* d'où l'on fait encore un portage de deux lieues pour gagner une autre Rivière dont j'ai oublié le nom, & sur laquelle il faut encore remonter cinq ou six Cataractes. De-là, autre portage jusqu'à la *Rivière Creuse* qui se décharge par de semblables chûtes d'eau dans la grande *Rivière des Outaouas* proche du lieu nommé *Mataoua*. Celle-ci même

BARON DE LAHONTAN. 101  
Jusqu'au bout de l'Isle de *Monreal* où elle  
se perdit dans le grand Fleuve de *Saint Lau-*  
*rent* : quoique ces deux Rivières soient  
extrêmement rapides dans leurs cours, el-  
les ne laissent pas d'avoir un confluent fort  
paisible, & c'est ce qui forme le petit Lac  
*Saint Louis*. Le reste, peu s'en fallut que je  
ne périssse au Port ; & voici comment.  
Lorsque nous passions le Saut appellé aussi  
*Saint Louis*, à trois lieues de *Monreal*,  
notre canot ayant tourné dans les bouil-  
lons, je fut jetté par le rapide du courant,  
& précipité jusqu'au pied du Cataracte sur  
quelques fonds plats de plusieurs pieds de  
profondeur : Monsieur le Chevalier du *Vau-*  
*dreuil* qui par un hasard tout extraordinaire  
se trouva-là, me tira de ce mauvais pas, &  
je reconnois avec plaisir que je lui dois la  
vie. Le Canot & les Pelleteries furent per-  
dus, & l'un des six Sauvages qui étoient  
avec moi fut noyé. C'est la seule fois dans  
tout le cours de ce grand voyage que je me  
sentis à la porte de l'éternité : je vous avoué  
que je n'en fis qu'une bien mauvaise en cet endroit-là ;  
on y découvre un trop grand Pays ; cela  
fait mal au yeux. Arrivé enfin à *Mon-*  
*real*, j'employai tout le premier jour à ré-  
prendre mes esprits, car j'étois épuisé d'ab-  
stinence & de lassitude. Le lendemain j'al-  
lai faire ma cour à Messieurs de *Denonville*  
& de *Champigni* qui me gracieusement beau-



coup sur mon heureux retour. Ils me questionnèrent sur mes découvertes, & après leur avoir rendu compte de tout, je les avertis que Monsieur *Dulhut* étoit en chemin pour se rendre auprès d'eux avec un bon nombre de Sauvages & de Coureurs de bois, & en effet cette troupe arriva quinze jours après moi. *Le Rat* qui, comme je vous le marquai dans ma précédente, étoit descendu avec les autres, parût tête levée, & s'en retourna fièrement chez lui, tout de même que s'il n'avoit point été mention de potence, ni de pendaison. Comme je m'imaginais vous en avoir assez dit pour vous mettre en goût d'apprendre l'histoire de ce Maître Sauvage, & que d'ailleurs la longueur excessive de ma dernière Lettre ne me permettoit pas de le faire alors, je vais vous dédommager, & vous dire un peu au long, pourquoi le Gouverneur Général étoit mortellement irrité contre *le Rat*.

Ce Sauvage homme de tête, & qui n'a pas plus de quarante ans, & Chef de Guerre & de Conseil des *Hurons*, Monsieur de *Denonville* lui ayant fait, il y a deux ans toutes les instances imaginables pour le porter à s'allier avec nous, il s'en deffendit long-tems; mais il se rendit enfin, & l'accord fut terminé à condition qu'on poursuivroit de concert les *Iroquois* à toute outrance, & qu'on ne poseroit les armes qu'a-

près avoir anéanti cette Nation *Le Rat* s'engagea pour lui & pour les *Hurons* à cette clause ; & Monsieur de *Denouville* après avoir fait dire à ce Chef qu'il acceptoit la condition du marché, l'en assura lui-même de vive voix. Cette dernière circonstance, qui valoit bien une ratification dans les formes, se passa le 1. de Septembre 1687. c'est-à-dire deux jours avant que je partisse de *Niagara* pour mon voyage des grands Lacs. *Le Rat* faisant donc fond sur la parole d'un Gouverneur Général, comme il auroit fait sur celle du Roi même, partit de *Mississimackinac* avec une Compagnie de cent bons hommes, bien résolu d'aller faire quelque chose de considérable chez les *Iroquois*. Ce Commandant ayant pris son chemin par le Fort *Fronsenac* s'y arrêta pour y prendre langue, & pour faire reposer les guerriers. Là notre *Huron* aprit que Monsieur de *Denouville* négocioit actuellement la Paix avec les cinq Nations *Iroquoises*, & que même il attendoit dans huit ou dix jours des Ambassadeurs & des Otages à *Monreal* de la part de ces peuples, pour conclure un Traité qui ne pût se rompre: ainsi ajouta le Commandant de *Fronsenac*, vos desseins ne sont plus de saison, & je vous exhorte à retourner sur vos pas. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour *le Rat*; il en connut d'abord l'importan-

104 VOYAGES DU  
ce, & il vit bien qu'on sacrifioit sa Na-  
tion. Cependant, comme ce Sauvage à  
beaucoup d'esprit, il prend son parti sur le  
champ: Sans témoigner rien de sa surpri-  
se, sans laisser échaper ni plainte, ni repro-  
che, il répond froidement au Comman-  
dant que son conseil étoit trop raisonnable  
pour ne le pas suivre, & le laissant dans  
cette bonne opinion, lui & ses guerriers  
quittent le Fort: Mais le rusé Sauvage  
pensoit bien à autre chose qu'à retourner  
chez sa Nation. Il alla se poster avec sa  
troupe à l'endroit par où les Ambassadeurs  
& les Otages *Iroquois* devoient nécessaire-  
ment passer, & il les attendit-là de pied fer-  
me. Après quatre ou cinq jours les Dépu-  
tez des cinq Nations parurent: ils avoient  
avec eux quarante jeunes hommes choisis,  
& destinez pour rester entre les mains de  
notre Gouverneur. Le *Huron* en embus-  
cade; & qui voyoit tout sans être vû don-  
na le loisir à ces malheureux voyageurs de  
débarquer tranquillement; mais si-tôt qu'il  
les vit à découvert, il fondit sur eux avec  
ses guerriers. Les *Iroquois* étourdis d'une  
rencontre aussi funeste qu'elle étoit impré-  
vue, ne firent pas réflexion à la loi natu-  
relle qui est de céder à la force majeure,  
& de s'abandonner à la discrétion du plus  
fort: Leur premier mouvement fut de se  
défendre; mais comme l'ennemi étoit en

plus grand nombre, & mieux préparé qu'eux, on en coucha plusieurs par terre. Les autres voyant bien qu'ils ne pouvoient éviter la mort non pas même par la fuite, implorèrent la compassion du vainqueur, & furent tous faits prisonniers, ou pour mieux dire esclaves. Quand on les eut bien & dûment liez suivant la coutume, le malin *Rat* leur dit qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du Gouverneur des François; que celui-ci bien informé de la marche d'un parti de cinquante *Iroquois*, & du tems même de leur passage, il l'avoit envoyé pour les tailler en pièces. Ces pauvres gens prirent cela pour argent comptant, & quel Européen, je vous prie, n'auroit pas donné dans un panneau si bien tendu? Ils ne doutèrent donc point que Monsieur de *Denonville* ne fût un scélérat, & jugez, Monsieur, qu'elles bénédictions ils donnèrent à notre Nation. Ils contèrent naïvement le sujet de leur voyage au Chef des *Hurons*, & ils espéroient bien le faire entrer lui & sa troupe dans les sentimens d'indignation & d'horreur qu'eux *Iroquois* avoient conçu pour le Gouverneur Général. En effet, le *Rat* jouë admirablement le personnage d'un homme outré de colere: il déclame, il s'emporte, il écume, & jamais Acteur ne contrefit mieux le Rolland de la Scène. Le Maître des François, s'écrioit-il, avoit

jetté les yeux sur moi pour me faire l'in-  
 strument de la plus noire trahison qui fût  
 jamais ? Il n'en est pas où il pense, & je  
 m'en vengerai quand j'y devrois périr. Puis  
 s'adressant aux prisonniers parmi lesquels  
 étoit le Chef de la députation nommé  
*Theganesorens*, mes Freres, leur dit-il, quoi-  
 que nous soyons en guerre, je vous rends la li-  
 berté. Il ne sera pas dit que le Gouverneur  
 des François aura trouvé en moi un infâme  
 Ministre de sa Scléressse. Retournez donc  
 chez vos gens, & dites aux cinq Nations que  
 la seule reconnaissance que je demande pour la  
 grace que je vous fais, c'est qu'elles m'aident  
 à me venger d'un perfide. Les Iroquois plus  
 que persuadés par-là de la droiture & de la  
 candeur du fourbe ne se lassoient point de  
 chanter ses loüanges, ni de le remercier.  
 Ils l'assurèrent même, qu'en cas qu'il vou-  
 lut se défunir de ce traître de Gouverneur  
 & faire la Paix séparément avec les cinq  
 Nations, ils s'engageoient à faire réussir la  
 chose par leur crédit. Quoi que le délié  
 Héros eut un but bien différent, il reçut  
 l'offre avec une joye aparente, & donna de  
 bonnes espérances pour la conclusion de  
 cette affaire. Cependant il fit distribuer des  
 fusils, de la poudre & du plomb aux Iro-  
 quois, & les renvoya chez eux aussi contents  
 de Rat qu'ils étoient irrités contre Monsieur  
 de Denonville.

ce  
 To  
 A  
 de  
 m  
 &  
 M  
 tou  
 dar  
 les  
 de  
 tio  
 être  
 car  
 il n  
 sur  
 ven  
 nos  
 cro  
 ext  
 l'ad  
 de l  
 favo  
 de c  
 allé  
 escl  
 hors  
 à les  
 toit-  
 Rat.

Le *Ras*, comme s'il eût appréhendé que cette machine ne fut pas suffisante pour son dessein, en fit jouer encore une autre. Ayant perdu l'un de ses *Hurons* dans le feu de la rencontre, il retint en la place du mort un *Chaouanon* adopté par les *Iroquois*, & il en fit son esclave, & dès qu'il fut à *Missilimakinas* par où il avoit pris sa route tout exprès, il en fit présent au Commandant du Fort. Celui-ci qui ne sçavoit pas les intentions ni les démarches de Monsieur de *Denonville* pour la paix avec les cinq Nations, condamna d'abord le prisonnier à être fusillé. L'Innocent fut son propre Avocat, & plaida sa cause le mieux qu'il put; il ne manqua pas d'alléguer la bonne foi sur laquelle lui & ses compagnons étoient venus à la sollicitation du Gouverneur, nos gens prenoient cela pour une fable, & croyoient que la crainte de la mort faisoit extravaguer ce malheureux, ou lui donnoit l'adresse d'inventer un Roman pour tâcher de sauver sa vie. Les *Hurons* de leur côté favorisoient l'exécution faisant semblant de convenir que tout ce que le *Chaouanon* alléguoit étoit faux, & qu'il falloit que cet esclave forgeât cette histoire, ou qu'il fût hors du sens, si-bien que sans avoir égard à ses raisons on lui brûla la cervelle. C'étoit-là précisément le souhait du méchant *Ras*. En effet, incontinent après le suppli-

ce du *Chaouanon* le Chef des *Hurons* prend en particulier un *Iroquois* qu'il avoit depuis long-tems à son service ; il lui donne la liberté de retourner dans sa patrie pour y passer tranquillement le reste de ses jours ; mais en même-tems il déteste ce qui vient de se passer ; il peint l'injustice & la cruauté du Commandant avec les plus noires couleurs, & après avoir bien exhorté son affranchi à s'en plaindre hautement aux cinq Nations, & à les exciter à la vengeance, il le congédie. Ces deux souterrains assez bien conduits, comme vous voyez, ne manquèrent pas d'avoir leur effet. Monsieur de *Denonville* y fut trompé le premier : Ce n'est pas qu'on ne l'eût averti du mauvais tour que le *Rat* lui avoit joué ; mais il eût la précaution de faire sçavoir son innocence aux *Iroquois*, & s'imaginant que ces peuples voudroient bien l'en croire sur sa parole, il s'endormit sur les suites, & demeura fort en repos. Se flâtant même d'avoir renoué la partie il attendoit rous les jours dix ou douze Députez pour conclure une bonne Paix au nom des cinq Nations. Notre Gouverneur se mécomptoit étrangement. Au lieu d'une Députation pacifique, douze cens guerriers *Iroquois* débarquèrent au bout de l'Isle de *Mowal*, & firent tout ce que la rage peut inspirer à une Nation féroce, & qui se croit outragé.

gez.  
hab  
qui  
égon  
Jug  
gran  
Dem  
Mor  
pend  
ta c  
dats  
affo  
ces p  
voie  
ils p  
De  
la p  
ges c  
qui  
tant  
avoi  
autre  
berre  
Dene  
fort  
que  
Barb  
de co  
défa  
ne tr  
qu'ill

gez. Ils pillèrent & brûlèrent toutes les habitations de ce canton-là, & tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe. Jugez, Monsieur, si la consternation fut grande dans *Monreal*, & si *Madame de Denonville* qui s'y trouvoit enfermée avec Monsieur son époux eut belle peur. Cependant le Gouverneur Général se contenta d'envoyer contre ces furieux cent soldats & cinquante Sauvages; n'osant pas affoiblir la garnison: mais c'étoit envoyer ces pauvres gens à la boucherie; que pouvoient-ils en si petit nombre? aussi furent-ils presque tous tuez ou faits prisonniers. De tout le détachement il ne rentra dans la place qu'un seul Soldat & douze Sauvages dont une partie portoit Mr de *Longueil* qui avoit eu une cuisse cassée en combattant à la tête de toute la troupe dont il avoit été nommé le Commandant: Les autres Officiers, sçavoir Messieurs de *la Rabrière*, *Saint Pierre Denis*, *la Plante & Ville Doné*, sont demeurez aux *Iroquois*; leur sort me paroît beaucoup plus déplorable que celui des morts; car probablement les Barbares se vengeront à loisir & de gayeté de cœur sur ces honnêtes gens. Après la défaite entière du détachement les *Iroquois* ne trouvant plus d'obstacles firent tout ce qu'ils voulurent. On ne peut exprimer la

terreur & la désolation qui étoient répandus par toute l'Isle. Le mal cessa néanmoins plutôt qu'on ne pensoit & les guerriers, soit qu'ils appréhassent un revers de fortune, ou qu'ils fussent las d'exterminer, se rembarquèrent sans la moindre opposition, & emportèrent autant de butin que leurs voitures en pouvoient contenir. Ne me demandez point comment Monsieur de Denonville ne fit pas tous les efforts qu'il pouvoit pour résister à cette invasion; ce Gouverneur avoit aparemment ses raisons, & c'est tout ce que je sçai là-dessus. Au reste, dans cette expédition les *Iroquois* ne perdirent que trois hommes, encore ne les perdirent-ils que par une aventure extraordinaire. Ces trois guerriers ayant trouvé du vin dans une habitation s'en donnèrent si bien à cœur joye qu'en peu de tems ils ne se connurent plus. Un Vacher Canadien qui étoit leur esclave depuis quelques années les voyant dans un état à se laisser tout persuader, & qui avoit eu la prudence de ne pas boire, les conduisit adroitement vers un de nos Forts: Si-tôt qu'on eut connu ce que c'étoit on ouvrit, & les *Iroquois* entrèrent sans sçavoir ce qu'ils faisoient: Une cave leur tint lieu d'appartement, & on les y laissa passer leur yvresse. A leur réveil ils furent bien étonnez, comme vous pouvez croire: je ne puis vous

dire  
ler,  
leur  
vom  
puiss  
ce q  
qu'au  
ils n  
se vo  
on co  
pour  
les p  
mère  
dans  
désen  
oblig  
coups  
mal p  
qui li  
& pri  
faire.  
entr'a  
Rat é  
croya  
ils av  
du, &  
reveni  
désir  
d'avoi  
aprou  
usé du

BARON DE LAHONTAN. 117

dire s'ils passèrent beaucoup de tems à bail-  
 ler, & à s'étendre avant que d'apercevoir  
 leur malheur; je ne sçai pas non plus s'ils  
 vomirent de grands blasphèmes contre la  
 puissante & captieuse divinité de Bacus;  
 ce qu'on m'a donné pour certain, c'est  
 qu'aussi-tôt qu'on les entendit chanter, car  
 ils ne manquent pas de le faire dès qu'ils  
 se voyent entre les mains de leurs ennemis,  
 on courut à eux: Le dessein étoit de les lier  
 pour les conduire à *Monreal*; mais quand  
 les prisonniers virent les cordes, ils s'ar-  
 mèrent de quelques bâtons qu'on avoit laissé  
 dans le cachot, faute de prévoyance, & se  
 défendirent si vigoureusement qu'on fût  
 obligé de les assommer sur la place à grands  
 coups de fusil. On mena le Vacher à *Mon-  
 real* pour le faire voir à *Mr de Denonville*  
 qui l'interrogea beaucoup sur les *Troquois*;  
 & principalement touchant la dernière af-  
 faire. Le Canadien répondit à tout, & dit  
 entr'autres choses que le mal causé par le  
*Rat* étoit sans remède; que les cinq Nations  
 croyant de bonne foi la fourberie du *Huron*,  
 ils avoient pris à cœur cet outrage préten-  
 du, & qu'il seroit très-mal aisé de les faire  
 revenir: qu'ils étoient fort éloignez de se  
 désier de la malice du *Rat*, & que bien loin  
 d'avoir aucun ressentiment contre lui, ils  
 approuvoient son action, disant qu'il avoit  
 usé du droit de la Guerre; qu'ils avoient

même beaucoup d'estime & de reconnoissance pour lui, de ce qu'il avoit désapprouvé la conduite des François & renvoyé leurs gens si généreusement, sur quoi ils étoient disposez à conclure une paix particuliere avec lui.

Voilà, Monsieur, le sujet du chagrin de *Mr de Denonville* contre *le Rat*. Celui-ci ne s'en étonna pas beaucoup, comme vous avez vû; il brava le Gouverneur, & passa fièrement par *Monreal* sans qu'on osât mettre la main sur lui. Je croi qu'on fit en cela très-sagement: Les *Hurons* n'auroient pas manqué de venger sa mort, & le remède eut été pire que le mal. D'ailleurs, *le Rat* alléguoit pour sa justification qu'on l'avoit trompé; reproche que *Mr de Denonville* avoit à se faire, ne pouvant s'empêcher de se reconnoître en cela le premier auteur de tout le désordre; tant il est vrai que la foi publique doit être inviolable, & qu'il n'y a point de raisons, quelques apparentes & quelques spécieuses qu'elles soient qui puissent en dispenser. Au reste, cette irruption des *Iroquois* affligea sensiblement *Mr de Denonville*, & il reconnut bien, quoique trop tard, qu'il avoit péché dans la précaution. Une autre circonstance fâcheuse, c'est que cette aventure entraînoit inévitablement la perte du *Fort Frontenac*. En effet, ce poste commençoit à manquer

de  
en  
mou  
plus  
juge  
sem  
Cat  
pren  
de  
loit  
com  
rille  
qu'u  
Sieu  
aller  
son  
tion  
com  
té d  
pou  
Mr  
reçu  
coup  
de t  
des  
Bast  
brûl  
voit  
tems  
Mar  
qua

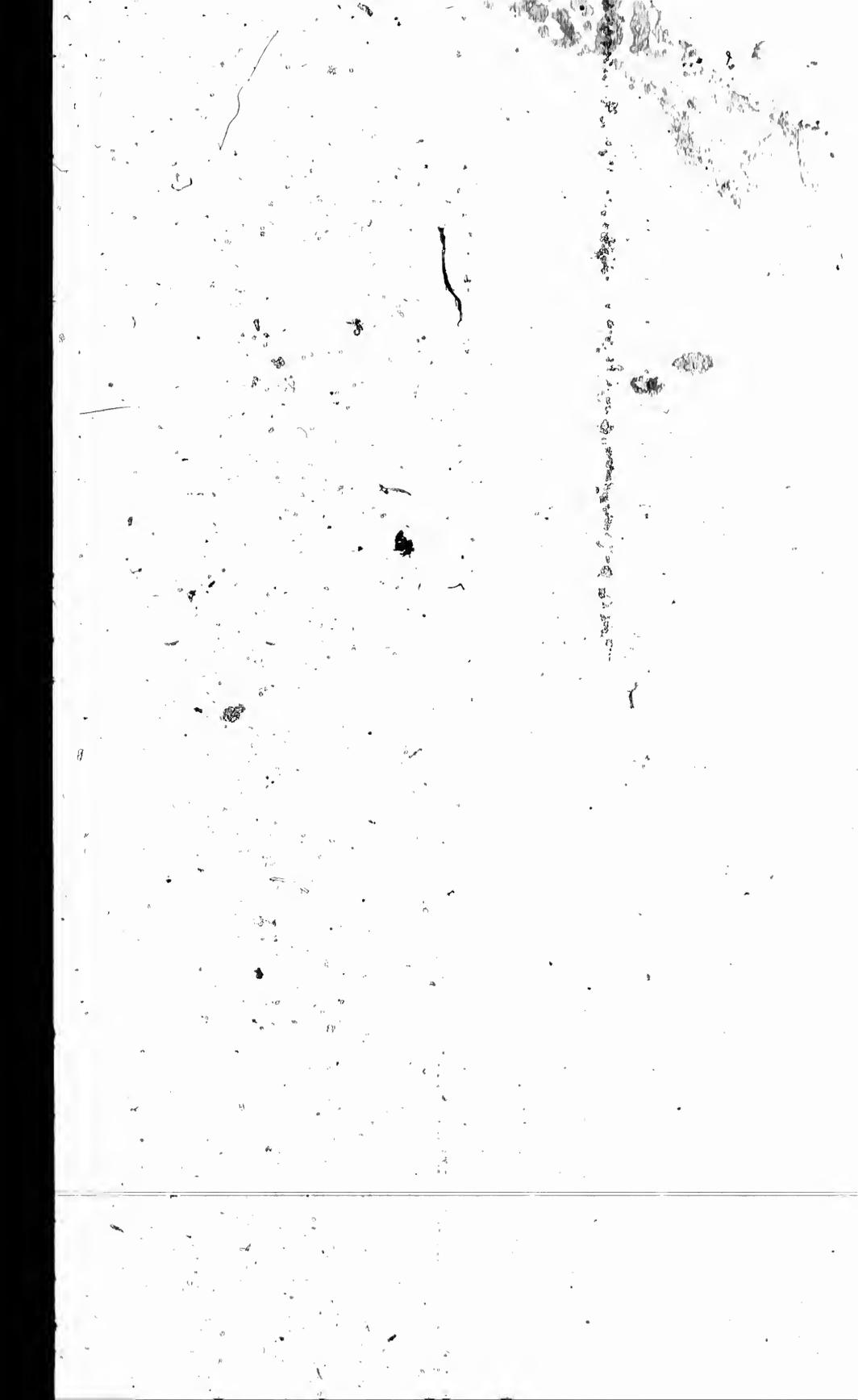
de vivres, & nos gens n'osant sortir pour en aller chercher, étoient en risque de mourir de faim. On ne pouvoit pas non plus leur envoyer du secours, parce qu'on jugeoit bien que l'ennemi gardoit soigneusement & en bon nombre les passages des Cataractes; ainsi le seul parti qui restoit à prendre, c'étoit de faire sauter le Fort, & de retirer la Garnison. Pour cela, il falloit en donner avis au Commandant, & comme le voyage ne pouvoit être plus périlleux, la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui voulût se hasarder. Enfin, le Sieur de *St Pierre d'Arpensigni* s'offrit d'y aller seul à travers les Bois: on admira son courage; mais on s'en tint à l'admiration, & personne ne se presenta pour accompagner ce brave. Il partit donc escorté d'une résolution déterminée, & il eut pourtant le bonheur d'arriver à *Frontenac*. Mr de *Valréne* qui commandoit au Fort, reçût le message avec plaisir, caressa beaucoup le vaillant Messager, & ne perdit pas de tems pour exécuter l'ordre. Il mit par des mines & avec de la poudre les quatre Bastions en état de sauter, & après avoir brûlé trois grandes barques dont on se servoit pour intimider les *Iroquois* dans un tems de Guerre, ou pour leur porter des Marchandises pendant la Paix, il s'embarqua avec la Garnison, & descendant les

Cataractes du Fleuve, il arriva heureusement à *Monreal* : Sa venue fut une petite consolation pour Mr de *Denonville* qui partit aussitôt avec ce Commandant pour se rendre ici. On a aussi abandonné le Fort de *Niagara*. C'est un grand malheur pour les Colonies qu'on n'ait pu conserver ces deux postes : ils étoient dans une situation tout-à-fait propre pour faire la guerre aux *Iroquois*. Les Sauvages nos amis & nos allies ayant ces deux Places de retraite eussent été plus hardiment en parti, & auroient même fait des courses jusques dans les Villages des cinq Nations. D'ailleurs les *Iroquois* ne pouvant plus sortir de chez eux pour la pêche ou pour la chasse, sans risque d'être égorgés, & manquant par-là de Castors pour trafiquer des fusils, de la poudre, des balles & des filets, auroient péri faute d'avoir de quoi vivre & de quoi se défendre ; du moins ils eussent été contraints d'abandonner le Pays. Mais d'un autre côté, il n'est pas possible de garder, ni d'entretenir les Forts de *Fronsénac* & de *Niagara* pendant une rupture avec les *Iroquois* : Les Cataractes presque inaccessibles sont trop favorables à ces derniers, & dix d'entr'eux bien embusqués y peuvent arrêter mille François à coups de pierres.

Mr de *Bonaventure*, Capitaine & Propriétaire d'un Vaisseau Marchand, vient d'ar-

river  
velle  
le Du  
nom  
petit  
chem  
une f  
pas d  
tout  
sujet  
leuse  
prête  
me v  
niste  
& ce  
ne au  
dis-j  
que  
Si ce  
prou  
ni m  
néan  
étou  
segr  
ils n  
asse  
resse  
va  
Nob  
Sol  
confi

BARON DE LAHONTAN. 115.  
river de France. Il nous apporte pour nouvelle que le Roi, à la sollicitation de Mr le Duc de Beauvilliers a nommé Mr de Denonville Sous-Gouverneur des Princes ses petits-fils, & que Mr de Frontenac est en chemin pour venir nous gouverner encore une fois. Tout le monde ne s'accommode pas de ce changement : Les Jésuites, sur tout, en paroissant bien mortifiés ; & ils ont sujet de l'être, si ce que la Gazette scandaleuse leur attribué, n'est point faux. On prétend que ces Révérends Peres, qui, comme vous sçavez, sont de dangereux Machinistes, noircirent, il y a sept ou huit ans, & cela de concert avec l'Intendant du *Chef-neau*, & le Conseil Souverain, noircirent, dis-je, si bien Mr de Frontenac à la Cour, que ce fût la véritable cause de son rapel. Si cela est, il faut que ce Gentilhomme ait prouvé la calomnie, mais il n'en sera ni plus ni moins des calomnieurs. Il faut avouer néanmoins, que ce coup imprévu les a étourdis ; quelque beau semblant qu'ils fassent, leur joye paroît visiblement affectée, & ils ne sçauroient s'empêcher de se montrer assez pour faire voir qu'ils craignent le juste ressentiment du nouveau Gouverneur. Il n'en va pas de même des autres Habitans : Les Nobles, les Officiers, les Marchands, les Soldats, le gros & le menu Peuple, tous enfin ont témoigné une joye incroyable du



116. VOYAGE DU  
retour de Mr de Frontenac : ils l'attendent  
comme les Juifs font le Messie, & ils se pré-  
parent à célébrer sa bien-venue par des ré-  
jouissances extraordinaires. Il n'y a pas jus-  
qu'aux Sauvages qui ne fassent éclater leur  
joye, & vous n'en sèrez pas surpris, Mon-  
sieur, quand vous sçavez que Mr de Fronte-  
nac s'étoit attiré pendant son premier Gou-  
vernement, l'estime, l'amour, la confiance  
non-seulement des François, mais même de  
tous nos Alliez, & que les Nations cir-  
voisines le regardoient comme l'Ange tute-  
laire du Pais. Vous ne manquerez pas de tir-  
er de tout cela des conséquences fâcheuses  
pour Mr de Donoville : ce n'est pas ma fau-  
te, & je n'ai d'autre vûë que de vous pren-  
dre ce qui ce passe ici. Quand à l'odeur que  
ce Gentilhomme y laisse, c'est dequoi je ne  
me mêle point : que les imputations qu'on  
lui fait soient bien ou mal fondées, qu'il  
soit aimé ou haï : ce ne sont point mes affai-  
res. Je ne sçauois, au moins le taxer d'une  
table trop splendide, car je n'ai jamais eu  
l'honneur d'y être invité. Tout ce que je  
vous puis dire c'est qu'il se prépare à par-  
tir, & je croi bien qu'il a une grande impa-  
tience d'en venir-là. Pour moi, j'espère  
m'embarquer pour la Rochelle dans le mê-  
me Vaisseau qui apportera Mr de Frontenac.  
Je suis, Monsieur votre, &c.

Quebec le 28. Septembre 1689.

B

L

Arrivée  
récep  
blisse

M

On a  
Ne suis  
que je  
me met  
tois pas  
autre M  
propres  
dépoüill  
que vou  
tâche de  
Oüi : je  
dant une  
terme j'a  
bourser  
bons Cer  
dans le s  
fit l'Adje  
pas de re  
j'en jouir  
mes jour

## L E T T R E X V I I I .

*Arrivée de Mr le Comte de Frontenac. Sa réception. Son voyage à Monreal. Rétablissement du Fort de Frontenac.*

M O N S I E U R ,

On a donc adjugé la Terre de *Lahontan*? Ne suis-je pas bien à plaindre? Pendant que je fais les affaires de ma Patrie, elle me met à la besace, & comme si je n'étois pas assez malheureux de roder dans un autre Monde & parmi des Sauvages, mes propres Compatriotes me persécutent & me dépouillent de mon bien. La consolation que vous me donnez est admirable, & je tâche de la faire valoir en bon Philosophe. Oüi; je prendrai volontiers patience pendant une centaine d'années: au bout de ce terme j'aurai apparemment de quoi rembourser le Possesseur; je prouverai par de bons Certificats que j'étois actuellement dans le service de l'Amérique. Lorsqu'on fit l'Adjudication; ainsi je ne manquerai pas de rentrer dans mon Patrimoine, & j'en jouirai paisiblement tout le reste de mes jours. La difficulté ne consiste qu'à

pouvoir vivre un siècle: La course est longue, & il est à craindre que je ne demeure en chemin. C'est-là, je vous assure, ce qui m'inquiete le moins, & je regarderois une vie de cent ans comme un plus grand malheur pour moi que ne l'est la perte de ma terre. Au reste, Monsieur de *Frontenac* m'a régalé pour sa bien venue d'une révocation de congé: j'ai employé toute ma réthorique pour le fléchir, mais il n'y a pas eu moyen, & comme il m'offre sa bourlie & sa table, j'ai été contraint d'enrager de bonne grace, & d'obéir avec de grands remerciemens. Laissons-là mes infortunes domestiques, & parlons de ce qui s'est passé depuis ma dernière.

Je ne scaurois mieux débiter que par l'entrée du nouveau Gouverneur en cette Ville. Il arriva le quinzième d'Octobre, & il débarqua le même jour à huit heures du soir. Le Conseil Souverain escorté des habitans sous les armes, fut le recevoir à la descente du Vaisseau, & comme le Port & la Ville étoient également illuminez de flambeaux, de lanternes & de lampes, cela formoit un jour artificiel fort agréable à voir. Monsieur de *Frontenac* marcha en pompe jusqu'à son Palais où il fut salué de trois décharges de canon & de mousqueterie, & chacun s'empessa de marquer par des feux de joye, & par d'autres réjouissances

ce  
Se  
so  
dr  
ve  
fu  
di  
da  
qu  
de  
ou  
du  
qu  
étr  
tifi  
pou  
aug  
&  
Go  
Mo  
& li  
nad  
pro  
sopé  
se  
te e  
dix  
Mon  
repor  
pend  
ces r

ces le sensible plaisir que le retour de ce Seigneur cauſoit au public. Dès le même ſoir tous les Corps du *Canada* vinrent rendre leurs devoirs, & furent admis ſucceſſivement à complimenter. Les Jeſuites ne furent pas les moins ardens à demander audience & l'on ne douta point qu'il n'y eut dans leur harangue beaucoup plus d'art que de ſincérité. Le lendemain, Monsieur de *Fronſenac* ſe rendit à la grande Eglife où l'on chanta le *Te Deum* : il paſſa le reſte du jour à recevoir les viſites des Dames qui avoient certaines raiſons ſecrettes pour être bien contentes, & à voir des feux d'artifice que pluſieurs perſonnes firent jouer pour embellir la fête. Ces réjouiſſances augmentèrent pendant cinq jours de ſuite ; & elles ne ceſſèrent que par le départ du Gouverneur pour *Monreal*. Jugez de-là, Monsieur, ſi ce Gentilhomme eſt aimé ici, & ſi le Roi a fait plaisir à ſes Sujets de *Canada* de le leur renvoyer. En effet, on ſe promet un bonheur accompli de ſon génie ſupérieur, de ſa conduite ſage & judicieuſe, & ſur-tout de ſon beau naturel. Cette eſpérance eſt fondée ſur le ſouvenir des dix années de ſon premier Gouvernement : Monsieur de *Fronſenac* rendit au *Canada* le repos, l'abondance, la ſûreté ; on poſſéda pendant tout le tems de ſon administration ces trois avantages eſſentiels de la Société

civile, & ce fût ce qui lui procura avec  
 justice le glorieux titre de *Redemptor Pa-*  
*tria*. Cet éloge lui convenoit d'autant  
 mieux, que suivant le témoignage de tous  
 les honnêtes gens, lorsque Mr de Fron-  
*tenac* vint en *Canada* la première fois, il y  
 trouva les Colonies dans un pitoyable état.  
 La guerre avec les *Iroquois* avoit causé une  
 désolation universelle: Ces Barbares avoient  
 brûlé nos Plantations, ils avoient égorgé  
 des milliers de François; Le Laboureur  
 étoit affommé dans son champ, le Voya-  
 geur enlevé dans ses courses, & l'altéra-  
 tion du Commerce jettoit le Négociant  
 dans la disette, & l'Artisan dans la pau-  
 vreté: La famine affligeoit le País, & com-  
 me les habitans cherchoient à se tirer de  
 cette misere, les Colonies se dépeuploient  
 & devenoient à rien. Enfin, la *Nouvelle*  
*France* étoit perdue; elle alloit périr infail-  
 liblement si Mr de *Frontenac* ne l'eut sau-  
 vée en faisant la Paix avec les *Iroquois*. Je  
 croi vous avoir expliqué dans ma cinquié-  
 me Lettre la manière dont la chose s'exé-  
 cuta. C'étoit le plus grand service que ce  
 Gouverneur pouvoit rendre dans son poste  
 à Sa Majesté: La guerre contre les *Iroquois*  
 est affreuse & terrible: Pourquoi plus que  
 les autres guerres, direz vous? C'est que  
 ces Barbares ne prennent les armes que par  
 un motif de ressentiment, & qu'ils n'ont  
 point

poi  
 leu  
 lieu  
 son  
 &)  
 ten  
 sent  
 P  
 jou  
 Mr  
 un  
 Ce  
 nier  
 exp  
 pist  
 end  
 N  
 né  
 Me  
 m'o  
 ge.  
 sup  
 sein  
 qu'a  
 tra  
 men  
 s'ex  
 tres  
 & r  
 s'il  
 ci l'

**BARON DE LA MONTAIGN.** 121

point d'autre but que celui de satisfaire leur haine & de contenter leur fureur ; au lieu que dans notre Monde l'animosité personnelle ne domine pas dans une rupture, & nos Nations se font la guerre pour soutenir un droit qu'elles ont, ou qu'elles disent avoir.

Pour reprendre le fil des nouvelles, de jour du débarquement de Mr de Frontenac Mr de St Valiers notre Evêque arriva par un heureux hasard au Port de cette Ville : Ce Prélat s'étoit embarqué le Printems dernier dans un Bâtiment qu'il fit freter tout exprès pour le transporter à l'Acadie, à l'Isle de Terre-Neuve, & à plusieurs autres endroits qui sont du Diocèse de Quebec.

Notre Gouverneur s'étant à peine donné le tems de respirer des fatigues de la Mer se mit en canot pour Montreal, & m'ordonna de l'accompagner dans ce voyage. Tous ceux qui étoient auprès de lui le supplièrent instamment d'abandonner ce dessein, ou plutôt d'en différer l'exécution jusqu'au retour du Printems : on lui remontra que la mauvaise-saison ayant déjà commencé, il commettoit trop sa personne en s'exposant au froid, aux glaces & aux autres périls d'une route longue, incertaine, & très-harardeuse. Vous vous souviendrez, si il vous plaît, Monsieur : qu'en ce pays-ci l'Hyver est fort diligent ; il y vient à

grands pas, & nous avons en Octobre des gelés plus fortes & plus épaisses que vous n'en avez à Paris au mois de Janvier : demandez-en, je vous prie, la raison à Messieurs de l'Observatoire ; peut-être auront-ils besoin de toutes leurs longues vûes pour la trouver, car en raisonnant sur le système ordinaire, il semble que la chose devoit aller tout autrement. Quoiqu'il en soit, on ne pût rien gagner sur l'esprit de Monsieur de *Frontenac*, & son âge avancé, car il a soixante-huit ans, ne l'empêcha point de tenir ferme dans sa résolution. La fortune a secondé le courage du Gouverneur : Nous avons fait le voyage sans accident, & c'est aujourd'hui le septième jour que nous sommes revenus en cette Ville. Ce Seigneur avoit bonne envie que nous pussions jusqu'au lieu où avoit été le Fort qui portoit son nom ; l'abandon de ce poste lui tenoit au cœur, & il vouloit aller le rétablir lui-même à quelque prix que ce fût : mais tout *Monreal* s'y opposa. Les Nobles, les Prêtres, les Habitans, enfin tout le monde le pria, mais d'une manière si tendre & si pressante, de ne point s'exposer au risque des passages, des Sauts & des Cataractes qu'il faut inévitablement franchir qu'il se laissa toucher, & qu'il sacrifia son penchant à l'affection de ses inférieurs. Pour se dédommager de ce sacri-

BARON DE LAHONTAN. 123  
ce ; il détacha plusieurs Gentilshommes  
*Canadiens* , & cent Coureurs de bois sous le  
commandement de Monsieur *Mantet* , pour  
aller reconnoître l'état du Fort de *Fronte-*  
*nac*. Je vous mandai dans ma dernière que  
Monsieur de *Valrénes* en se retirant avoit  
tâché de faire sauter les Bastions avec de la  
poudre : heureusement que ce Comman-  
dant avoit mal réüssi ; nos gens ont trouvé  
le dommage beaucoup moins grand qu'on  
ne s'étoit imaginé ; ils ont déjà relevé quel-  
ques toises des murailles abatuës , & ils  
compent d'avoir relevé tout-à-fait le Fort  
avant la fin de l'Hyver ; ce sont des nouvel-  
les toutes fraiches , Monsieur de *Frontenac*  
les reçut hier au soir. Je ne veux pas su-  
primer une circonstance assez curieuse qui  
concerne le retour de ce Gouverneur. Vous  
avez appris par ma treizième Lettre que Mr  
de *Denonville* avoit fait present au Roi d'un  
certain nombre d'*Iroquois* pour servir dans  
les Galères de Sa Majesté : C'étoit adoucir  
la représaille , mais non pas de beaucoup ,  
car la vie d'un forçat ne vaut guère mieux  
que la mort. La plupart de ces misérables  
ont succombé sous le poids de la chaîne ,  
ils ont expiré sous la rame , ou sous les coups  
de nerf de bœuf ; mais on a fait grace aux  
autres , & Monsieur de *Frontenac* les a  
ramenez avec lui. Le plus distingué de la  
troupe étoit dans son Pays Chef des *Gayo-*

*guans*, & se nomme *Oreouahé* : Ce Sauvage en considération de son grade a été dispensé des Galères, & comme il marque de l'estime pour notre Nation, & un grand attachement à la personne de Monsieur le Gouverneur, il lui a fait l'honneur de le loger dans son Château. Ne croyez pas pourtant que la reconnoissance soit le seul motif de cette honorable hospitalité; l'intérêt, qui, comme bien sçavez se fourre par tout, y a sa bonne part. On ménage l'*Iroquois* parce que l'on prétend s'en servir pour négocier un accommodement avec les cinq Nations. Ce seroit une très-bonne affaire; mais je serai bien trompé si ce projet n'avorte pas: je bâtis ma conjecture sur trois raisons qui me paroissent solides: je les ai communiquées à Monsieur de Frontenac, qui ne les écouta qu'à la hâte, & qui m'a dit qu'il vouloit, après le départ des Vaisseaux, s'entretenir à fond avec moi sur cette matiere. Je passe sous silence l'entrevûe du nouveau Gouverneur avec celui qu'il est venu déposséder: la matiere est trop délicate, & j'aime mieux vous la porter que de vous l'écrire; il y a une espèce de nouvelle qui ne doit point entrer dans la sphère des yeux, mais dans celle des oreilles, *ad aurem*, Monsieur & Madame de Denonville mènent avec eux en France quelques Officiers qui se flâtent

BARON DE LAHONTAN. 125  
d'un prompt avancement par le crédit de  
ces Patrons. Comme le vent d'Oüest est  
clair & modéré, & que d'ailleurs la saison  
de quitter le Port est sur son déclin, on  
ne doute pas que les Vaisseaux ne mettent  
demain à la voile. Voilà tout ce que vous  
aurez de moi pour cette voiture. Adieu,  
Monsieur,

Je suis votre . &c.

A Quebec, ce 15. Novembre. 1689.

---

## LETTRE XIX.

*Incurfion dans la Nouvelle Angleterre, &  
dans la Nouvelle York. Funeste Ambaf-  
fade des François chez les-Iroquois. En-  
treprife mal concertée des Anglois & des  
Iroquois qui se joignent pour attaquer la  
Colonie par terre.*

**M**ONSIEUR,

Votre Lettre a fait bon voyage: Le Mai-  
tre d'un Bâtiment Rochelois, chargé de vin  
& d'eau-de-vie, & arrivé à *Quebec* depuis  
environ quinze jours, a eu lois de me la  
faire tenir. Je voi que la curiosité vous a

pris de connoître à fond notre Commerce du *Canada* : Je voudrois pouvoir vous satisfaire ; mais cela ne se peut point à présent : je ne possède pas encore assez bien la matière, & comme d'ailleurs elle n'est pas de mon ressort, je n'en ai attrapé que ce qui s'est offert à moi chemin faisant. Mais donnez - vous un peu de patience, vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais me faire pour l'amour de vous un bon apprentif négociant ; je n'obmettrai rien pour découvrir le fin du métier, & j'espère vous envoyer un jour sur cela des Mémoires si amples & si exacts que vous serez en état de faire la leçon à bien des Maîtres. Cependant qu'il plaife à vous & à votre curiosité d'accepter en dédommagement de ce délai un recit de ce qui s'est passé en ce Pays - ci depuis ma dernière Lettre.

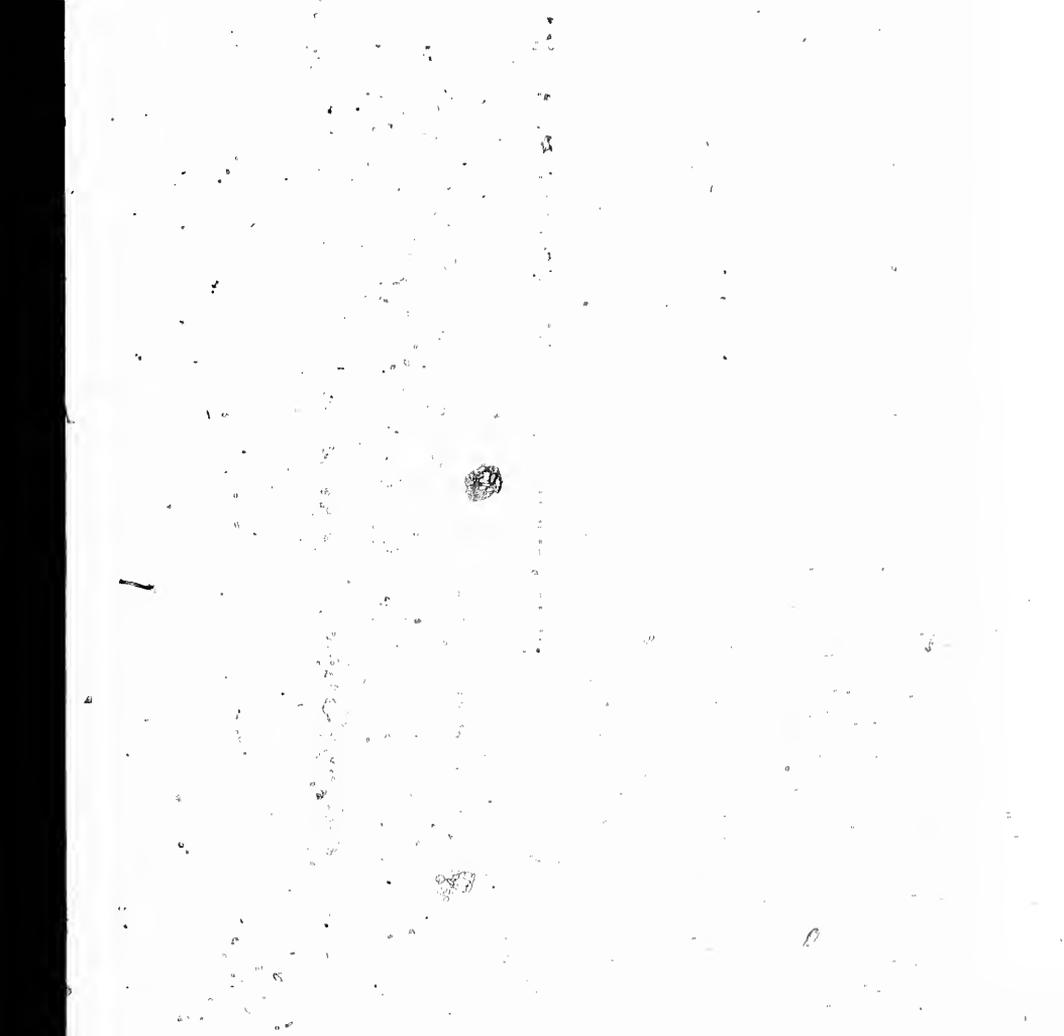
Après le départ de Mr de *Denonville* Mr de *Frontenac* prit possession du Fort où les Gouverneurs Généraux font leur résidence ordinaire, & il prit ses mesures avec le meilleur Architecte du Pays pour le faire rebâtir au plûtôt. Au mois de Janvier Mr *d'Iberville*, l'un de nos plus braves Gentilshommes demanda & obtint la permission d'aller ruiner une petite Ville de la *Nouvelle York* nommée par les Iroquois *Seriar*, c'est ainsi que ces Sauvages appellent aussi le Gouverneur Général de cette Colonie

BARON DE LAHONTAN. 127  
Angloise. Ce dessein demandoit beaucoup  
de courage & de résolution. La course  
étoit de cent cinquante lieuës d'allée, au-  
tant de retour, & cela sur les glaces, sur  
les néges, & au fort de l'Hyver. Toutes  
ces difficultez ne firent que piquer la va-  
leur de notre Gentilhomme Canadien : Il  
part donc à la tête de trois cens hommes,  
une partie Coureurs de bois, & l'autre Sau-  
vages, & il fait une marche si secrète & si  
heureuse qu'étant arrivé sur les lieux sans  
avoir été découvert, ni sans trouver de ré-  
sistance, il pilla, brûla, saccagea tout à  
son aise la bicoque & ses environs; pour  
surcroit de bonheur, il rencontre en reve-  
nant un parti de cent Iroquois, & le taille  
en pièces. L'exploit de Monsieur d'Is-  
ville ne nous étoit avantageux qu'en ce  
qu'il affoiblissoit l'ennemi; mais voici une  
proïesse plus utile. A peu près dans le  
même tems que le détachement précédent  
se mit en campagne Monsieur de Pommeuf,  
aussi Gentilhomme Canadien partit de Qua-  
bec avec cent cinquante Coureurs de bois  
& autant de Sauvages : Cette troupe avoit  
ordre d'aller assiéger Kenebchi, Fort apar-  
tenant aux Anglois, & situé sur les Côtes  
maritimes de la Nouvelle Angloterre, vers  
les frontières de l'Acadie. Nos gens arri-  
vez devant cette Place, se mirent en de-  
voir de l'enlever par force. Mais ils trou-

vèrent à qui pàtler, & la garnison fit une fort belle deffense. Cependant les alliés-geans se dépitent & ne veulent pas en avoir le démenti : on fait donc voler contre le Fort quantité de grénades, & d'autres feux d'artifice ; pendant ce tems-là les Sauvages qui naturellement n'aiment pas à aprocher l'ennemi de trop près se laissent piquer d'honneur, & s'animent assez pour saper ou pour escalader les palissades de tous côtes ; si bien que le pauvre Commandant se trouvant entre le feu & le fer, & ne pouvant fournir à tout fut obligé de se rendre à discrétion. Tout le détachement fit bien dans cette occasion ; mais on dit que les Sauvages l'emportèrent sur les Coureurs de bois leurs rivaux en bravoure, & que c'est aux premiers qu'on est principalement redevable de cette conquête.

Pour vous voir à present sur mon chapitre, vous n'aurez pas oublié, Monsieur, que notre Gouverneur avoit dessein de m'entretenir à fond touchant les *Iroquois* ; il pressa sa vñe plus loin, & sans m'en demander mon avis, il résolut de m'envoyer en ce pays-là. En effet, si-tôt que les eaux furent ouyertes Monsieur de *Froniencac* me déclara son dessein, & m'aprit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour aller faire des propositions de Paix aux cinq Nations. »  
» Par quel endroit, Monsieur, lui répondis-

je , ai-je pû avoir le malheur de vous ce  
 déplaire ? Vous même qui m'avez fait ce  
 vivre si généreusement cet Hyver , vou-  
 lez-vous me faire périr ce Printems ; car  
 à Dieu ne plaise que je croye d'un Sei-  
 gneur humain & magnifique tel que vous  
 êtes , que vous cherchiez à vous défaire  
 d'un homme qui vous est à charge. » Mr  
 de *Frontenac* pour qui ma réponse étoit un  
 vrai galimatias me dit de lui parler fran-  
 çois & de m'expliquer. Je lui remontrai  
 donc hardiment que sans le vouloir & agis-  
 sant tout-à-fait en cela contre ses propres  
 intentions , il m'envoyoit à une mort cer-  
 taine & aparemment bien cruelle ; que les  
*Iroquois* devenus implacables par la perſe  
 du *Rai* n'aspiroient qu'après l'occasion pour  
 se venger , & qu'ils ne manqueroient pas  
 celle-là ; que d'ailleurs ces barbares garde-  
 roient d'autant moins de mesures qu'ils se  
 sentent apuyez par les Anglois avec qui  
 nous sommes en guerre depuis le détrône-  
 ment de leur Roi ; que ces derniers ne se  
 pargneront pas dans la conjoncture à fo-  
 menter la haine ou plutôt l'horreur des cinq  
 Nations pour la nôtre , & qu'ils ne man-  
 queroient pas à leur fournir gratis des ar-  
 mes & des munitions pour les engager à  
 nous faire tout le mal possible ; que je le  
 suppliois de peser mûrement ces raisons,  
 & qu'en cas qu'il ne les trouvât pas bon-



nes, il daignât au moins avoir égard à ma foiblesse, & faire son épreuve & sa tentative par quelque autre. Ayant eu le malheur de ne pouvoir persuader Monsieur le Gouverneur, il persista dans sa résolution; mais il accepta mon refus, & je crois bien que j'achetai cette grace par une bonne partie du peu d'estime qu'il avoit pour moi. Il offrit l'Ambassade au Chevalier d'O qui plus docile & plus déterminé que moi s'en fit un grand honneur; Lorsque je vis ce Gentilhomme s'embarquer dans un canot avec un certain Colin Interprète de la langue *Iroquoise*, & deux jeunes Canadiens, je vous avoué que je fus touché de compassion pour lui, & pour ses trois compagnons, & contre la politique, contre mon propre intérêt, je ne pûs m'empêcher de me souhaiter mauvais Prophète. Ma prédiction néanmoins, ne fût que trop bien vérifiée. Dès que la Députation parût à la vue des *Ontonagués*, ceux-ci sortent du Village, & au lieu de complimenter Monsieur l'Ambassadeur sur sa bien venue, ils le bâtonnent d'importance lui & les trois personnes de sa suite. Après cette fâcheuse cérémonie & ce douloureux salut, on conduit nos gens au Village, mais avec la même civilité qu'un meneur de bêtes rétives les chasse devant soi, c'est-à-dire à la mesure & à la cadence du bâton, manière

Barbare de recevoir des gens qui viennent sincèrement & de bonne amitié offrir la Paix. Mais ce ne fût - là que le Prologue de la Tragédie. Quand nos quatre infortunés furent dans l'habitation, les anciens du Village tinrent Conseil & délibérèrent sur le traitement qui conviendroit le mieux aux prisonniers. Je ne puis vous dire s'il y eût grande ou petite opposition de suffrages ; mais la conclusion fût qu'on nous rendroit le *parols*. & qu'on agiroit avec les quatre François tout de même que nous en avions agi avec les Députez des cinq Nations dans l'avanture du Chef Huron nommé *le Rat*. Jugez par-là du mauvais effet qu'avoit produit la maligne & perfide vengeance de ce Sauvage. Suivant donc la résolution des *Onnontagues* on devoit renvoyer les Députez avec une réponse favorable ; mais quelques *Agnés* ou *Onnoyots* qui les auroient guettez & attrapez inmanquablement au passages des Cataractes, en auroient tué deux, renvoyé un à *Quebec*. & emmené le quatrième pour le faire fusiller par les Anglois. N'étoit-ce pas-là, Monsieur, infliger bien exactement la peine du Talion ? Cet Arrêt ne fut pourtant point exécuté, & ce fût pour le plus grand malheur de nos déplorables victimes. Quelques scélérats de la *Nouvelle York*, venus tout exprès pour aciser le

feu, & pour animer les *Iroquois* contre nous représentèrent aux *Onontagues* que si l'on renvoyoit ces prisonniers, ils pourroient échaper l'embuscade & que le plus sûr étoit de ne point s'en dessaisir & de les expédier sur le champ : Ils ajoutèrent que si on vouloit les leur abandonner, ils en feroient bonne & rigoureuse justice, & comme ils parloient à des gens passionnez & qui ne respiroient que la vengeance, les Sauvages se laissèrent prendre par leur foible & livrèrent nos gens aux Anglois. Ces enragez qui, par toutes sortes de raisons, auroient dû leur sauver la vie, se firent un divertissement de leur suplice ; ils brûlèrent l'Interprète & les deux Canadiens, & quand au Chevalier d'O ils l'ont mené, pieds & mains liées à *Boston* dans l'espérance de tirer de lui quelques éclaircissements utiles touchant l'état présent de la *Nouvelle France*. Voilà l'histoire de cette funeste Ambassade, & on l'a scûe par quelques esclaves qui se sont échapez des *Iroquois*. Je vous laisse à penser si cette nouvelle a chagriné Monsieur de *Frontenac* ; je m'imagine qu'il voudroit bien m'avoir crû ; il m'a fait la justice de dire tout haut qu'il avoit parlé de cette députation à vingt Officiers, & qu'il étoit surprenant que moi seul en ait prévu le succès : une loüange si douce accommodoit bien l'oreille d'un

ga  
pa  
l'H  
du  
bo  
pit  
ral  
bel  
ten  
No  
not  
fû  
ma  
alli  
pré  
Ro  
ble  
les  
vou  
fit  
ap  
Sau  
une  
Fro  
fé d  
quo  
tôt  
apel  
par  
mes  
bien

BARON DE LAHONTAN. 133  
gafcon. Le vingt-quatrième de Juin, je  
partis de *Quebec* pour venir ici : Monsieur  
l'Intendant & Madame son Epouse furent  
du voyage, & nous avions pour voiture un  
bon gros bourdaut de Brigantin que le Ca-  
pitaine des Gardes du Gouverneur Géné-  
ral fit construire l'Hyver passé. Il n'est pas  
besoin de vous dire que Monsieur de *Fronte-  
senac* menoit la bande, cela va de soi-même.  
Nous voguons donc fort gravement dans  
notre vénérable & pesant vaisseau, & nous  
fûmes près de douze jours en chemin ;  
mais comme rien ne nous pressoit, nous  
allions sans impatience, & sur tout nous  
prévenions l'ennui en faisant une chère de  
Roi. Il ne nous arriva rien de remarqua-  
ble sur la route, si-non qu'en passant par  
les *Trois Rivières*, petite Ville dont je croi  
vous l'avoir parlé, Monsieur le Gouverneur  
fit tracer un Fort. Environ quinze jours  
après notre débarquement ici, un certain  
Sauvage nommé *la Plake* vint nous donner  
une chaude allarme ; il assura Monsieur de  
*Frontenac* qu'un Corps de troupes compo-  
sé de mille Anglois, & de quinze cens *Mo-  
quois* marchoit droit à nous. On fit aussitôt  
traverser aux troupes une prairie qu'on  
appelle de *la Madeleine*, & ayant été joints  
par trois cens Sauvages amis nous campâ-  
mes de l'autre côté de la Ville, résolus à  
bien recevoir l'ennemi. Comme on n'en-

tendoit plus de ses nouvelles le Général  
 envoya de petits partis Sauvages à la dé-  
 couverte ; mais ils revinrent sans avoir rien  
 vu que quelques *Iroquois* écartez & chassans  
 auprès du *Lac Champlain* . lesquels ils ame-  
 nèrent prisonniers. On scût par ceux-ci  
 que les Anglois s'étant rébutez à cause de  
 la fatigue & ayant manqué de vivres , eux  
 & leurs Alliez avoient rompu la partie.  
 Cet avis étant confirmé par les Sauvages  
 à n'en pouvoir plus douter , on renvoya les  
 troupes à leurs postes. Pour moi , je fus  
 commandé d'ici avec quelques soldats pour  
 favoriser la moisson du *Fort Rolland* situé  
 dans cette Isle-ci. J'en revins accompagné  
 des *Hurons* & des *Ouraouas* qui venoient fai-  
 re ce trafic de Pelleteries , dont je vous ai  
 fait la description. Ces Sauvages s'en re-  
 tournèrent chez eux au bout de quinze  
 jours , & moi après le même espace de tems,  
 je retournerai à *Quebec* par le Brigantin.

Je suis , Monsieur , votre , &c.

Monreal ce 2. Octobre 1690.

général  
a dé-  
rien  
sans  
ame-  
ix-ci  
se de  
eux  
artie,  
vages  
ya les  
e fus  
pour  
situé  
pagné  
at fai-  
ous ai  
n re-  
quinze  
tems,  
in.





*Le plan de cette abbaye*



Les Ang  
assez im  
foute :  
sieur de  
de ce  
France.

**M** O

Vous ta  
me crois  
Et vous se  
quel bon  
lequel j'ai  
je ne cro  
c'est au re  
nada dequ

Vers les  
real me de  
Londres,  
Navigation  
couven pe  
globe fave  
gives vous  
ces de jui  
Général  
de colon



embarquer toutes les troupes dans des Bateaux & dans des canots avec ordre de faire toute la diligence possible, car le mal étoit pressant, & l'on ne pouvoit arriver trop tôt. Monsieur de *Frontenac* enjoignit de plus à Monsieur de *Caillères* de faire descendre autant d'habitans qu'il s'en trouveroit de bonne volonté, après quoi il se jeta dans son Brigantin, dont il maudit bien la pesanteur. On n'épargna pas l'éperon à cette monture; on pressa fortement la manœuvre; on alloit également nuit & jour dans la nécessité qu'il y avoit de devancer l'ennemi; enfin nous employâmes si bien le tems que nous arrivâmes à *Quebec* le troisième jour de Navigation. Quand on eut mis pied à terre Monsieur de *Frontenac* oublia la fatigue du voyage, & ne pensa qu'à prendre ses précautions: il visita tous les postes & fit fortifier les plus foibles. Notre artillerie n'étoit pas extrêmement formidable; douze pieces de gros canon en faisoient le capital; ce qui étoit bien peu de chose pour un *Quebec*: Nous n'étions pas mieux pourvus de munitions; mais le Gouverneur économisa prudemment la foiblesse; il proportionna ses batteries; & il dispensa tout si à propos qu'il n'eut plus aucune inquiétude, & qu'il parût dans une entière confiance d'attendre tous les efforts des Anglois. Cependant il est certain que

le  
 çer  
 en  
 Fig  
 ret  
 sou  
 Fra  
 glo  
 arri  
 inf  
 me  
 la F  
 de v  
 perc  
 deux  
 l'isla  
 de t  
 Cap  
 te, &  
 à dé  
 plus  
 te, c  
 fitan  
 relâc  
 pend  
 ces u  
 nos l  
 tous  
 dont  
 nous  
 fonda

La Colonie avoit couru le dernier péril, & ç'en étoit fait de la *Nouvelle France* si les ennemis avoient sçu profiter de l'occasion. Figurez-vous, Monsieur, qu'avant notre retour de *Monreal*, *Quebec* étoit ouvert de tous côtés, & qu'il n'y avoit pas deux cens François dans la Ville. Si donc les Anglois avoient fait leur descente avant notre arrivée, voire deux jours après, ils auroient infailliblement emporté cette Capitale, même sans coup férir. Mais le bon genie de la France aveugla ces Messieurs : au lieu de venir à toutes voiles devant *Quebec*, ils perdirent trois jours à un mouillage, à deux lieues de la Place vers la pointe de *l'Isle d'Orleans*. Là, le Commandant tenoit de fréquens Conseils de guerre avec les Capitaines & les autres Officiers de la Flotte, & à mesure qu'ils se rompoient la tête à délibérer, & à chercher les moyens les plus abrégés pour faire une si belle conquête, cette conquête leur échappoit ; car profitant de leur lenteur nous travaillions sans relâche à nous mettre hors d'insulte, & pendant qu'ils consamoient en vaines Séances un tems qui devoit leur être si cher, nos Milices & nos Sauvages arrivoient de tous côtés ; si-bien que la précaution même dont ils usoient pour nous mieux attaquer nous fournissoit les moyens de nous bien défendre.

Enfin nos Anglois ayant eu le bonheur de convenir sur la manière d'exécuter leur grand projet, leur Commandant nommé *Sir William Phipps* fait partir de son Bord une Chaloupe portant Pavillon François à son Avant : elle s'aprocha de la Ville, & avertit par le son d'une trompette qu'elle vouloit parler. Aussi-tôt *Mr de Frontenac* envoie à sa rencontre une autre Chaloupe avec un Officier François pour écouter les propositions. La Chaloupe ennemie portoit un Major Anglois qui demanda s'il ne lui seroit pas permis de rendre en main propre au Gouverneur du *Canada* une Lettre de la part du Commandant de la Flotte. Notre Officier lui ayant répondu que la chose étoit faisable pourvu qu'il voulût souffrir qu'on lui bandât les yeux, il accepte la condition & se met dans la Chaloupe François. On le conduisit en cet équipage de *Colin Maillard* jusques dans la Salle de *Mr le Comte de Frontenac* où on lui rendit l'usage des yeux. Après avoir salué notre Gouverneur il lui présenta une Lettre écrite en Anglois, & dont voici la traduction.

« Moi Chevalier *William Phipps* commandant par mer & par terre les forces de la *Nouvelle Angleterre*, au Comte de *Frontenac* Gouverneur Général de *Que*

ber.  
Ma  
par l  
dre  
n'ai  
son  
à me  
teresi  
ma d  
de bo  
té.  
stion  
rai p  
confi  
d'en  
ponse  
en ve  
d'hur  
des q  
Signé

Co  
résult  
seils,  
l'on  
tion  
serve  
Aussi  
tôt et  
meme  
vers

bec. Au nom de Guillaume III. & de Marie, Roi & Reine d'Angleterre, & par leurs Ordres, je viens pour me rendre Maître de ce Pays. Mais comme je n'ai rien tant à cœur que d'éviter l'effusion du sang, je demande que vous ayez à me rendre vos Villes, Châteaux, Fortereses, Bourgades, & vos personnes à ma discrétion, vous assurant toute sorte de bon traitement, douceur & humanité. Que si vous n'acceptez cette proposition sans aucune restriction, je tâcherai par le secours du Ciel auquel je me confie, & par la force de mes armes d'en faire la conquête. J'attens une réponse positive par écrit dans une heure, en vous avertissant que je ne serai point d'humeur d'entrer en accommodement dès que j'aurai commencé des hostilités.  
Signé, *William Phips.*

Cette Lettre, qui étoit aparemment le résultat de tant de délibérations & de conseils, parut plus Turque qu'Angloise, & l'on ne reconut point dans cette sommation les honnêtes formalitez que l'on observe en pareil cas dans notre Europe. Aussi Monsieur de Frontenac n'eut pas plutôt entendu l'interprétation de ce compliment qu'il en fut indigné, & se tournant vers son Capitaine des Gardes il lui com-

manda froidement de faire planter une potence devant le Fort pour donner payement au porteur de la lettre. Je ne sçai si ce Major Anglois entendoit notre langue; mais du moins sçavoit-il ce que c'est qu'un gibet; car à peine Monsieur le Gouverneur terrible par son air menaçant, & par ce grand nombre d'Officiers qui l'environnoient, à peine, dis-je, eut-ils prononcé l'Arrêt que le Major pâlit, & toute la Compagnie crût qu'il alloit tomber en foiblesse. Il avoit grand raison de s'effrayer; Monsieur de Frontenac parloit fort sérieusement, & si l'Evêque & l'Intendant n'avoient intercédé puissamment en faveur de l'Etranger, on l'auroit effectivement pendu. Entré vous & moi, je trouve que le Gouverneur alloit un peu bien vite en besogne. Il prétendoit que cette Flote devoit être regardée comme un assemblage de Fourbans, de Corsaires, de gens sans aveu, puisque le Roi d'Angleterre étoit en France; mais il auroit dû, ce me semble, avoir plus d'égard pour toutes une grande Nation, qui a jugé à propos de changer de Maître; d'ailleurs le Major étoit innocent; il étoit venu sur la parole du Gouverneur, & celui-ci nous exposoit tous à une funeste représaille. Je ne doute point que les deux intercesseurs n'apuyassent beaucoup sur ces raisons: quoi qu'il en

soit,  
dans  
assez  
rapor  
Pirat  
que  
qu'il  
conno  
que J  
êtes l  
garde  
nes;  
les m  
pouvo  
N'éto  
par un  
de Fre  
tre de  
tourne  
qui,  
contre  
être b  
tant à  
deman  
l'heure  
ger d'  
sieur d  
sur son  
Votre  
pas qu  
je rép

BARON DE LAHONTAN. 141  
Soit, Monsieur de Frontenac mit de l'eau  
dans son vin, & dit d'un ton ferme, mais  
assez rassis à l'Officier Anglois: « Allez  
raporter de ma part au Chef de votre  
Piraterie que je l'attens de pied ferme, &  
que je me défendrai beaucoup mieux  
qu'il ne m'attaquera. Au reste, je ne  
connois point d'autre Roi d'Angleterre  
que Jacques Second, & puisque vous  
êtes les Sujets révoltez je ne vous re-  
garde que comme de misérables Corsai-  
res; dont je ne crains ni les Forces, ni  
les menaces, mais que je souhaiterois  
pouvoir châtier comme vous le méritez.  
N'étoit ce pas-là payer une redomontade  
par une autre? Pour comble de mépris Mr  
de Frontenac finissant sa réponse jette la let-  
tre de l'Amiral au nez du Major & lui  
tourne le dos. Alors l'infortuné Messager  
qui, à ce que je croi, pestoit bien tout bas  
contre la Commission, & qui auroit voulu  
être bien loin, tira sa Montre, & la por-  
tant à l'œil, il eut assez de courage pour  
demander à notre Gouverneur si avant que  
l'heure fut passée il ne vouloit pas le char-  
ger d'une réponse par écrit; mais Mon-  
sieur de Frontenac se retournant, & lançant  
sur son homme des oeilades assommantes,  
Votre Commandant, dit-il, ne mérite  
pas que je me donne tant de peine, &  
je répondrai à son compliment par la

bouche du mousquet & de canon. Le Gouverneur ayant fait signe en se retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à sa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'est-à-dire qu'on lui banda les yeux; mais lui trop heureux de se voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ses gens, & je suis sûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque-tems.

Monsieur *William Phips*, voyant qu'on avoit pris son Ambassade en si mauvaise part, résolu d'effectuer ses menaces. Il comença dès le lendemain à faire débarquer ses troupes. Sur les deux heures après midi, soixante Chaloupes aporèrent sur le sable mille ou douze cens hommes, à l'opposite de l'Isle d'Orleans, à une lieue & demie au-dessous de *Quebec*. Ces premières troupes restèrent là tranquillement jusqu'au retour des Chaloupes qui revinrent quelques heures après avec la même charge, & cela se fit jusqu'à trois fois sans qu'il nous fût possible de travailler les débarquemens. Toute la précaution que le Gouverneur Général pût prendre ce fut d'envoyer au plus vite cinquante Officiers, deux cens Coureurs de bois, & tout ce que l'on pût rassembler de nos Sauvages. Nous marchâmes à grands pas vers l'endroit où

les  
ava  
de  
iné  
obl  
ges  
fine  
nou  
pre  
con  
de l  
qua  
don  
cha  
ape  
fioi  
com  
mai  
que  
tom  
qui  
ton  
leur  
men  
nous  
nous  
nous  
rant  
fais  
caus  
mar

Les ennemis s'assembloient, & nous nous avançâmes jusqu'à demi-lieuë de ce Corps de troupes. Comme la partie étoit trop inégale pour se battre à découvert, on fut obligé de recourir à la méthode des Sauvages, c'est-à-dire d'attaquer vaillamment par finesse & par embuscades. Le lieu où nous nous arrêtâmes ne pouvoit être plus propre pour exécuter cette noble maniere de combattre : c'étoit un bois taillis couvert de broussailles fort épaisses, & qui avoit un quart de lieuë de traverse. Nous étant donc séparés par pelotons, nous nous cachâmes si bien qu'il étoit impossible de nous apercevoir. Les Anglois qui ne se défioient de rien entrèrent dans le bois, & comptoient bien de le passer sans obstacle; mais ils ne furent pas plutôt à notre portée que nous levant tous à la fois nous fîmes tomber sur eux une grêle de mousqueterie qui éclaircit leurs rangs : la surprise & l'étonnement ne les empêchèrent pas de faire leurs décharges à leur tour; mais au moment que nous les voyons prêts à tirer nous mettions ventre à terre, & par-là nous nous garantissons de leur feu. Mais enfin nous étant relevés une bonne fois, & courant ça & là par bandes & par pelotons, faisant sans cesse nos décharges, nous leur causâmes tant d'embarras qu'au lieu qu'ils marchaient vers la ville en bon ordre :

Tambour-battant, & Drapeaux déployez, ils commencèrent à perdre la tramontane : Ce qui les déranga le plus, ce fut lorsqu'ils aperçurent nos Sauvages : Les Anglois oublièrent alors tout ce qui s'appelle discipline ; le désordre & la confusion se mettent parmi eux ; on ne voit plus aucune forme de Bataillons, de Régimens, de Compagnies : Ils courent tous péle-mêle chacun tâchant à se sauver le premier, & mettre tous les camarades derrière soi, tous criant à plein gosier, *Indians, Indians* ; si bien qu'il nous fut aisé d'en tuer un bon nombre & à bon marché : Nous comprâmes environ trois cens des ennemis restez sur la Place, sans avoir perdu de notre côté que quatre Officiers, dix Coureurs de bois, & deux Sauvages.

Le lendemain ces Messieurs voulurent avoir leur tour, & l'apparence étoit de leur côté, car outre qu'ils se tenoient sur leurs gardes contre l'embuscade, ils faisoient marcher avec eux quatre pièces de canon de bronze montées sur des affuts de campagne. Il nous en fallut donc découdre tout de bon ; mais comme nous étions beaucoup plus forts que le jour précédent, nous ne fûmes pas moins heureux. Ce n'est pas que les Anglois manquassent de courage on peut dire même que dans cette occasion-là ils se battirent en fort braves gens

ger  
hor  
au  
qu  
&  
con  
cip  
don  
fai  
ger  
fat  
ils  
de  
ses  
épa  
Ph  
& l  
ral  
&  
il  
nen  
Ar  
boi  
vra  
tre  
mes  
tra  
leur  
que  
mos  
pas

gens : mais comme ce n'étoient que des hommes ramassez, & nullement instruits au métier de la guerre, ils ne sçavoient ce que c'étoit que de voir le feu sans branler, & que de tenir ferme dans l'action ; ainsi combattans en étourdis & sans aucune discipline, ils s'enfermoient eux-mêmes, & ils donnoient la plus belle du monde pour se faire assommer. D'ailleurs, ces pauvres gens avoient souffert dans le voyage ; les fatigues de la Mer les avoient affoiblis, & ils auroient eu bon besoin de se reposer & de se refaire avant que d'en venir aux prises. Enfin, il manquoit une tête sur les épaules de leur Commandant : Ser *Williams Phipps* étoit bien broüillé avec la prudence & la conduite militaire, & quand cet Amiral eût été payé pour nous rendre service, & pour mener son monde à la boucherie, il n'auroit pû mieux s'y prendre. Les ennemis crurent donc qu'à la faveur de leur Artillerie ils traverseroient plus aisément le bois taillis ; mais ils se trompèrent : il est vrai que le choc fut plus violent qu'à l'autre rentavivé ; cependant nous les repoussâmes avec tant de vigueur qu'ils furent contraints de regagner bien vite l'endroit de leur débarquement. Cette seconde attaque leur coûta environ quatre cens hommes : de notre côté nous n'en perdimus pas plus de quarante tant François que Sau-

146 VOYAGES DE  
veges; Monsieur de Saint Helenc eut à sa  
jambe une blessure dont il est mort. No-  
tre victoire nous enfla tellement le coura-  
ge, & nous avions pris tant de goût à tuer  
ces étourdis d'Avanturiers, qu'il nous  
prit envie de les aller tous vifs ou morts.  
Dans ce dessein nous marchâmes sans bruit  
jusques tout proche de leur camp, au pour  
 mieux dire, de leur passage. Le soir  
ayant favorisé notre marche & notre arri-  
vée, nous nous couchâmes sur la terre du-  
rés résolus de passer la nuit à la belle étoi-  
le, au lieu de pouvoir fondre dès le point du  
jour sur les Anglois: mais ils nous dispen-  
sèrent de cette peine-là; car vers le milieu  
de la nuit nous nous aperçûmes qu'ils se  
rembarquoient, & nous n'eûmes que le  
tems de leur tuer, plus par hasard que par  
dessein, une cinquantaine d'hommes qui  
avoient, en quelque sorte, le pied levé pour  
sauter dans les chaloupes. Ils firent cette  
retraite avec tant de précipitation qu'ils  
laissèrent sur le sable leurs Tentes & leurs  
canons. Tout cela fut transporté dès le  
matin à *Quebec*, pendant que nos Sauvages  
se dispersèrent dans le bois pour visiter exa-  
ctement les morts, & s'approprier, comme  
par droit d'héritage ou de conquête, toute  
la dépouille de ces cadavres.

Quand au Chevalier *Phips*, il n'estimoit  
pas assez peu la personne pour commander

SAVOIR DE LANONTAN. 149

les troupes du débarquement : Il resta sur son Bord comme un bon Amiral, & si-tôt qu'il eut mis son monde à terre, il leva l'ancre, & vint mouiller avec quatre gros Vaisseaux à la portée du mousquet de la basse-Ville. Il fit résonner d'une grande force son tonnerre pendant vingt-quatre heures, & ce long & terrible feu menaçoit d'autant plus la Ville d'être foudroyée qu'on n'avoit rien à opposer qu'une batterie de six canons à huit livres de balles : mais Mr. Phips ne réussissoit pas mieux sur Mer que ses troupes dans le bois taillis. Tout le furieux fracas de son Artillerie se réduisit à faire voler quelques tuiles, à découvrir quelques maisons, & le dommage fut à peu près de cinq ou six pistoles. Tous les coups blanchirent contre les murailles, & cela ne doit point vous surprendre, Monsieur si vous vous souvenez d'un endroit de ma première Lettre où je vous marquois que ces murailles sont d'une pierre extrêmement dure, & qui est à l'épreuve du boulet.

Le Sur-Amiral bien déçu de ses habiles espérances, renonce à une toison qu'il se croit flâté d'emporter & de haute lute, & ce fier Argonaute prit tout doucement la résolution de se retirer. Avant que de partir, il envoya demander à Monsieur de Frontenac, mais d'un stile radouci & bien

différent de celui de la Lettre, l'échange de quelques prisonniers Anglois avec le Sieur Joliet, sa femme, sa belle-mere, & quelques Matelots que la Flote ennemie avoit pris sur le Fleuve *Saint Laurent* dans une barque appartenante audit Sieur Joliet. Notre Gouverneur Général topa volontiers à la proposition, & le marché s'exécuta sur le champ, après quoi le Commandant fit appareiller pour reprendre la route de la *Nouvelle Yprk*. Le départ des ennemis nous fut confirmé par l'arrivée de quatre Vaisseaux qui assurèrent avoir vu cette Flote sillant à pleines voiles à la faveur d'un vent d'Ouest. Ces quatre Bâtimens l'avoient échappée belle. Ils étoient tous Marchands; trois venoient de France, & le dernier chargé de Castor venoit de la Baye de *Hudson*. Étant entrez dans la Rivière du *Saguenay* par *Tadoussac*, & ayant eu le bonheur de découvrir les Anglois sans en être aperçus, ils le cachèrent, mirent leur canon à terre; en dressèrent de bonnes batteries, & résolurent de demeurer-là jusqu'au renouvellement de la pièce. Mais ayant eu le plaisir de voir repasser la Flote ennemie au-dessous de *Tadoussac*, ils rembarquèrent leur Artillerie, & continuant leur route agréablement & sans crainte ils mouillèrent devant *Quebec* le douzième de Novembre. Cependant par une bizarre desti-

née ces Vaisseaux après avoir évité d'être pris vinrent faire une espede de naufrage au Port : A peine en avoit-on tiré la cargaison qu'il survint un froid excessif, & la glace endommagea tellement ces pauvres Navires qu'on fut contraint de les échouer à l'endroit nommé le *Cul de Sac*.

Cette gelée étoit un grand contre-tems pour Monsieur de Frontenac : tout rempli de son glorieux succès, il étoit dans l'impatience d'en informer le Roi, & il ne doutoit pas que cette affaire ne lui fit beaucoup d'honneur à la Cour. Au lieu donc qu'il auroit souhaité de dépêcher un Courier ailé, si la chose étoit possible, & s'il y avoit un Mercure autre part que dans le Pays des Sables, il se voyoit reculé jusqu'au Printems prochain pour mander à Versailles l'échaufourée des Anglois, grande mortification pour un homme en place, & pour un bon Courtisan. De mon côté, sans vouloir faire comparaison avec notre Gouverneur, je n'étois pas moins chagrin que lui, & me croyant obligé de me morfondre encore cet Hiver en Canada, je donnois des bénédictions à rebours au Dieu Borée, & à la bise précocissime en fin mes quites pour la peur néanmoins : une pluie imprévue, & qui produisit un dégel, nous mit hors d'intrigue. Monsieur de Frontenac prenant avidement l'occasion de

aussi-tôt agréer & approuver une Frégate désagrée, & les ordres furent exécutés avec tant de diligence qu'en moins de deux ou trois heures, le lest, les voiles, les cordages, les mâtures, eussent tout le Vaisseau fut en état. Je serois en préparatif, & j'avois un ressentiment que je n'y aurois pas la moindre part. J'étois même bien résolu de presser fortement mon congé si l'on ne me l'offroit pas dès que la Frégate seroit équipée; mais Monsieur le Gouverneur Général me prévint. Il me dit qu'il avoit jeté les yeux sur moi pour porter à la Cour la nouvelle de l'entreprise des Anglois; que c'étoit une bonne occasion pour me faire connoître, pour rétablir mes affaires domestiques, & pour avancer ma fortune; mais qu'il falloit tâcher de faire un voyage qui fût court & bon, que le plus tôt que je pourrois arriver en France ce seroit le meilleur, & sur tout que je devois m'armer de courage, & prendre la résolution de périr plutôt que de me rendre à quelque Vaisseau des ennemis, ou de relâcher en quelque Port que ce fût. Je vous jure à vous-même si une telle exhortation étoit conforme aux règles de la prudence; mais elle flâtoit mon transport galant, & c'en étoit assez pour me la faire prendre en très-bonne part. Pour mon adieu, Monsieur de Frontenac me fit présent d'une Lettre de

BARON DE LAHONTAN. 155

recommandation & de bonne encre à Monsieur de Seignelay. Je partis donc le vingt-six de Novembre, chose inouïe, & un si furieux vent Nord-Est nous surprit à l'Isle aux Coudres, qu'après avoir mouillé nous pensâmes chanter sous les ancres durant la nuit. Depuis ce danger nous n'essuyâmes qu'une seule tempête: cependant, notre traversée n'a pas laissé d'être assez longue, à cause que les vents contraires que nous avons trouvé à cent cinquante lieues des Côtes de France nous ont obligé de louer. Mais enfin, je suis débarqué heureusement, c'est le meilleur que j'y trouve. J'appris que vous étiez en Province, & que Monsieur de Seignelay est dans l'autre monde. La Marine & les Colonies de l'Amérique perde infiniment à ce Ministre; mais que dites-vous de mon sort avec ma Lettre de ma recommandation? Je parts demain pour Versailles.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A la Rochelle, le 12. Janvier 1692.

## LETTRE XXI.

*Description des Bureaux des Ministres d'Etat : les services mal récompensez à la Cour.*

**M**ONSIEUR,

Il y a deux mois que je reçus à Paris une de vos Lettres. J'ai différé à vous répondre jusqu'après la conclusion de mes affaires, & en effet l'embaras où j'étois ne s'accordoit guère avec le tems, ni l'envie de faire des relations. A présent que je me retrouve à la Rochelle où ma principale occupation est de regarder le vent ; il est juste que je vous paye l'intérêt d'une si longue attente, & que je vous rende compte de mes promesses de Cour. Ma première démarche à Versailles fût d'aller à l'adoration de Monsieur de *Ponchartrain* successeur de feu Monsieur de *Seignelai*. Je crus devoir présenter au Ministre vivant & régnant la Lettre de Monsieur le Comte de *Bronsens* en ma faveur pour le Ministre défunt & oublié. Monsieur de *Ponchartrain* en parut content, & me marqua qu'il vouloit avoir égard à mes services, & aux bons témoignages que l'on rendoit de moi.

BARON DE LAHONT AN. 153

Le voyant en si belle disposition je lui éta-  
lai tous mes malheurs domestiques, & après  
lui avoir fait comprendre que j'avois besoin  
de tout moi-même pour poursuivre une  
main - levée de mes biens qu'on avoit sai-  
sis, & pour terminer plusieurs procès, je le  
suppliai de m'obtenir la permission de me  
retirer de la Colonie. » J'étois déjà bien  
informé, répondit le Ministre, de la  
mauvaise situation de vos affaires, & je  
souhaiterois pouvoir contribuer à les re-  
mettre sur un meilleur pied. Il est rai-  
sonnable que vous y fassiez vous-même  
tous vos efforts, & vous aurez du tems  
suffisamment pour cela. On vous permet  
de rester en France jusqu'au départ des  
derniers Vaisseaux pour *Quebec*: mais  
le Roi ne veut point que vous quittiez le  
service de l'Amérique, & il faut vous  
tenir prêt pour y retourner. » Ce fut à  
moi de baisser la tête, & après avoir fait  
une profonde révérence, je me retirai. Je  
m'acheminai de ce pas vers Paris tout ré-  
veur, & faisant réflexion que j'allois me  
battre contre Messieurs de la Chicane, Na-  
tion qui fait la guerre à coup sûr, & con-  
séquemment plus redoutable que les *Iro-  
quois*. En effet, dès que je commençai à  
parler d'affaire avec les principaux de ma  
famille, ils convinrent tous à me renvoyer  
à la consulte des meilleurs Avocats. Geux-

ci me donnérent une affluence de mots, discoururent long-tems; citèrent Cujas & Barthole, me montrèrent le pour & le contre; puis la conclusion fût que j'avois affaire à forte partie, & que tout au moins je devois m'attendre à de grandes longueurs. Une si fâcheuse prophétie, jointe à ce qu'il falloit payer très-grassement ces Oracles, me découragea tout-à-fait, & j'aimai autant renoncer à ma légitime que de me briser contre le pot de fer. J'avois donc bonne envie de laisser tout-là. Cependant, à la sollicitation de mes amis, & par le conseil des Avocats qui me croyant peut-être bien chargé des plumes du nouveau monde, craignoient que la proye ne leur échapât, je me laissai aller à demander une provision sur mes biens, quoique saisis, & je demandai cela en vertu de ce que j'étois actuellement dans le service. Mais j'eus tout lieu de me repentir de cette procédure: Je m'épuisai de forces & d'argent à solliciter, & le pis est que je n'y gagnai rien. Le crédit & la faveur des gens contre qui je plaidois m'arrêterent par tout, & d'ailleurs la somme qu'on auroit pu m'adjuger en bonne justice se réduisoit à si peu de choses qu'elle n'eût pas suffi pour les dépens de la poursuite. Je me trouvai donc bien-tôt à sec, & assez embarrassé où trouver des ressources. Messieurs de Bra-

gelone sont de fort honnêtes gens, comme bien sçavez; mais ils sont incomparablement plus de cas du précieux métal que des personnes de leur sang: j'ai reçu de leur part des conseils tant & plus; mais pour aucun secours effectifs, point de nouvelle, & j'étois mal si je n'avois rencontré que des amis de leur générosité. Monsieur l'Abbé d'Ecoute en a mieux agi; ayant égard à mes pressans besoins, & sçachant d'ailleurs que je n'ai contribué en rien à ma mauvaise fortune, il tira de son trésor une centaine de Louis, & m'en fit présent.

Cette somme m'a servi à payer les frais d'une Chevalerie de Saint Lazare: on m'a fait l'honneur de m'aggreger à cet Ordre, & je ne deshonne pas le bon Saint qui en est le Patron n'étant guère moins pauvre que lui: mon installation se fit dans la chambre de Monsieur de Louvois, & cette cérémonie dura biens moins de tems qu'il n'en fallut pour compter au trésor la somme dont le Roi gratifie le nouveau Chevalier. Outre ce petit avancement, je comptois que le généreux Abbé d'Ecoutes me mettroit sur le corps quelques bénéfices simples dont il pouvoit se décharger aisément sans faire une brèche considérable à sa fortune: mais il alléqua certaines raisons de conscience pour s'en dispenser, & je croi que son grand scrupule étoit la crainte

te de pécher contre la rétenion. Je fus donc obligé de prendre mon parti, & de me résoudre à devenir solloicteur d'emplois. Oh le malheureux métier ! je ne croi pas qu'il y en ait au monde de plus mortifiant pour un honnête homme. Figurez-vous Versailles comme un champ royal où dans l'espérance d'une ample moisson qui souvent se trouve très-modique, & encore plus souvent n'est rien du tout, on sème l'argent à poignée. Encore est-ce peu de chose que cela en comparaison de la patience qu'il faut exercer au souverain degré. Vous êtes-vous promené long-tems devant la porte ou dans la cour de Monsieur de *Ponchartrain*? Avez-vous eu l'honneur de percer jusqu'à son antichambre & d'y rester cinq ou six heures, à quoi aboutit ce manège qu'il faut recommencer tous les jours ; à bien se presser, & à se démêler assez de la foule pour être aperçû du Ministre qui quelquefois fait semblant de ne vous pas voir, & qui tout au plus paye d'un petit coup de tête, ou d'un regard favorable tous les grands mouvemens que vous vous donnez pour lui, témoigner votre vénération. Si vous avez le bonheur de lui présenter un Mémoire herissé de cinquante raisons, autant en emporte le vent : le Monseigneur donne votre Placet à un Secrétaire qui le suit : celui-ci le porte aux Sra-

C de  
ri  
di  
de  
zu  
de  
fa  
un  
Le  
ne  
à  
leu  
nis  
foi  
le  
ces  
for  
mo  
que  
fave  
leu  
pou  
vou  
deu  
lors  
serv  
pro  
eau  
dessa  
tant  
rate

de la Touche, de Begon, & de Saluber-  
 ri: il vous faut courir promptement med-  
 dier à force de pistoles la faveur des laquais,  
 de ces Commis, sans quoi vous vous en-  
 rumeriez à la porte de leurs Bureaux, & la  
 destinée d'un Officier dépend ainsi d'un  
 faquin de valet. Il faut tâcher d'avoir  
 un Patron, direz-vous; & où le prendre?  
 Les Grands Seigneurs sont des Saints qui  
 ne guérissent plus de rien, leur crédit est  
 à bas, & quelque forte que puisse être  
 leur recommandation, Monsieur le Mi-  
 nistre n'en va pas moins son chemin. Autre-  
 fois il faisoit bon être le bâtard, le laquais,  
 le Vassal d'un Grand; on pouvoit dans  
 ces conditions-là compter sûrement sur la  
 fortune; mais ce tems-là n'est plus, ou du  
 moins il ne se trouve encore que chez  
 quelques Princes ou Ducs de la première  
 faveur. La grande difficulté est d'attraper  
 leur protection; il faut bien des machines  
 pour en venir à bout, & souvent vous  
 vous hâtez que ces Alteſſes & ces Gran-  
 deurs prennent vos intérêts fort à cœur,  
 lorsqu'ils sont tout de glace pour votre  
 service, vous êtes encore trop heureux si les  
 promesses de ces Grands ne sont pas une  
 eau benite de Cour, & s'ils ne vous  
 desservent pas sous main. Il ne faut pour-  
 tant pas s'étonner que le Patronat soit si  
 rare. Vous sçavez, Monsieur, que pour

entretenir le courage & la valeur parmi la noblesse de France, on l'a tirée de l'occasion des délices en la réduisant à une plus qu'honnête pauvreté : ainsi ce petit nombre de Princes & de Ducs, qui partagent entre eux toutes les graces, ayant à demander du pain pour une quantité de parens & d'alliez, n'oseroient s'employer pour ceux qui ne leur appartiennent point, en quoi, comme vous voyez, ils n'ont pas tout le tort. Ces Grands font d'autant mieux de ménager leur faveur, que les Ministres toujours appuyez par le Prince, & fiers de n'avoir que lui seul au-dessus d'eux, se sont mis sur le pied de refuser indifféremment tout le monde, & n'ont égard au rang & à la qualité qu'autant qu'il leur plaît. Le Roi le veut, le Roi ne le veut pas, c'est avec cela qu'ils ferment la bouche aux premiers de la Cour, & qu'ils se débarassent de leurs sollicitations. Cependant, sous le nom du Roi, Messieurs les Ministres ont carte blanche : ils disposent des Charges, & font tout ce qu'ils veulent sans être obligez de prendre compte, tant Sa Majesté se repose sur leur zèle & attachement à son service. Toute leur dépendance consiste à suposer devant le Roi aux Officiers qu'ils veulent avancer un mérite qu'ils n'ont pas, ou à exagérer celui qu'ils ont. Quant à ceux qui n'ont pas le bon-

heur  
mar  
si l  
ce n  
disg  
est c  
stice  
dist  
forte  
ter  
mon  
cevo  
dre c  
J'ai  
font  
j'en  
& qu  
de se  
rien  
cès,  
exem  
nir q  
très-p  
rédui  
près.  
les &  
ouver  
renda  
Cour  
le Ma  
bité, V

heur de plaire, on reçoit leurs Mémoires, mais on a grand soin de les supprimer, & si l'on parle au Prince de ces malheureux, ce n'est que dans la vûë d'augmenter leur disgrâce & leur reprobation. Pour ce qui est du vrai mérite, & des égards que la justice voudroit qu'on eut pour ceux qui se distinguent dans le service, c'est ce que ces sortes de Ministres ont grand soin d'écartier : La vertu toute nue passe pour un monstre à leurs Bureaux, & au lieu d'y recevoir sa récompense, elle ne doit s'attendre qu'à des rebuffades & qu'à des mépris. J'ai dit ces sortes de Ministres, car ils ne sont pas tous de cette mauvaise tournure ; j'en connois qui sont fort honnêtes gens, & qui défendent à tous leurs Domestiques de se mêler aucunement des affaires, ni de rien prendre en vûë d'en avancer le succès, & leurs Commis même, ne sont pas exempts de cette Loi. Mais il faut convenir que ses Ministres équitables sont en très-petit nombre, & que s'ils ne sont pas réduits à l'unité, ils en aprochent de bien près. Il y en a plus de ceux dont les Suisses & les Laquais ont les mains toujours ouvertes pour recevoir les pistoles des prétendans, & qui par-là sont les Agens & les Courtiers d'un sordide & honteux trafic que le Maître fait de son pouvoir & de la probité, Vous ne sçauriez croire, Monsieur,

combien il est important d'acheter la protection & l'appui de certains Laquais : Je n'outrerais rien quand je vous dirai que cette canaille peuple par son crédit les Armées d'Officiers. Aussi Dieu sçait avec quelle souplesse on leur fait la Cour : on les aborde le chapeau à la main ; on se courbe en les saluant ; tant qu'on leur parle le terme honorifique de *Monsieur*, est fourré par tout, & pour peu qu'on crût la chose utile on iroit jusqu'au Monseigneur, voire jusqu'à la Grandeur. Mais on réserve ces grands mots pour les Maîtres. Je ne sçai où nos Ministres & nos Secretaires d'Etat ont pêché la prétention de se faire ainsi qualifier : ç'a été apparemment nos Evêques qui leur en ont indiqué la source. Quoiqu'il en soit, les Ministres se maintiennent parfaitement bien dans la possession de ces superbes titres, & il n'y a pas jusqu'aux Officiers Généraux, qui parlant à un Secrétaire d'Etat n'ait toujours à la bouche le Monseigneur & la votre Grandeur ; vous verrez qu'à la fin cela ira jusqu'à l'Excellence. Enfin, Monsieur, c'est un désagréable Pays que le Pays des Bureaux, & un pauvre Officier qui pour des raisons de pain & de fortune est contraint d'y voyager doit faire bonne provision de patience : il faut être d'une attention infatigable sur les moyens de parvenir à ses

fin  
roit  
bou  
vos  
min  
ma  
vos  
pou  
& le  
vos  
tend  
fuye  
plus  
des  
qui  
com  
font  
rière  
déper  
vous  
tion  
ment  
vée tr  
quois  
guer  
du Ca  
fet, ca  
donné  
sion.  
Mr de  
tune,

fins, & la seule moitié de ces moyens suffi-  
 roit pour pousser tout honnête-homme à  
 bout. Vous ne trouvez que des pièges sous  
 vos pas, que des obstacles en votre che-  
 min : Si vous n'avez pas d'autre recom-  
 mation que vos bonnes qualitez & que  
 vos services, vous serez bien habile si vous  
 pouvez déconcerter les ruses, les fineses  
 & les machinations qu'on opose à toutes  
 vos démarches, il faut au moins vous at-  
 tendre à être traité de haut en bas, & à es-  
 sayer les plus indignes bassesses : ce qui le  
 plus souvent se termine au chagrin & au  
 desespoir. Somme totale : les injustices  
 qui se commettent à ces Bureaux, & cela  
 comme je le veux croire, à l'insçu du Roy,  
 sont inconcevables, & il y auroit de la ma-  
 nière pour un gros livre. J'éprouve à mes  
 dépens la vérité de tout ce que je viens de  
 vous dire. Je me suis donné toute l'agita-  
 tion possible pour obtenir quelque avance-  
 ment ; mais parce que ma finance s'est trou-  
 vée trop courte, & que d'ailleurs je man-  
 quois de Patron, tout ce que j'ai pu allé-  
 guer de mes courses, & de mes aventures  
 du Canada, n'a pas produit le moindre ef-  
 fet, car je compte pour rien ce qu'on m'a  
 donné pour dernière réponse & pour déci-  
 sion. Le Roi, m'a-t'on dit, ordonne à  
 Mr de Frontenac d'avoir soin de votre for-  
 tune, & de vous placer le plus avantagéu-

fement qu'il lui sera possible quand l'occasion s'en presentera. C'est-à-dire en bon François, que me voilà renvoyé à la discrétion d'un Gouverneur qui a bien d'autres Créatures que moi à pourvoir, & qui, après-tout, ne peut me donner qu'une misérable Charge de Capitaine Canadien. Je ne laissai pas de recevoir ce bienfait imaginaire comme si ç'eût été un avantage effectif, & je courbai plus d'une fois ma grande figure, en disant que Sa Majesté & sa Grandeur m'honoroient beaucoup au-delà de mes mérites. Avec un si beau présent je me suis rendu ici en toute diligence pour me rembarquer: je dois le faire au premier bon vent dans l'*Honoré*, Vaisseau que Mr l'Intendant de Rochefort nous donne, & qu'il a fait équiper depuis peu pour ce voyage. Le Chevalier de *Maupou* doit être des nôtres, & Mr l'Intendant me l'a très-expressément recommandé. Ce jeune Gentilhomme, qui par parenthèse, est Neveu de Madame de *Pontchartrai* est attaqué d'une violente envie de voir la *Nouvelle France*, & tout ce qu'on a pu lui dire pour le détourner de ce dessein n'a fait que le piquer davantage. Mr le Comte d'*Annai* nous convoye jusqu'au Nord & Sud du *Cap de Finisterre*, & doit nous laisser à cette hauteur pour revenir à Rochefort.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

À la Rochelle le 26. Juillet 1691.

Dép  
Q  
F  
se  
é  
re  
d'  
F

M

D  
nous  
le, p  
da.  
Vais  
nai  
meil  
le tr  
quel  
sois.  
son  
l'obf  
d'An  
Certe  
Mate

LETTRE XXII.

*Départ de l'Auteur de la Rochelle pour  
Quebec : sa Navigation jusqu'à l'embouche du  
Fleuve Saint Laurent. Rencontre d'un Vais-  
seau Anglois qu'il combattit. Son Vaisseau  
échoué. Navigation du Fleuve Saint Lau-  
rent. Nouvelle qu'un Parti d'Anglois &  
d'Iroquois a défait un Corps de Troupes  
Françoises.*

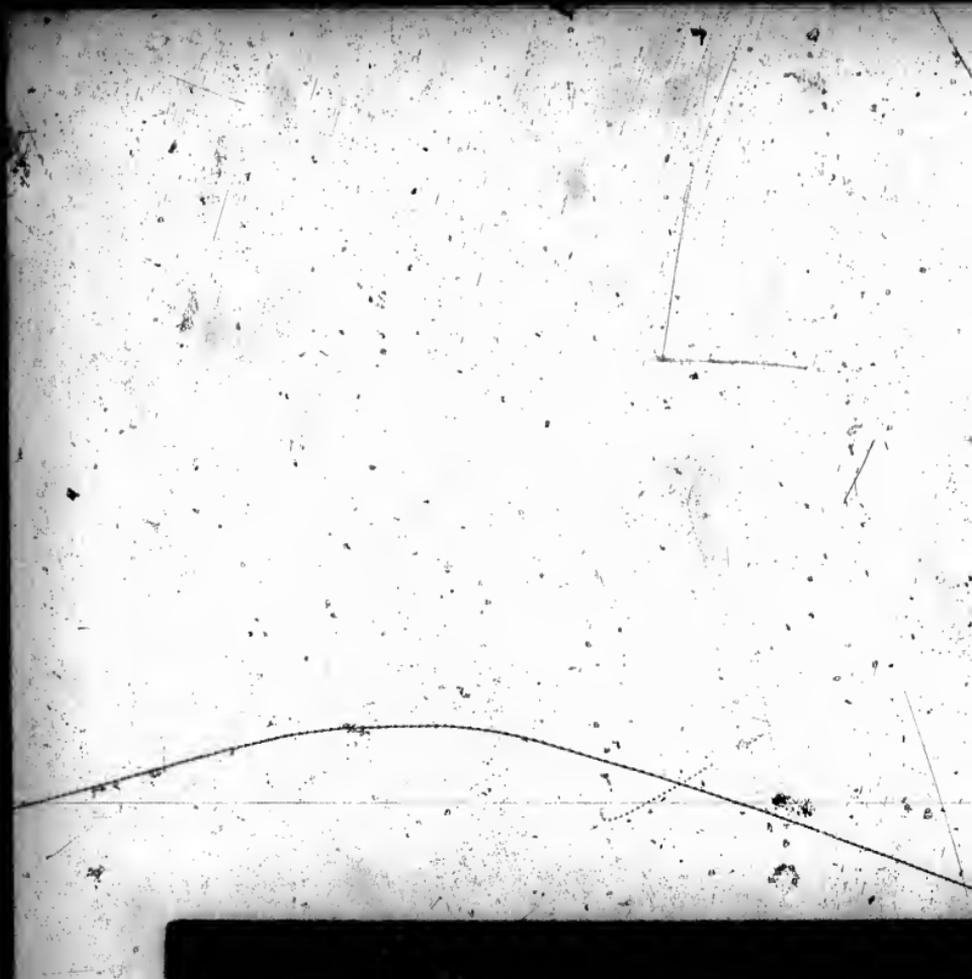
MONSIEUR,

Deux jours après que je vous eus écrit, nous appareillâmes de la Rade de la Rochelle, pour faire la grande traverse de Canada. Le 5 Août nous aperçûmes un grand Vaisseau à qui Monsieur le Comte d'Aunai donna chasse, & comme le sien étoit meilleur voilier, au bout de trois heures il se trouva bord-à-bord de ce Navire, lequel arbora sur le champ son Pavillon Génois. On tira quelques coups de Canon à son Avânt pour l'obliger d'amener, mais l'obstination du Capitaine fut cause que Mr d'Aunai fit tirer sur le Corps du Vaisseau; Cette bordée ayant couché quatre ou cinq Matelots sur le tillac, la frayeur saisit l'é

quipage ; ce qui obligea le Capitaine de se mettre dans la chaloupe & de porter les Passeports & ses Connoissemens à bord de Monsieur d'Aunai. Le 10 après avoir pris hauteur, & les pilotes s'estimant être Nord & Sud du Cap *Finisterre*, Mr d'Aunai m'envoya son canot pour me dire qu'il s'en retournoit. Je lui écrivis une lettre de remerciement. Le Pere *Becheser* Jesuite, qui avoit été plusieurs années Supérieur du Collège de *Quebec*, où il alloit encore en la même qualité, fut obligé de prendre cette occasion pour retourner en France, s'étant trouvé toujours incertain depuis le premier jour que nous sortîmes en mer. Le 23 d'Avril nous essuyâmes un gros coup de vent de Nord-Ouest, qui dura vingt-quatre heures, à cent lieues du banc de *Terre Neuve*. La tempête étant finie, il survint un vent de Nord-Est, qui nous poussa en dix ou douze jours à l'entrée du Fleuve *Saint Laurent*. Le 6 Septembre nous découvrimus un Vaisseau qui de la Côte de *Gaspé* portoit sur nous à pleines voiles. Nous crûmes d'abord qu'il étoit François, & qu'il venoit de *Quebec*, mais sa manœuvre nous l'ayant fait connoître une heure après pour ennemi, nous nous mîmes en état de combattre, & comme il n'étoit pas plus d'une lieue au vent lorsque nous le sonnâmes pour tel, il ne tarda pas en arri-

van  
à la  
pav  
Noy  
mes  
deu  
ce te  
d'au  
men  
nou  
étre  
plez  
dans  
ceu  
ge.  
Dura  
retou  
doux  
des  
nou  
Nous  
vent  
couri  
de Ta  
la par  
s'être  
terre  
Vais  
le cro  
retira  
le côt

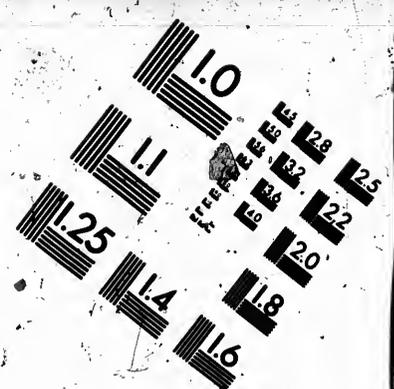
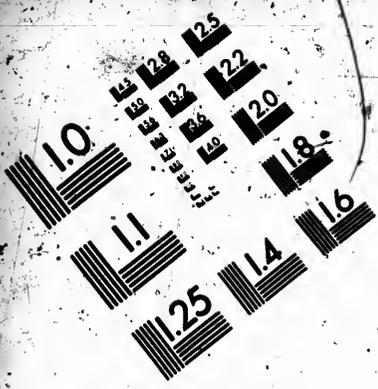
vant à pleines voiles, de se trouver bien-tôt  
 à la portée du mousquet. Il arbora d'abord  
 pavillon *Anglois* & nous lâcha sa bordée.  
 Nous arborâmes aussi le nôtre, & le payâ-  
 mes de la même monnoye. Le combat dura  
 deux heures, & le feu qui, pendant tout  
 ce tems-là ne discontinua point de part &  
 d'autre, fut assez violent; mais comme la  
 mer étoit agitée, nous fûmes obligez de  
 nous quitter à l'entrée de la nuit sans nous  
 être fait grand mal. Deux matelots estro-  
 plez, ving-huit ou trente coups de boulet  
 dans nos mâts, dans nos vergues & dans les  
 œuvres mortes, firent tout notre domma-  
 ge. Deux jours après nous rencontrâmes Mr  
*Dura*, qui montoit le *Hazardoux*, & s'en  
 retournoit en France, convoyant dix ou  
 douze Vaisseaux Marchands. Il me donna  
 des rafraichissemens, & il m'apprit quelques  
 nouvelles du *Canada* qui me firent plaisir.  
 Nous poursuivîmes notre route malgré le  
 vent de Sud-Ouest, qui nous obligea de  
 courir bord sur bord jusqu'à *Portneuf* près  
 de *Tadoussac*. Nous échouâmes en ce lieu-  
 là par la faute du Pilote Côtier, qui pour  
 s'être obstiné à donner fonds trop près de  
 terre, pensa nous faire périr. A minuit le  
 Vaisseau donna de si fortes culées que je  
 le croyois entre-ouvert; mais la marée se  
 retirant peu à peu, il demeura couché sur  
 le côté sans paroître endommagé. Je fis



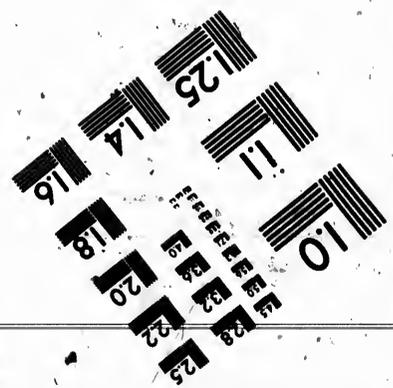
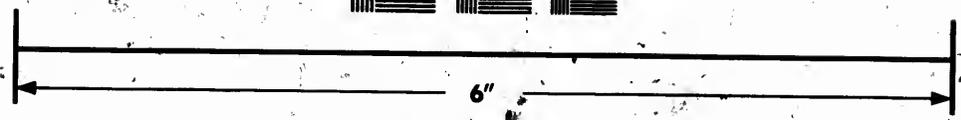








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

LE 28 25  
LE 32 22  
LE 36 20  
LE 40 18

10

Porter aussi-tôt un ancre de touée au large, amaré à plusieurs grêlins épices bout-à-bout, & le lendemain la marée ayant remonté & remis le Vaisseau à flot, je fis haller dessus avec le Cabestan. Le 13 nous mouillâmes près de *l'Isle Rouge*, & le lendemain 14 nous franchîmes ce passage sans danger, à la faveur d'un beau frais de Nord-Est.

Le 15 nous mouillâmes à *l'Isle aux Lièvres*. Le 16 nous passâmes *l'Isle aux Cou-dres*, le 17 nous arrivâmes à la traverse du *Cap Tourmente*, & le jour suivant nous ancrâmes dans ce Port. Au reste, de l'embouchure du Fleuve jusques ici, nous naviguâmes avec le plus beau Soleil qu'on puisse souhaiter. Comme nous ne pouvions avancer qu'en louvoyant, cette allure me donna moyen de reconnoître en même tems les deux bords, & de considérer les Côtes oposées. Je demandai aux Pilotes, voyant tant de Rivières à la Bande du Sud, pourquoi les Vaisseaux avoient accoûtumé de ranger la Bande du Nord, où il ne se trouve que le mouillage des *Papinachois*, les *Sept Isles* & *Portneuf*. Ils me répondirent que la trahison ordinaire du fougueux vent de Nord-Oüest, qui régné les trois quarts de l'année sur ce Fleuve, étoit cause qu'on n'osoit s'éloigner de la Côte du Nord, & qu'il n'y a que les mois de Juin,

BARON DE LAHONTAN. 167

Juillet & Août qui puissent être les assureurs d'un Vaisseau qui rangeroit celle du Sud. Sur ce pied-là, je juge que cette navigation du Sud seroit sans cela plus belle, plus facile & moins dangereuse que l'autre, parce qu'on pourroit mouïller tous les soirs à l'entrée des Rivières qui se déchargent le long de cette Côte, & qu'ainsi l'on ne seroit pas exposé à louvoyer nuit & jour, en virant sans cesse de bord, comme on est obligé de faire lorsqu'on range celle du Nord. Telle est la navigation du Fleuve S. Laurent : un jour viendra peut-être que je vous en parlerai plus amplement.

Cependant notre Vaisseau ne fût pas plutôt affourché devant *Quebec* que nous débarquâmes. J'allai droit chez Monsieur de *Fronienac*, & je lui presentai Monsieur de *Mauprou* qui fût reçu en Neveu de Madame de *Pontchartrain*. Le Gouverneur lui dit obligeamment qu'il n'y avoit point dans la Ville d'autre ordinaire que sa table, ni d'autre Auberge que sa Maison, puis se tournant vers moi il m'invita civilement à ne me point séparer de mon Compagnon de voyage. Voici la principale des nouvelles que j'ai aprises à notre arrivée. Il y a environ deux mois qu'un petit Corps de Troupes composé de trois cens Anglois, & deux cens Iroquois parurent à la vûe de l'Isle de *Monreal*. Sur cette découverte le

Gouverneur de l'Isle fit passer au plutôt le Fleuve à quinze Compagnies, & leur ordonna de camper dans la Prairie de la *Madelaine* pour arrêter & pour repousser l'ennemi. Celui-ci fit voir à nos gens qu'il étoit plus fin qu'eux; car il les surprit pendant la nuit, & s'étant fait des sentinelles avancées, il donna si à propos sur le Corps de Garde & sur tout notre Camp, qu'il mit en déroute: Je ne puis vous dire le nombre ni des prisonniers, ni de ceux qui échappèrent; mais on assure qu'il resta sur la place deux Capitaines, six Lieutenans, cinq Enseignes, & plus de trois cens Soldats. Comme il étoit à craindre que ces Vainqueurs, pour fruit de leur proie, n'allaient s'emparer du Fort de *Chambli* Mr de *Valrénes*, Capitaine de Marine, partit incessamment de *Monroville* avec un détachement de François, & de Sauvages pour prévenir la coup, & pour garantir le poste menacé. Cette précaution donna lieu de réparer la triste & précédente aventure; car Mr de *Valrénes* ayant rencontré dans la route un autre Parti d'Anglois & d'Iroquois, il l'attaqua vigoureusement & le battit.

Tous ces Iroquois en Campagne, & qui profitent, avec tant d'ardeur de la guerre que nous avons avec les Anglois, me confirment dans le sentiment où je suis qu'une bonne Paix avec les cinq Nations, est d'une

d'u  
qu'  
de l  
à n  
e'ef  
à to  
pon  
cha  
d'ou  
par  
plai

BARON DE LA MONTAN. 169

d'une négociation beaucoup plus épineuse qu'on ne s'imagine. Cependant, Monsieur de Frontenac veille à la sûreté de *Quebec*, & à mettre cette Capitale hors d'insulte, & s'est aparemment pour cela qu'il a ordonné à toutes les habitations circonvoisines d'aporter une grande quantité de pieux & de chaux durant l'hyver aux environs d'ici, d'où les derniers Vaisseaux pour France partiront dans trois ou quatre jours, s'il plaît au vent. Adieu Monsieur,

Je suis votre, &c.

A *Quebec* le 10. *Novembre* 1691.

## LETTRE XXIII.

*Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. Une troupe d'Iroquois est défaire, & l'un de ces Sauvages est brûlé vis à Quebec. Une autre parti de la même Nation après avoir surpris des Coureurs de bois est surpris lui-même. Monsieur de Frontenac propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Frégate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Floze Angloise vient pour sâcher de prendre cette Place, mais elle manque son coup. L'Auteur achève heureusement son voyage.*

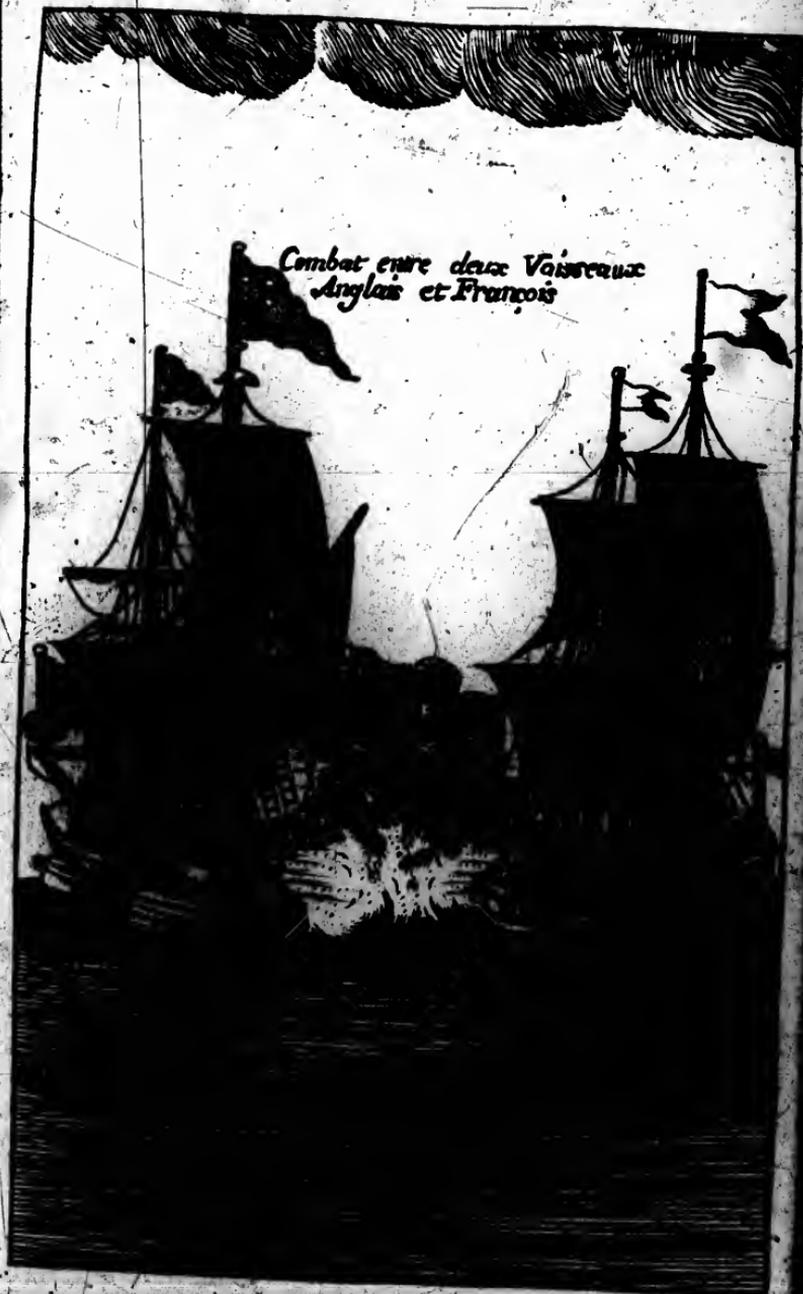
**M**ONSIEUR,

Vous me croyez peut-être bien enfoncé dans les aventures du Canada, & c'est de Nantes que je vous écris. Je m'embarquai inopinément pour France, environ deux mois après avoir reçu votre Lettre, & je n'ai pu y répondre plutôt manque d'occasion. Vous me dites que vous êtes content de la description que je vous ai envoyée du Fleuve *Saint Laurent*, & que vous seriez bien aise d'en avoir une aussi exacte de tous les Pays du Canada, J'aurois de la peine à vous satisfaire pour le present, parce qu'il me faut

du tems pour mettre tous mes Mémoires en ordre, c'est pourquoy vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de suspendre votre curiosité pour quelque-tems. En attendant, voici la relation de ce qui est arrivé en *Canada*, ce qui pourra vous faire plaisir. Dès que les Vaisseaux furent partis de *Quebec* l'année dernière, Mr de *Frontenac* fit tracer le Plan de l'enceinte de la Ville, & tous les matériaux propres pour la construction de quelques redoutes de pierres y ayant été transportez, il la fit fortifier durant l'Eté. Lorsque je partis il y avoit quelques jours qu'on avoit amené prisonnier à *Quebec* un Gentilhomme de la *Nouvelle Angleterre* nommé Mr de *Nelson*, qui fut pris dans la Rivière de *Kérebki* sur les Côtes de l'*Acadie* avec trois Bâtimens qui lui appartenoient, & comme il est fort galant homme, Mr de *Frontenac* le logea chez lui & le traita avec toute sorte d'honnêteté. Vers le commencement de cette année, ce Gouverneur donna le commandement d'un Parti de cent cinquante Soldats au Chevalier de *Beaucour*, pour aller sur les glaces du côté du Fort de *Frontenac*, & cinquante Sauvages amis voulurent être de la partie. Ils rencontrèrent à trente ou quarante lieuës du *Monreal* une troupe de soixante *Iroquois*. Ceux-ci furent découverts par les pistes de quelques-uns de leurs Chasseurs qui s'étoient

écarter du cabanage, & le jour suivant ils furent tous surpris, égorgés, ou faits prisonniers. Le Sieur de la Plante qui avoit eu le malheur d'être pris avec trois autres Officiers lors de cette funeste incurſion que les Iroquois, comme vous pouvez vous en ſouvenir, firent dans l'Isle de Monreal, & qui depuis ce tems-là avoit toujours vécu chez eux dans l'eſclavage, le Sieur de la Plante, dis-je, eut le bonheur de ſe trouver envelopé dans cette dérouté, & on ne lui auroit pas fait plus de quartier qu'on en faiſoit à ſes Maîtres, s'il n'eut crié de toute ſa force, *miſéricorde, ſauvez-moi, je ſuis François.* Le Chevalier de Beaucourt ſ'en revint à la Colonie avec ſon Parti, il emmena douze Iroquois qu'il avoit faits prisonniers qui furent auſſi-tôt conduits à *Quebec*. Dès qu'ils y furent arrivés Mr de *Frontenac* condamna ſort judicieuſement les deux plus méchans de la Bande à être brûlés tous viſs, & à petit feu. Cette Sentence effraya extrêmement Madame l'Intendante & les Jéſuites. Il n'y eût point de ſuplication que cette Dame ne fit pour tâcher de faire modérer ce terrible ſuplice; mais le Juge fut inexorable, & les Jéſuites employèrent en vain toute leur éloquence pour le fléchir. Ce Gouverneur leur répondit qu'il falloit de toute néceſſité faire un exemple rigoureux

Suivant  
ou faits  
te qui  
c trois  
incur-  
s pou-  
Isle de  
à avoit  
vage,  
le bon-  
tte dé-  
lus de  
es, s'il  
corde,  
evalier  
ie avec  
s qu'il  
ssi-tôt  
ent ar-  
ort ju-  
de la  
petit  
ement  
tes. Il  
e Da-  
rer ce  
inexo-  
n vain  
ir. Ce  
oit de  
oureux



po  
ces  
go  
leu  
me  
av  
blo  
tat  
poi  
&  
Ma  
que  
dere  
tant  
Vill  
pron  
bles  
té d  
pren  
avoi  
tend  
nes c  
se reb  
de M  
soit r  
n'y e  
de M  
du de  
tendre  
Dès q  
avait

pour intimider les Iroquois ; que comme ces barbares brûlent presque tous les François qui ont le malheur de tomber entre leurs mains , il falloit les traiter de la même maniere , puisque l'indulgence qu'on avoit eu pour eux jusqu'à present , sembloit les autoriser de s'approcher de nos plantations , d'autant plus qu'ils ne courroient point d'autre risqué , que celui d'être pris & gardez en faisant bonne chere chez leurs Maitres ; mais que dès qu'ils apprendroient que les François les font brûler , ils se garderoient bien de s'avancer à l'avenir avec tant de hardiesse jusqu'aux portes de nos Villes , & qu'enfin l'arrêt de mort étant prononcé , il falloit que ces deux misérables en subissent toute la rigueur. La fermeté de Monsieur de Frontenac parut surprenante , lui qui peu de tems auparavant avoit, aux instantes prieres de Madame l'Intendante , favorisé trois ou quatre personnes coupables de mort. Cette Dame , ne se rebutoit pas néanmoins , & la constance de Monsieur son époux à refuser lui faisoit redoubler ses sollicitations , mais il n'y eut pas moyen d'entâmer sa résolution de Monsieur de Frontenac , & son prétendu devoir l'emporta sur l'estime & sur la tendresse qu'il a pour Madame sa femme. Dès qu'on fut donc bien persuadé qu'il n'y avoit plus d'espérance pour les deux Iro-

quois, on pensa du moins à les mettre en état de gagner Paradis. Les Jesuites furent chargez de cette bonne œuvre, mais à condition qu'ils se hâteroient de l'accomplir. En effet, cette conversion se fit en poste, & en moins de dix heures les Catechumènes furent instruits & baptisez. On murmuroit un peu contre cette précipitation : c'est traiter nos Saints Mystères un peu trop cavalièrement, disions-nous : ces Sauvages nez & élevez dans la grossièreté la plus barbare ont-ils crû d'abord l'Incarnation, la Trinité, les récompenses ou les peines éternelles, & tous ces autres dogmes auxquels une raison éclairée par une culture a tant de peine à se soumettre ? On répondoit à l'ordinaire que le Saint Esprit étoit un grand Maître, & qu'il pouvoit enseigner tout en un instant : Nous étions obligez d'en convenir ; mais nous nous aperçûmes bien-tôt que le Christianisme des Iroquois n'étoit pas un ouvrage divin, & qu'on les avoit initiez trop-tégerement à nos sacrez mystères ; car si-tôt qu'on leur eut fait connoître qu'ils devoient mourir, ils ne voulurent plus rien écouter ; les Jesuites traitez par eux comme des diseurs de contes & de chansons furent contraints de se retirer, après-quoi ces misérables commencèrent leur chant funèbre & de mort suivant la coûtume de leur Nation. Quel-

U  
s. mettre en  
Jesuites fu-  
vre, mais à  
de l'accom-  
n se fit en  
vres les Ca-  
paptifez. On  
e précipita-  
Mystères un  
ns-nous: ces  
a grossièreté  
ord l'Incar-  
oenses ou les  
autres do-  
irée par une  
mettre; On  
Saint Esprit  
pouvoit en-  
Nous étions  
s nous nous  
Christianisme  
vrage divin,  
tégèrement à  
t qu'on leur  
ent mourir,  
uter; les Je-  
des diseurs de  
contraints de  
érables com-  
Et de mort  
ation. Quel-



que personne charitable leur ayeut fait jeter un couteau dans la prison, le moins courageux s'en servit si habilement qu'il tomba mort sur la place. Quelques jeunes Hurons de Lorett âgés de quatorze à quinze ans, vinrent prendre l'autre, & l'amenerent sur le Cap au Diamant où ils avoient eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence que Socrate n'auroit fait, s'il se fût trouvé en pareil cas. Pendant le supplice, il ne cessa de chanter, & qu'il étoit guerrier, brave & intrépide, que le genre de mort le plus cruel ne pourroit jamais ébranler son courage, qu'il n'y auroit point de tourmens capables de lui arracher un cri, que son camarade de avoir été un poltron de s'être tué lui-même par la crainte des tourmens, & qu'enfin s'il étoit brûlé, il avoit la consolation d'avoir fait le même traitement à plusieurs Français & Hurons. Tout ce qu'il disoit étoit vrai, sur tout à l'égard de son courage & de sa fermeté, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jeta ni larmes, ni soupirs; au contraire, pendant qu'il souffroit les plus horribles tourmens qu'on puisse inventer, & qui durèrent environ l'espace de trois heures, il ne cessa pas un moment de chanter. On lui tint plus d'un quart la plante des pieds

Page 195  
 Echelle d'une pinte lieue  
 quart  
 us ance  
 acee  
 rguoy  
 les  
 lieu



devant deux grosses pierres toutes rouges ; on lui fuma le bout des doigts avec des pipes allumées, & on lui tenoit ces pipes contre la main sans qu'il la retirât ; on lui coupa les jointures les unes après les autres ; on lui tordeoit les nerfs des jambes & des bras avec une petite verge de fer, & cela d'une manière inexprimable, & qui devoit lui causer les plus affreuses douleurs. Enfin, après lui avoir fait souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer des plus horribles, pour combler de cruauté, ces bourreaux lui découvrirent le crane, & ils auroient fait tomber peu à peu dessus du sable brûlant si un esclave des Hurons de Lorette n'étoit survenu fort à propos pour lui décharger sur la tête un grand coup de massue dont il expira : Cela se faisoit par ordre de Madame. l'Intendante, qui eut la compassion d'abreger par là les tourmens de ce malheureux. Au reste, toutes ces vives & âpres douleurs ne furent point capables d'interrompre la musique de notre homme, & l'on m'a assuré qu'il chanta jusqu'au dernier moment. Je dis que l'on m'a assuré, car je n'assistai qu'au commencement de la pièce, & les seuls préludes de cette tragédie me firent tant d'horreur que je n'en pûs soutenir la vue jusqu'au dénoûement. J'en ai vu brûler plusieurs chez les peuples où je me suis trouvé dans

le cours de mes voyages, & j'en ai l'imagination si frappée que je ne puis y penser sans peine; mais c'étoit bien malgré-moi que j'étois témoin d'un spectacle si hideux, car on est obligé d'y assister lorsqu'on se trouve malheureusement chez les Nations Sauvages qui font souffrir ce cruel genre de mort à leurs prisonniers: Toutes ne le font pas, comme je croi vous l'avoir dit dans une de mes Lettres; mais quand nous nous trouvons dans les endroits où l'on exerce cette barbarie, il faut, à moins que de vouloir bien s'attirer le mépris de ces peuples, qui croiroient qu'on n'a ni courage, ni résolution, il faut, dis-je, que nous soyons Spectateurs de l'exécution toute entiere sans même en paroître tant soit peu touché, ce qui, vous me l'avouerez, est bien gênant & bien déiagréable pour un honnête homme.

Dès que la navigation fut libre, le Sieur de Saint Michel, Canadien, partit du Montreal pour aller dans les Lacs de Castors à la tête d'un parti de Coureurs de bois, qui conduisoient plusieurs Canots chargez de Marchandises propres aux Sauvages. Ils rencontrèrent en faisant le portage du Long Saut dans la Rivière des Outaouas soixante Iroquois, qui les ayant surpris les égorgèrent, à la réserve des quatre, qui furent assez heureux d'échaper, & d'en apporter la

nouvelle à *Monreal*. Aussi-tôt qu'on eût appris ce funeste accident, Monsieur le Chevalier de *Vaudreuil* se mit en canot avec un détachement pour aller à la poursuite de ce parti *Iroquois* : il fut suivi par cent *Canadiens* & par quelques Sauvages Alliez. Je ne sçai par quel hasard il eût le bonheur de les atteindre ; il les surprit & les attaqua avec vigueur, ils se battirent en desespérez, mais à la fin ils furent défaits. Il en coûta la vie à plusieurs de nos Sauvages, & à trois de nos Officiers. Les *Iroquois* qu'on prit furent amenez à la Ville de *Monreal*, auprès de laquelle on les régala d'une salve de coups de bâtons.

Vers le commencement du mois de Juillet, Monsieur de *Frontenac* ayant reçu quelques nouvelles du Commandant des Lacs, il me parla d'un certain projet d'entreprise, dont je lui avois fait voir l'importance depuis long-tems ; & comme il n'avoit pas d'abord considéré avec assez d'attention tous les avantages que l'on en pourroit tirer, & qu'il avoit trouvé au contraire beaucoup de difficultez pour l'exécuter, c'est ce qui lui avoit fait négliger cette affaire, voici en quoi elle consiste.

Je vous ai marqué dans ma dix-septième Lettre la conséquence & l'utilité des Forts de *Frontenac* & de *Niagara*, & que dans la conjoncture où se trouvoit alors Mon-

fleur de Denonville, il lui étoit impossible  
 de les pouvoir conserver. Vous aurez aussi  
 remarqué les avantages que les Sauvages ont  
 sur les Européens dans la manière de faire  
 la guerre dans les Forêts de ce vaste con-  
 tinent. Comme nous ne pouvons détruire  
 les Iroquois avec nos seules forces, nous  
 sommes obligez de toute nécessité d'avoir  
 recours à nos Sauvages Alliez. Il est cer-  
 tain que comme ceux-ci prévoient que si  
 ces barbares peuvent venir à bout de dé-  
 truire nos Colonies, tôt ou tard ils en se-  
 ront subjuguez, comme il est arrivé à plu-  
 sieurs autres Nations, il est de leur intérêt  
 de s'unir avec nous pour détruire ces ban-  
 dis. Or, puisqu'ils ont cette bonne vo-  
 lonté, il faut leur faciliter les moyens de  
 l'exécuter, car vous pouvez bien croire  
 que tous Sauvages qu'ils sont, ils ne se-  
 ront pas assez dépourvûs de bon sens pour  
 s'écarter deux ou trois cens lieues de leurs  
 Pays, & aller faire la guerre à leurs enne-  
 mis, sans être sûrs de trouver une retrai-  
 te, pour pouvoir s'y reposer & y prendre  
 des munitions. Il n'est donc question que  
 de construire des Forts sur les terres des  
*Iroquois*, & de les conserver malgré eux.  
 C'est, Monsieur, ce que j'ai proposé il y a  
 plus d'un an à Monsieur de Frontenac, &  
 c'est ce qu'il veut que j'entreprenne aujour-  
 d'hui. Je prétens donc faire subsister trois

Forts par la voye des Lacs , avec des Bâtimens qui vogueront à la rame , que je ferai construire à ma fantaisie , lesquels étant légers & de grand port , caleront & navigueront également bien à la rame & à la voile , & seront éme de bonne défense contre l'impétuosité des flots. Je demande cinquante marelots *Basques* , car ils sont connus pour les plus adroits & les plus habiles mariniers qui soient au monde. Il me faut encore deux cens soldats choisis dans les troupes de *Canada*. Je ferai trois petits Fortins en différens endroits , l'un à la décharge du Lac *Errié* , que vous verrez sur ma Carte de *Canada* , aussi bien que les deux autres , sous le nom du Fort supposé. Je construirai le second au même lieu où étoit celui que j'ai maintenu les années 1687. & 1688. & donc je vous ai parlé dans ma quatorzième & quinziesme Lettre , & le troisième à la pointe de l'embouchure de la Baye de *Toronto* sur le même Lac : quatre vingt-dix hommes suffiront pour garder ces trois Redoutes , & moins encore , car les Iroquois qui n'ont jamais vû de canon q'en peinture , & auxquels une once de poudre est plus précieuse qu'un Louis d'or , ne se sont jamais ingérez d'attaquer aucune sorte de fortification. Je demande au Roi pour l'exécution de cette entreprise quinze mille écus par an , pour nourriture & entre-

vic  
 cin  
 de  
 Bâ  
 des  
 Je  
 qu'  
 dur  
 des  
 d'en  
 de  
 not  
 de  
 ger  
 Enf  
 dois  
 trou  
 bell  
 cha  
 & l  
 de p  
 une  
 char  
 ce p  
 bles  
 anné  
 cela  
 duire  
 réuiss  
 trou  
 meu

rien, subsistance & salaire de ces deux cens cinquante hommes. Il me sera très-facile de transporter quand je voudrai avec mes Bâtimens quatre cens Sauvages dans le pays des Iroquois. J'en puis convoyer deux mille, & porter autant de sacs de bled d'Inde qu'il en faudra pour l'entretien de ces Forts durant l'Hyver & l'Eté. Il sera aisé de faire des chasses abondantes dans toutes les Isles, d'entreprendre des traverses dans les Lacs, de poursuivre les Iroquois dans leurs canots, & les couler à fond avec d'autant plus de facilité, que mes Bâtimens seront légers, & mes gens y battront à couvert. Enfin, si vous voyez le Mémoire que je dois presenter à Mr de *Ponchartrain*, vous trouveriez que cette entreprise est la plus belle & la plus utile qu'on puisse faire pour chagriner les Iroquois en tems de guerre, & les contenir dans leur devoir en tems de paix. Monsieur de *Fronsenac* y joignit une Lettre particulière pour Mr de *Ponchartrain*, dans laquelle il lui marque que ce projet étant bien exécuté, ces redoutables ennemis seront obligez dès la seconde année d'abandonner leur Pays. Il ajoute à cela qu'il me juge assez capable de conduire cette entreprise, & qu'il croit que je réussirai, mais peut-être qu'il auroit pu trouver d'autres personnes qui connoissent mieux le Pays & les manières des Sauvages.

ges : d'un autre côté par un hazard peu avantageux pour moi, je me suis aquis leur estime & leur amitié, & c'est à mon avis la seule raison qui a engagé Mr de Frontenac à me choisir préférentement à tout autre. Le 27 Juillet ce Gouverneur m'ayant donné ses paquets pour la Cour, & la petite Frégate la *Sainte Anne* étant agréée & appareillée selon les ordres qu'il en avoit donné, je m'embarquai dans le Port de Quebec, & ayant fait voile, au bout de cinq jours de Navigation nous rencontrâmes par les traverses des Monts Notre-Dame dans le Fleuve de Saint Laurent, douze Vaisseaux Marchands qui venoient de France sous l'escorte de Mr d'Iberville, qui montoit le Vaisseau nommé le Poli. Le 8 d'Août, nous sortimes de la Baye Saint Laurent, à la faveur d'un vent d'Oüest & d'un jour si clair & si serain, que nous découvrimus l'Isle du Cap-Breton, & celle de Terre-Neuve, aussi distinctement que si nous en eussions été à la portée du moufquet. Les neuf ou dix jours qui suivirent furent bien différens; à peine pouvoit-on se voir de la prouë à la poupe de l'artimon, car il survint tout-à-coup des brumes les plus obscures & les plus épaisses que j'aye jamais vûes. Au bout de ce tems-là, l'horison s'étant nettoyé nous portâmes sur l'Isle de Terre-Neuve, nous découvrimus

le  
ple  
au  
cin  
par  
cro  
ap  
jou  
je  
nou  
me  
Vai  
Cap  
rita  
lére  
lev  
ou  
Car  
peu  
dat  
tion  
man  
être  
étoi  
s'em  
xant  
de m  
lulle  
endr  
sis e  
mou

BARON DE LAHONTAN. 163  
le Cap Sainte Marie, ensuite naviguant à  
pleine voile, nous entrâmes le jour même  
au Port de Plaisance. J'y trouvai environ  
cinquante Vaisseaux de Pêcheurs, la plu-  
part *Basques*, en compagnie desquels je  
croyois passer en France quelques jours  
après; mais comme on ne dispose pas tou-  
jours du tems, il leur en fallut plus que  
je n'avois crû pour se préparer, & lorsque  
nous fûmes prêts d'en sortir, nous aprî-  
mes par quelques Pêcheurs que cinq gros  
Vaisseaux Anglois avoient mouillé vers le  
Cap Sainte Marie. Cet avis se trouva vé-  
ritable, car le 15 de Septembre ils mouil-  
lèrent à la vue de Plaisance. Le 16 ils  
levèrent l'ancre pour entrer dans la Rade,  
où ils donnèrent fond hors de la portée du  
Canon. Le Gouverneur ne se trouva pas  
peu embarrassé, n'ayant que cinquante Sol-  
dats dans son Fort, & très-peu de muni-  
tions. Outre cela, ce poste étant com-  
mandé par une Montagne d'où il pouvoit  
être incommodé à coups de frondes, il  
étoit fort à craindre que les Anglois ne  
s'emparassent de cette hauteur. Je pris soi-  
xante Matelots *Basques* pour les empêcher  
de mettre pied à terre, en cas qu'ils vou-  
lissent tenter une descente dans un certain  
endroit nommé la Fontaine, à quoi je réus-  
sis effectivement sans tirer un coup de  
mousquet. Il arriva que sept ou huit cens

Anglois embarquez dans vingt Chaloupes ayant voulu aborder à cet endroit-là , ces vigoureux Cantabres pleins de feu , se jetterent à découvert malgré moi , un peu trop tôt sur le rivage , ce qui ne laissa pas de tourner heureusement ; car les Anglois voyant que nous les attendions en si bonne posture , changerent de route , & voguerent à force de bras jusques derrière un petit Cap , où ils jettèrent un baril de goudron , qui brûla deux arpens de broussailles. Le 18 à midi ayant aperçu qu'une Chaloupe avoit débordé de l'Amiral , portant Pavillon blanc à son Avant , & qu'elle s'avançoit vers le Fort , j'y accourus incessamment. Le Gouverneur , qui avoit eu le soin d'envoyer une de ses Chaloupes au-devant d'elle portant même Pavillon , fut très-surpris de voir qu'elle revenoit avec deux Officiers Anglois qui s'y étoient embarquez. Ils dirent au Gouverneur que leur Amiral souhaitoit qu'on lui envoyât un Officier à son bord , ce qui fut exécuté. L'on détacha Mr de Coste-belle , avec lequel je m'embarquai. Dès que nous fûmes à Bord de l'Amiral , il nous vint recevoir & nous fit toutes sortes d'honnêteté. Il nous régala de confitures & de plusieurs sortes de vins , dont nous bûmes à la santé des Amiraux de France & d'Angleterre. Il nous fit voir tout son Vaisseau

juste  
dit  
sich  
Pla  
que  
neur  
parc  
cher  
évit  
deno  
posit  
tent  
de sa  
vigo  
plûte  
son  
& d'  
comm  
quer  
embr  
pouv  
récon  
ve le  
lui re  
suite  
mit  
mes a  
inform  
armes  
Amir  
fix pi

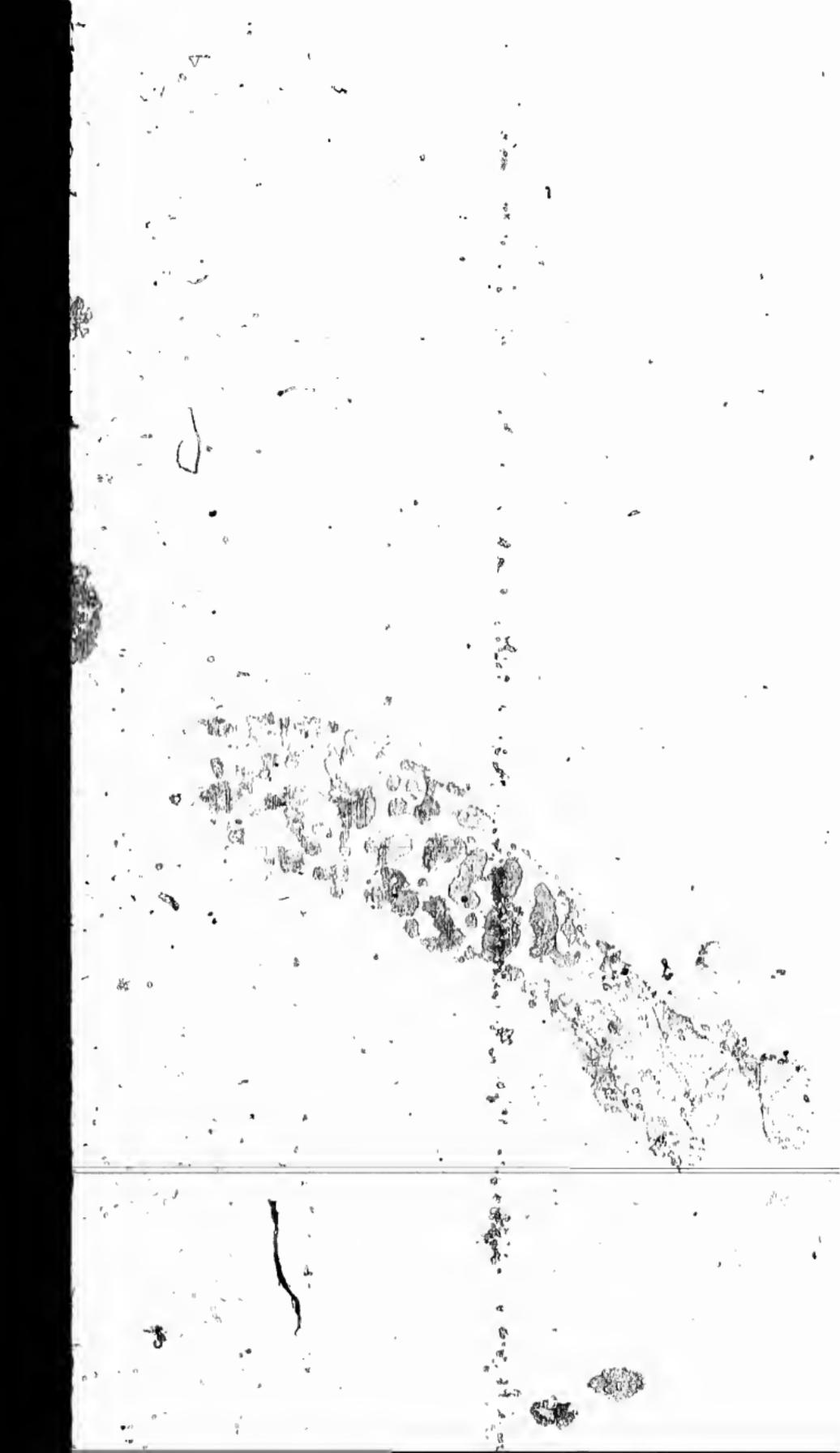
jusques aux Batteries mêmes : ensuite il  
 dit au Sieur de Coste-belle qu'il seroit bien  
 fâché d'être obligé de se rendre maître de  
 Plaisance à force d'armes , tant il prévoyoit  
 que l'entreprise seroit funeste au Gouver-  
 neur , à la Garnison , & aux Habitans ,  
 parce qu'il lui seroit fort difficile d'empê-  
 cher le pillage & le desordre ; que pour  
 éviter ce malheur-là , il seroit de la pru-  
 dence du Gouverneur de se rendre à com-  
 position. L'Officier bien instruit des in-  
 tentions du même Gouverneur , répondit  
 de sa part , qu'il étoit disposé à se défendre  
 vigoureusement & à faire sauter la Place ,  
 plutôt que de la céder aux ennemis du Roi  
 son Maître. Les complimens finis de part  
 & d'autre , nous prîmes congé de lui , &  
 comme nous étions prêts à nous rembar-  
 quer dans la Chaloupe, il nous dit en nous  
 embrassant qu'il étoit bien fâché de ne  
 pouvoir pas nous saluer de son Canon ; en  
 récompense il fit crier cinq ou six fois , *Vi-  
 ve le Roy* En débordant du Vaisseau , nous  
 lui rendîmes le même nombre de cris ; en-  
 suite il nous remercia d'un septième qui  
 mit fin à la cérémonie. Dès que nous fû-  
 mes arrivez au Fort, Mr de Coste-belle  
 informa le Gouverneur des Forces de cet  
 armement. Le Saint Albans , ce Vaisseau  
 Amiral d'où nous venions , avoit soixante-  
 six pièces montées & pour le moins six

cens hommes d'équipage, mais les autres nous parurent plus petits. Le lendemain 19 l'ennemi s'approcha jusques à la portée du Canon du Fort où il mouïlla en croupiere pendant qu'une de ses chaloupes vint à toute rame vers nos batteries. Le Gouverneur y en envoya une pour sçavoir ce qu'elle demandoit. L'Anglois qui la commandoit répondit, que son Amiral envoyoit avertir qu'en cas qu'on voulut parlementer durant le combat, l'on arboreroit le pavillon rouge pour signal. J'étois alors à la Fontaine, dont je vous ai parlé, pour m'oposer à leur descente; car c'étoit l'unique parti que ces Anglois pouvoient prendre pour s'emparer de Plaisance. Ils devoient bien faire réflexion que leur canon seroit absolument inutile contre un rampart impénétrable; & que c'étoit, pour parler proverbialement, tirer la poudre aux moineaux que de tirer contre des cailloux & de gazons. Cependant, c'étoit une expédition de commandement pour eux, il falloit obeir aux ordres de Monsieur le Prince d'Orange, & s'exposer en même-tems à se faire couler à fond, ce qui n'eut pas manqué d'arriver si nous eussions eu assez de poudre & de boulets, car ce canonnement dura près de cinq heures.

Le jour suivant 20 du mois, un Pilote François prisonnier se sauva du bord de

l'A  
ou  
qu  
so  
fis  
qu  
ter  
qu  
cen  
avo  
sol  
soix  
ren  
aut  
pié  
de s  
app  
Nor  
bita  
ver  
jour  
diff  
pû  
qu'o  
tain  
ce,  
men  
quel  
donc  
que  
ce.

l'Amiral s'étant jetté à la Mer durant la nuit. Il arbora au lieu où j'étois embusqué, & après m'avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé sur la Flote, je le fis conduire chez le Gouverneur. Il me dit que la descente qu'ils avoient voulu tenter étoit de sept ou huit cent hommes, mais qu'ayant crû trouver quatorze ou quinze cens Matelots prêts à s'y opposer, ils avoient jugé à propos de changer de résolution; qu'ils s'étoient imaginez que mes soixante Basques, qui malgré moi, parurent au rivage de la Fontaine, n'avoient autre dessein que de les attirer dans un piège qu'on leur tendoit, en les obligeant de s'approcher plus librement. Le 21, ils appareillèrent à la faveur d'un vent de Nord-Est, après avoir brûlé toutes les Habitations de la pointe verte, où le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer le jour même un détachement, qui par la difficulté des chemins impraticables, n'y pût arriver à tems pour s'y opposer. Ce qu'on peut dire, c'est que sans les Capitaines Basques qui se trouvèrent à Plaisance, les Anglois s'en fussent indubitablement rendus les maîtres. Je vous en ferai quelque jour tomber d'accord. On peut donc assurer que c'est principalement à eux que lon doit la conservation de cette Place. Les Anglois ont perdu six hommes



108 VOYAGES D'U  
dans cette sanglante & meurtrière expédi-  
tion; & de notre côté, le sieur Boat, Lieu-  
tenant d'un Vaisseau Nantois, eût un bras  
emporté. Au reste, ces Anglois firent tout  
ce qu'on pouvoit faire au monde; de sorte  
qu'on n'a rien à leur reprocher. Le 6 Octo-  
bre, je me rembarquai pour achever mon  
voyage, & je fis la traverse en compagnie  
de plusieurs autres Vaisseaux. Les vents  
d'Oüest nous favorisèrent si agréablement,  
que le 23 nous mouillâmes l'ancre à la  
Ville de Saint Nazere, située à huit ou  
neuf lieües d'ici, d'oü je pars incessamment  
pour Versailles. Cependant, je suis,

Monsieur, votre, &c.

A Nantes, le 25. Octobre 1692.

je  
re  
d  
te  
da  
qu  
le  
ce  
qu  
res  
au  
la  
dic  
inc  
je p  
roi  
vag

LETTRE XXIV.

*Le projet de Mr de Frontenac est réjetté à la Cour, & la raison de ce refus. Le Roi donne à l'Auteur la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve, &c. avec une Compagnie franche.*

M O N S I E U R ,

Je suis encore une fois à Nantes, d'où je vous écrivis le mois d'Octobre passé. Je reviens de la Cour, où j'ai présenté à Mr de Pontchartrain les lettres de Mr de Frontenac, & le mémoire dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre. On m'a répondu qu'il n'étoit pas à propos que j'exécutasse le projet d'entreprise que je proposois, parce qu'on ne pouvoit pas me donner les quarante Matelots qui m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs le Roi donnoit ordre au Gouverneur Général du Canada de faire la Paix avec les Iroquois à quelques conditions que ce fût. On a même trouvé cet inconvenient, que dès que les Forts que je prétendois faire élever dans les Lacs seroient entièrement parachevez, nos Sauvages amis & conféderez s'attacheroient

plûtôt à la gloire de faire la guerre aux Iroquois, qu'au plaisir de faire la chasse des Castors, ce qui causeroit un dommage considérable aux Colonies, lesquelles ne subsistent, pour ainsi dire, que par le Commerce de Pelleteries, comme je vous l'expliquerai en tems & lieu. Les Anglois ne seront point fâchez qu'on néglige de faire ces Forts; car ils ont trop d'intérêt à la conservation des Iroquois, & de plus cela leur conservera la commodité de fournir, comme ils ont déjà fait, des marchandises aux Nations Sauvages qui nous sont alliées. Au reste les Anglois, qui l'année passée tentèrent vainement la prise de Plaisance, me font beaucoup plus d'honneur que je ne mérite; à leur retour en Angleterre, ils ont publié, à ce qu'on m'a dit, qu'ils auroient infailliblement emporté cette Place sans l'oposition que je fis à leur descente. Je vous ai déjà mandé que je ne les avois point empêché de débarquer à l'endroit où j'étois posté avec soixante Basques. Ils me disent donc l'auteur d'une action que je n'ai point faite, & dont l'attribution m'a pourtant été si avantageuse, qu'en considération de cette prouesse imaginaire, Sa Majesté m'a donné la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve & de l'Acadie, avec une Compagnie franche de cent hommes. Vous voyez, Mon-

fre  
pe  
m  
vo  
en  
cu  
la  
res  
gou  
sem  
loi  
ne  
prés  
fait  
mai  
Naz  
Nan  
garn  
nes p  
te. le  
trave  
vosn  
seaux  
tir d  
aller  
Plais  
Au  
cette  
te que  
un M  
sieurs

fleur, qu'on récompense très-souvent des  
 personnes qui n'ont d'autre protecteur au  
 monde que le pur hazard; cet exemple  
 vous le persuadera sans peine. Quoiqu'il  
 en soit, j'aurois mieux aimé pouvoir exé-  
 cuter le projet dont je vous ai parlé, car  
 la vie Solitaire me charme, & les manie-  
 res des Sauvages sont tout-à-fait de mon  
 goût. Notre siècle est si corrompu qu'il  
 semble que les Européens se soient fait une  
 loi de s'acharner les uns sur les autres. Il  
 ne faut donc pas trouver étrange si je leur  
 préfère les pauvres Américains qui m'ont  
 fait tant de plaisir. Je dois partir après de-  
 main d'ici pour m'aller embarquer à Saint  
 Nazère. Messieurs d'Augni Marchands de  
 Nantes se sont chargés d'entretenir la  
 garnison de Plaisance, moyennant certai-  
 nes permissions de la Cour, qui leur prê-  
 te le Vaisseau dans lequel je dois faire la  
 traverse. Je vous prie de me donner de  
 vos nouvelles par la voye de quelques Vais-  
 seaux de S. Jean de Luz qui doivent par-  
 tir de ce lieu-là dans deux mois, pour  
 aller faire la troque avec les Habitans de  
 Plaisance.

Au reste, je ne puis me résoudre à finir  
 cette lettre sans vous apprendre une dispu-  
 te que j'eus dernièrement à l'Auberge avec  
 un Médecin Portugais qui avoit fait plu-  
 sieurs voyages à Angola, au Brésil, & à

Goa. Il soutenoit que les Peuples des Continens de l'Amérique, de l'Asie & de l'Afrique étoient issus de trois Peres différens, & voici comment il le prouoit. Les Amériquains différent des Asiatiques, car ils n'ont ni poil ni barbe, les traits du visage; leur couleur & leurs costumes sont différentes; outre que n'ayant ni tien ni mien, ils vivent en commun sans propriété de biens, en quoi ils sont directement opposez aux Asiatiques. Il ajoûtoit à cela que l'Amérique étoit trop éloignée des autres parties du monde pour s'imaginer que personne eût pu passer en ce nouveau continent avant qu'on eût trouvé l'usage de l'aïman, que les Afriquains étant noirs & camards, avec la lèvre monstrueuse, le visage plat, la tête cotonée, le naturel, les mœurs & le tempéramment différent des Amériquains, il croyoit impossible que ces deux sortes de peuples tirassent leur origine d'Adam, à qui ce Médecin donnoit à peu près la figure & l'air d'un Turc ou d'un Persan. Je lui répondis que quand la foi ne m'obligeroit pas à croire que tous les hommes sont généralement descendus de ce premier Pere, son raisonnement ne seroit pas assez fort pour me prouuer le contraire, puisque la différence qui se trouve entre les Peuples de l'Amérique & ceux de l'Afrique, ne provient d'aucune autre cause

cau  
&  
cela  
me  
se  
des  
rati  
qu  
cin  
dan  
troi  
née  
leil  
brû  
rero  
disti  
qui  
Pou  
roit  
ne a  
fusse  
rope  
tran  
les d  
habi  
a plu  
qu'il  
les  
prou  
\* Sa  
fait tra  
de Sam  
T

cause, que de la différente qualité de l'air & du climat des uns & des autres. Que cela est si vrai qu'un homme & une femme Nègres, un Sauvage & une Sauvagesse \* transplantez en Europe produiroient des enfans qui dans quatre ou cinq générations seroient infailliblement aussi blancs que les plus anciens Européens. Le Medecin nia le fait, & soutint que les descendants de ce Nègre & de cette Nègresse naistroient aussi noirs en Europe qu'en Guinée, mais d'ailleurs que les rayons du Soleil en Europe étant plus obliques & moins brûlans qu'en Afrique, ces enfans n'acquerreroient pas ce lustre noir, ou ce hâle qu'on distingue aisément sur la peau des Nègres qui sont élevez dans leur propre Pays. Pour mieux appuyer son hypothese il assureroit avoir vû quantité de Nègres à Lisbonne aussi noirs qu'en Afrique, quoiqu'ils fussent d'une troisième génération en Europe, & que leurs Trisayeuls eussent été transplantez en Portugal. Il ajouta que les descendants des premiers Portugais qui habitèrent Angola, le Cap verd, &c. il y a plus de cent ans, sont si peu bazanez qu'il est impossible de les distinguer d'entre les naturels de Portugal. Il continua de prouver son raisonnement par un fait in-

\* Sauvagesse. Ce mot paroit un peu rude, mais l'usage le fait trouver plus doux, Sans cela il faudroit dire une femme Sauvage.

contestable, qui est que si les rayons du Soleil étoient la cause de la noirceur des Nègres, il s'ensuivroit que les Bresiliens situés sous le même degré de l'Equateur que les Africains, devroient être aussi noirs qu'eux, ce qui n'est pas; car il est constant que leur teint paroît aussi clair que celui des Portugais. Il n'en demeurera pas là, il soutint encore que les descendants des premiers Sauvages du Bresil qu'on a transportés en Portugal depuis plus d'un siècle, ont aussi peu de poil & de barbe que leurs Ancêtres, & qu'au contraire les descendants des premiers Portugais qui peuplèrent les Colonies du Bresil sont aussi velus & barbus que s'ils étoient nez en Portugal: cependant, continue-t'il, quoique tout ce que j'avance soit absolument vrai, il se trouvera des gens qui soutiendront aveuglement que les enfans des Africains & des Américains dégénèrent peu à peu en Europe. Cela peut arriver envers ceux de qui les mères se laissent corrompre par les Européens; ce qui fait qu'on voit tant de mulâtres aux Isles de l'Amérique, en Espagne & en Portugal; au lieu que si elles étoient aussi bien gardées, en Europe que les Portugaises le sont en Afrique & en Amérique, les enfans des Bresiliennes ne dégénéreroient non plus que les enfans des Portugaises. Voilà, Monsieur,

Je  
ce  
p  
q  
de  
m  
ho  
Ca  
me  
be  
con  
gra  
J'e  
poi  
sar  
Fra  
prè  
cou  
ges  
& c  
ce q  
Méc  
chan  
extr  
pend  
quel  
voir  
croir  
cond  
qui l  
ger.

le raisonnement de ce Docteur qui recon-  
 tre assez bien sur la fin. Cependant son  
 principe est très-faux & très-absurde, puis-  
 qu'il n'est pas permis de douter, sans être  
 dépourvû de foi, de bon sens & de juge-  
 ment, qu'Adam est le seul Pere de tous les  
 hommes. Il est sûr que les Sauvages de  
 Canada & tous les autres Peuples de l'A-  
 mérique n'ont naturellement ni poil ni bar-  
 be, que les traits de leur visage & leur  
 couleur un peu olivâtre marquent une  
 grande différence entr'eux & les Européens.  
 J'en ignore la cause, cependant ce n'est  
 point l'effet de l'air & des alimens. Car  
 sur ce pied-là les descendans des premiers  
 François qui s'établirent en Canada il y a  
 près de cent ans, & qui pour la plupart  
 courent les bois, vivant comme les Sauva-  
 ges, dévoient être sans barbe, sans poil,  
 & dégénérer aussi peu-à-peu en Sauvages &  
 ce qui n'arrive pourtant pas. Dès que ce  
 Médecin eût allégué toutes ces raisons il  
 changea de propos, & pour mieux étaler ses  
 extravagances, il me demanda ce que je  
 pensois du salut de tant d'Américains aus-  
 quels vrai-semblablement l'Evangile n'a-  
 voit jamais été annoncé. Vous devez bien  
 croire, Monsieur, que je n'hésitai pas à les  
 condamner de plein vol au feu éternel; ce  
 qui le sçaba si fort qu'il pensa me dévise-  
 ger. Comment, dit-il, peut-on dan-

» ner ces pauvres gens avec tant d'affa-  
 » rance ; il est probable que leur premier  
 » Pere, bien-loin de pécher comme notre  
 » Adam, doit avoir eu l'ame bonne & le  
 » cœur droit, puisque ses descendans sui-  
 » vent exactement la loi de l'équité natu-  
 » relle, exprimée en Latin par ces paro-  
 » les si connues, *Alteri ne feceris quod tibi*  
 » *fieri non vis* ; & que n'admettant point  
 » de propriété, de biens, de distinction ni  
 » de subordination entr'eux, ils vivent com-  
 » me frères, sans dispute, sans procès, sans  
 » loix & sans malice ; mais supposons,  
 » ajouta-t'il, qu'ils sont originaires d'Adam,  
 » on ne doit pas croire qu'ils sont damnés  
 » pour ignorer les vérités du Christianisme ;  
 » car enfin Dieu peut leur imputer le sang  
 » de Jesus-Christ par des voyes secretes  
 » & incompréhensibles ; & d'ailleurs, le  
 » libre arbitre supposé, sa divine Majesté  
 » sans doute a plus d'égard aux mœurs  
 » qu'au culte & qu'à la créance ; le défaut  
 » de connoissance, pour suivre il, est un  
 » malheur, mais non pas un crime, &  
 » qui sçait si Dieu ne veut pas être honoré  
 » par une infinité d'hommages & de res-  
 » pects différens, comme par les Sacrifi-  
 » ces, les danses, les chansons & autres  
 » cérémonies des Amériquains. » A peine  
 eût-il cessé de parler que je le relançai vi-  
 goureusement sur les points précédents,

ma  
 pa  
 de  
 tro  
 rig  
 dit  
 ter  
 au  
 ner  
 ter  
 cap  
 por  
 Cep  
 d'im  
 de c  
 ego h  
 lo ; se  
 quik  
 Mon  
 trans

ANNA

BARON DE LAHONTAN.

197

mais après lui avoir fait entendre que si  
parmi les *multi vocati*, qui font une poignée  
de gens de la bonne Religion, il ne s'en  
trouve que *pauca vero electi*, tous les Amé-  
ricains sont bien à plaindre. Il me répon-  
dit éfrontément que j'étois aveugle de dé-  
terminer en dernier ressort qu'ils étoient  
au nombre des réprouvez, & de les dam-  
ner sans quartier, parce que c'étoit insult-  
ter à la Sagesse de Dieu de la faire agir aussi  
capricieusement envers ses Créatures que le  
portier de Saint Paul envers ses deux vases,  
Cependant comme il vit que je le traitai  
d'impie & d'homme sans foi, il me paya  
de ces sottises paroles en me quittant, *fidem*  
*ego hic qua adhibetur misteris sacris interpel-*  
*lo; sed fidem illam qua bona mentis soror est*  
*quique restant rationem amat.* Jugez de là,  
Monsieur, si ce brave Médecin eût pu  
transporter les Montagnes.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A Nantes le 10 May 1693.

## L E T T R E X X V .

*Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flotte de trente Vaisseaux Anglois, vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succès des Anglois en toutes leurs entreprises d'Ousre-Mer. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de Plaisance. Son départ pour le Portugal. Combat contre un Corsaire de Flessingue, &c.*

**M O N S I E U R .**

Je ne doute point que vous ne soyez insensiblement touché de la triste & fatale aventure qui m'est arrivée, & dont je vais vous faire le recit. Vous sçauvez d'abord qu'après avoir attendu le vent favorable quinze ou vingt jours à *Saint Nazere*, nous appareillâmes le 12 de May. Notre traversée ne fût ni longue ni courte, puisque nous arrivâmes au Port de Plaisance le 20 de Juin, après avoir fait une Prise Angloise, chargée de Tabac, sur les écores du Banc de Terre-Neuve. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai saluer Mr de Bouillon, Gouverneur de la Place, pour lui té-

m  
les  
m  
j'e  
av  
éto  
d'e  
don  
inv  
le c  
de  
dre  
fon  
cuff  
tanc  
Sept  
des  
ques  
Juill  
arriv  
ce f  
mie  
souh  
ne,  
voya  
Sava  
ai pr  
une P  
mouit  
tems  
comme

moigner la joye que j'avois de servir sous les ordres d'un si sage Commandant. Il me répondit qu'il étoit bien surpris que j'eusse sollicité mes Emplois, sans lui en avoir communiqué le dessein l'année précédente; & qu'il voyoit bien que le projet d'entreprise pour les Lacs de Canada, dont je lui avois parlé, étoit faussement inventé. J'eus beau vouloir lui persuader le contraire, il ne me fût jamais possible de le desabuser. Cependant, je fis descendre mes meubles à terre, & je pris la Maison d'un particulier, en attendant que j'en eusse fait bâtir une. J'y fis travailler avec tant de diligence qu'elle fut achevée en Septembre par le secours des Charpentiers des Vaisseaux, que tous les Capitaines Basques me prêtèrent sans intérêt. Le 18 Juillet le Sieur Berai de Saint Jean de Luz, arriva à Plaisance dans un de ses Vaisseaux: ce fut lui qui m'apporta la lettre, où vous me marquez, que comme votre Nécessité souhaite aller en Canada l'année prochaine, vous seriez bien aise que je vous envoyasse un Dictionnaire de la langue des Sauvages, avec les Mémoires que je vous ai promis. Le 16 Septembre on aperçut une Flote Angloise de 24 Vaisseaux, qui mouilla à la Rade presque dans le même tems qu'elle fût découverte. Elle étoit commandée par le Chevalier Francesco

Weilher, qui revenant de la Martinique, où il étoit allé pour s'emparer de cette Isle, avoit passé à la Nouvelle Angleterre, à dessein d'y prendre des Troupes & des munitions pour se rendre maître de Plaisance, mais lorsqu'il eût découvert une Redoute de pierre nouvellement construite sur le haut de la Montagne, dont je vous ai parlé dans ma penultième Lettre, il jugea plus à propos de s'en retourner doucement en Europe, que de faire une tentative inutile. Nous avions mis quatre canons sur ce poste élevé, qui incommodèrent tellement les Vaisseaux de la Flote, qu'ils furent obligez de lever l'ancre, & d'appareiller plutôt qu'ils n'eussent voulu. La faute des Anglois en cette occasion, c'est de n'être pas entrez dans le Port le jour même qu'ils parurent devant la Place. J'ai déjà remarqué plusieurs fois que les entreprises n'échoient ordinairement que pour vouloir un peu temporiser; j'en pourrois citer pour le moins quinze ou seize exemples de ma connoissance. Je reviens presentement à l'animosité que le Gouverneur eût contre moi. S'étant imaginé, comme je vous ai dit, que j'avois sollicité mes Emplois sans sa participation, il n'y eût point d'injures ni d'outrages qu'il ne me fit, depuis le jour de mon arrivée jusqu'à celui de mon départ: il ne se contenta pas de s'aproprier

le  
pa  
fa  
So  
pa  
au  
de  
Ca  
me  
do  
da  
y  
pri  
G  
qua  
tre  
qu  
né  
c'est  
tro  
de d  
il e  
Val  
& r  
tout  
que  
net  
trou  
car j  
vie  
Le le

les profits & les émolumens de ma Compagnie franche, il crût ne pas devoir se faire un scrupule de retenir la paye des Soldats employez à la Pêche des Moruës par les habitans, & de faire travailler les autres sans salaire. Je ne vous parle point des concussions qu'il fait ouvertement. Car quoiqu'il ait contrevenu formellement à dix Articles contenus dans les Ordonnances de Louis XIV. il a trop d'amis dans les Bureaux pour en être repris. Il y a du plaisir de faire des presens à ce prix-là, ce qui fait qu'il a gagné *per fas & nefas*, cinquante mille écus en trois ou quatre ans. Je n'aurois jamais fini si j'entreprendois à vous mander tous les chagrins qu'il m'a faits. En voici trois qui couronnèrent tous les autres; le 20 Novembre, c'est-à-dire, un mois après le départ de nos Vaisseaux Pêcheurs, m'étant avisé de donner à souper à quelques habitans, il entra masqué dans ma Maison avec ses Valets, cassant vitres, bouteilles, verres, & renversant tables, chaises, armoires, & tout ce qu'il trouva sous sa main. Avant que j'eusse le tems d'entrer dans mon cabinet pour prendre mes pistolets, cette troupe insolente disparut fort à propos; car je l'aurois chargée & même poursuivie, si les Conviez ne m'eussent retenu. Le lendemain ses Valets firent main-basse,



sur les miens, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être roüez de coups de bâton, Cette seconde insulte ayant poussé ma patience à bout je méditois les moyens de rendre la pareille à ces Assassins, lorsque les Récolats me remontrèrent que pour ne pas altérer le service du Roi, il falloit que je dissimulasse mon ressentiment. Je pris donc le parti de me renfermer, & de m'attacher à la lecture pour tâcher de dissiper le chagrin que je ressentois de ne pouvoir pas lever le masque. Voici la troisième pièce qu'il me joüa trois jours après: ce fut de faire arrêter deux Soldats que j'avois envoyé faucher du foin dans les prairies à une demie lieuë de la Place: Tellement qu'ayant été surpris dans leur travail, on les lia & on les amena prisonniers sur le pied de Desertteurs, sous prétexte qu'ils avoient couché deux nuits hors de la Place sans la permission, & ce qui auroit été de plus funeste pour ces deux pauvres innocens, c'est que sans les instantes prières des Récolats & de ses Maîtresses il leur auroit fait casser la tête, en vûë de me chagriner. Après cet incident, les Récolats me conseilèrent de l'aller voir & de le prier de vouloir bien casser toutes les persécutions, en l'assurant que j'étois entièrement son Serviteur & son ami. *Durus est, hic sermo.* Cependant, quelque répugnance que j'eus

fe  
N  
fu  
de  
de  
la  
téc  
d'h  
fait  
Pav  
fois  
en t  
s'ex  
tra  
cha  
qua  
où  
deve  
de r  
n'av  
le de  
de r  
en ve  
roit  
part  
avois  
en d  
que  
Gouv  
quar  
une a

se à me rendre à un avis si contraire à la Nature, laquelle, je vous avoué, parissoit furieusement chez moi, je ne laissai pas de me vaincre après m'être fait beaucoup de violence. Je fus, chez lui, j'entrai dans sa Chambre & nous trouvâmes tous les deux tête à tête, je lui parlai plus d'un quart d'heure en termes plus soumis que n'auroit fait un esclave. J'ai honte de vous en faire l'aveu, car je rougis moi-même toutes les fois que je pense à cette bassesse. Quoiqu'il en soit, au lieu d'écouter mes raisons & de s'expliquer amiablement avec moi, il entra dans une si grande fureur qu'il me chargea d'un torrent d'injures les plus choquantes du monde. C'est ici, Monsieur, où le service du Roi l'emporta sur les devoirs de l'honneur, car je me contentai de me retirer chez moi, fort heureux de n'avoir pas été assassiné par ses domestiques; le desordre que cette affaire causa seroit de trop longue discussion. Il vaut mieux en venir au fait & vous assurer qu'il n'auroit fait arrêter si les Habitans avoient paru être dans ses intérêts. Il prétendoit avoir été insulté, & par conséquent être en droit de se venger à quelque prix que ce fût: mais le sort tragique d'un Gouverneur qu'on égorga il y a trente ou quarante ans en ce Pays-là, lui fournit une ample matière à réflexion. Il jugea

donc que le parti de feindre étoit le plus sûr, tant il étoit persuadé que si je l'eusse percé de mon épée, les Soldats & les Habitans auroient favorisé ma retraite chez les Anglois du voisinage de Plaisance. Cependant, les Récolets qui vouloient appaiser ces troubles naissans, n'eurent point de peine à nous raccommo-der, lui remontrant de quelle conséquence il étoit de vivre en bonne intelligence ensemble, pour éviter les suites fâcheuses qui résulteroient à la fin de toutes nos querelles. Cette proposition d'accommodement lui fut très-agréable en apparence, d'autant plus qu'il étoit ravi de dissimuler son ressentiment par des marques extérieures d'amitié. Ainsi nous nous yîmes & nous nous embrassâmes avec protestation réciproque d'oublier tout ce qui s'étoit pu passer entre nous. Après cette réconciliation, j'avois lieu de me persuader que son cœur ne démentiroit pas sa bouche, parce que je ne croyois pas qu'il fut assez imprudent pour informer la Cour de quelques bagatelles, où son honneur paroïssoit un peu prostitué. Mais je me trompai, car il prit la peine d'ajouter ensuite aux Procès verbaux qu'il avoit fait ayant notre accommodement, des faussetez qu'il auroit dû taire. Il est inutile de vous mander le reste, le hazard se servit pour faire tomber les pa-

pie  
pou  
per  
con  
Réc  
con  
poi  
cau  
ne p  
faire  
inno  
tabl  
salu  
j'éto  
tems  
d'all  
seau  
cer a  
rant  
aprir  
chez  
pour  
mes  
chang  
cepte  
remen  
roient  
regar  
& des  
que p  
que,

piers entré mes mains, cette indiscretion  
 pourroit être desavantageuse à quelques  
 personnes, que le Ciel doit benir. Je me  
 contenterai de vous dire, que dès que les  
 Récolets eurent vû & lû les suppositions  
 contenûes dans ses écrits, ils n'hésitérent  
 point à me conseiller de prendre mes pré-  
 cautions, me déclarant ingénûment qu'ils  
 ne prétendoient plus se mêler de cette af-  
 faire, d'autant qu'ils reconnoissoient avoir  
 innocemment concouru à ma perte, en ré-  
 tablissant la paix entre lui & moi. Cet avis  
 salutaire me fit appercevoir le risque où  
 j'étois exposé, si je demourois plus long-  
 tems à Plaisance; de sorte que la crainte  
 d'aller à la Bastille après l'arrivée des Vais-  
 seaux de France, me fit résoudre à renon-  
 cer aux espérances de ma fortune en quit-  
 tant mes Emplois. Dès que les Habitans  
 apprirent cette nouvelle ils accoururent tous  
 chez moi (à la réserve de trois ou quatre)  
 pour m'assurer qu'ils étoient prêts de signer  
 mes Procès verbaux en cas que je voulusse  
 changer de résolution. Mais au lieu d'ac-  
 cepter cette offre je leur fis entendre en les  
 remerciant de bonne grace, qu'ils s'attire-  
 roient de méchantes affaires, & qu'on les  
 regarderoit à la Cour comme des séditieux,  
 & des perturbateurs du repos public, puis-  
 que par un détestable principe de Politi-  
 que, l'aveugleur a toujours tort, quelque

bonne raison qu'il puisse avoir. Cependant j'aurois bien voulu n'être pas réduit à ce point fatal de quitter des Emplois qui sembloient me conduire insensiblement à quelque grosse fortune ; mais enfin le séjour de la Bastille occupoit si fort mon esprit que je ne balançai plus , après avoir bien réfléchi sur la situation fâcheuse où je me trouvois , à m'embarquer sur un petit Vaisseau qui étoit le seul & le dernier qui devoit passer en France. La proposition que je fis au Capitaine de lui faire un présent de mille écus fut si-bien reçue , qu'il s'engagea de me jeter sur les Côtes de Portugal , moyennant cette somme , à condition que je garderois le secret. Le meilleur de l'affaire est que mon ennemi avoit eu la précaution d'écrire aux Gouverneurs de Bel-Isle, de l'Isle de Ré & de la Rochelle , de m'arrêter aussi-tôt que je serois débarqué. Il croyoit avec raison que notre Vaisseau devoit aborder à l'un de ces trois Ports, mais trois cens pistoles remises fort à propos dans les mains de certaines gens qui ne sont guère accoutumés à manier de l'or , font un effet merveilleux , car cette somme dont je ne me défaisois pas sans peine , me sauva la liberté & peut-être la vie.

Je m'embarquai dont le 14 du mois dernier malgré tous les risques qu'on est obligé de courir , quand on est allé mal-

heu  
l'ef  
Te  
de  
ble  
emp  
vou  
de  
cou  
& à  
re d  
quat  
Cell  
brass  
faisa  
coup  
Vais  
te bô  
traire  
contr  
de Fr  
frayer  
penda  
nous  
dées,  
fimes  
singue  
cause  
de nou  
qu'il  
ma. H

heureux de naviguer durant l'hyver dans l'espace de Mer qui s'étend depuis l'Isle de Terre-Neuve jusqu'en France. Il est inutile de vous dire que je laissai quantité de meuble à Plaisance, que je ne pus ni vendre ni emporter. Il vaut mieux suivre la route & vous dire que nous essuyâmes trois coups de vent effroyables, sans recevoir aucun coup de Mer, & que nous singlâmes à mats & à cordes 150 lieues, pendant la dernière de ces tempêtes qui dura trois fois vingt-quatre heures, soufflant du Nord-Ouest. Celle-ci fut si violente que les Matelots s'embrassoient & se disoient le dernier adieu, ne faisant plus qu'attendre le moment qu'un coup de Mer enfonçant l'arcasse de notre Vaisseau nous abîmât sans ressource. Si cette bourasque nous fit peur, les vents contraires de l'Est & du Nord-Est que nous rentrâmes à cent lieues vers l'Ouest du Cap de Finisterre, nous causèrent bien autant de frayeur, car nous fûmes obligez de louvoyer pendant 23 ou 24 jours, ensuite de quoi nous découvrîmes le Cap à force de bordées, où par un hazard extraordinaire nous fûmes attaquez par un Armateur de Plesingue, qui ne pouvant nous aborder à cause de l'agitation des flots, se contenta de nous canonner avec si peu de succès, qu'il n'en coûta la vie qu'à un seul homme. Il est vrai que les œuvres mortes, &

les cordages de notre Navire furent tellement endommagez , qu'après nous être séparés de ce Capre à la faveur de la nuit & d'un broüillard de Commande , nous ne pûmes presque point nous servir de nos voiles , tant les manœuvres étoient en desordres. Cependant nous y remédiâmes avec toute la diligence possible , & le Capitaine du Vaisseau trouvant alors un beau prétexte de relâcher , sans être obligé de suivre le plan que nous avions projeté , fit porter au Sud-Est pendant la nuit. Cette fausse route ne nous mettoit pas pourtant si fort à couvert de ce Capre , qu'il n'eût pu nous garder pendant la nuit en faisant aussi la même manœuvre ; ce qui nous obligea chemin faisant de nous mettre en état de recommencer le Combat dès qu'il seroit jour. Il est vrai qu'il ne nous suivit pas comme nous l'avions crû , mais nous l'échapâmes encore plus belle à l'heure de midi , car après avoir été poursuivis quatre heures par un Saletin , à la vue de la Côte , il ne s'en falut presque rien qu'il ne nous enlevât avant que nous pussions gagner le mouillage de la rade sous le canon de la Forteresse de cette Ville. Si ce malheur nous fut arrivé le Gouverneur de Plaisance auroit peut-être eu raison de s'écrier joyeusement *incidit in Scillam* , &c. mais grâces à Dieu nous en fûmes quittes pour la peur. Dès

que  
les  
met  
meil  
loup  
cend  
dès q  
lui p  
bouc  
dema  
voyag  
chan  
tenir  
de ce  
tant  
mots  
gonki  
fois et  
duè de  
fiste d  
ce Pay  
mots d  
pouvo  
avec le  
me il f  
plicatio  
contenu  
depuis  
vi de di  
je viens  
de ces

que nous eûmes donné fond, je comptai les mille écus à ce Capitaine qui doit mettre cette bonne oeuvre à la tête des meilleures qu'il ait fait de sa vie. La Chaloupe ne fût pas plutôt à l'eau que je descendis à terre avec toutes mes hardes & dès que je fus en en cette Ville; je tâchai de lui procurer des munitions de guerre & de bouche avec tant de diligence que le lendemain, il leva l'ancre pour continuer son voyage en France. Au reste, j'adresse au Marchand de la Rochelle qui m'a toujours fait tenir nos Lettres en Canada, les Mémoires de ce Pays-là que vous m'avez demandé tant de fois. J'y joints un petit recueil des mots les plus nécessaires de la langue Algonkine, qui comme je vous ai dit tant de fois est la plus belle langue & la plus étendue de ce Continent. Si votre Neveu persiste dans le dessein de faire un voyage en ce Pays-là, je lui conseille d'apprendre ces mots durant le cours de la traverse, afin de pouvoir ensuite demeurer cinq ou six mois avec les Algonkins pour les entendre comme il faut. Outre cela je vous envoie l'explication des termes de Marine qui sont contenus dans les Lettres que je vous écris depuis onze ans. Cette petite peine m'a servi de divertissement pendant le voyage que je viens de faire; car en relisant les copies de ces Lettres, j'ai tiré quelques remar-

qués dont je vous ferai part lorsque j'apren-  
 drai que vous êtes content des Mémoires  
 qui accompagnent celle-ci. Vous reconnoi-  
 sez facilement que j'ai renoncé à toute sorte  
 d'attachement de Patrie, pour dire la vé-  
 rité; depuis l'année 1683. jusqu'à présent.  
 Les curieuses Anecdotes que j'écris de ce  
 tems-là divertiroient sans doute vos amis,  
 pourvu qu'ils ne soient pas de ces insupor-  
 tables dévots qui se feroient crucifier plutôt  
 que de souffrir qu'on fronde un Ecclesiasti-  
 que. Je vous prie de m'écrire à Lisbonne de  
 de me mander ce que vous aurez appris  
 touchant mon affaire. Vous avez d'assez  
 bonnes correspondances à Paris pour en être  
 informé. Je ne doute pas que mon ennemi,  
 attendant que la voye ordinaire de ses pre-  
 sens, lui réussiroit au point de me faire ar-  
 rêter en arrivant en France, où il s'imagi-  
 noit que j'aurois la folie d'aborder, ne peute  
 de tout son cœur de n'avoir pas trouvé  
 le contrechiste de mes intentions. Quoi-  
 qu'il en soit il est autant de son intérêt de  
 me faire donner la mort, selon les faits dont  
 il m'accuse faussement, qu'il est de ma  
 gloire de lui procurer une longue vie. Sur  
 ce pied-là, plus il vitra, plus je ferai ven-  
 gé. Et par conséquent j'aurai lieu de me  
 consoler aisément de la perte de mes Em-  
 plois & de la disgrâce du Roi.

Je suis, Monsieur, votre, &c.  
 A Viennes en Portugal, le 31 Janvier 1694.



EXPLICATION  
DE QUELQUES

TERMES.

QUI SE TROUVENT

DANS LE PREMIER  
& second Tome.

A.

**A** *Foucher*, c'est jeter deux ancrés l'un à droite & l'autre à gauche du Vaisseau, pour le tenir ferme & l'assurer contre le flux & le reflux, en l'empêchant de tourner sur son Cable.

*Allege*, c'est-à-dire, vuide, sans charge.  
*à mess & à corde*, c'est être à sec, c'est-à-dire, sans voiles.

*Amener les Voiles ou le Pavillon*, c'est les abaisser, à cause de l'écoule de vent, ou pour se rendre à l'ennemi.

*Apariller*, c'est faire les travaux nécessaires pour mettre un Vaisseau en état de partir de l'endroit où il doit ancrer.

*Arbre de la Paix*. Métaphore symbolique, qui signifie la Paix elle-même.

*Arriver*, c'est aller droit sur un Vaisseau, ou sur une terre à la faveur d'un vent large, ou d'un vent en poupe.

*Auvage*, c'est l'abord de quelque terre lorsqu'on vient de la pleine Mer chercher les Côtes pour la sûreté du Vaisseau & le repos des Pilotes.

*Abralabs*, est un instrument de Mathématique dont N'est presque impossible de se servir en pleine Mer, à cause de l'agitation des flots. Il y en a de deux sortes. Les premières dont les Pilotes se servent quelquefois dans le voyage des Indes, lorsque la Mer est unie comme la glace d'un miroir. Celles-ci ne sont propres qu'à prendre hauteur au Soleil, par le moyen de deux pinules percées de deux petits trous dioptrés, qui servent à conduire le rayon visuel jusqu'à cet astre. Les dernières dont les Mathématiciens ont accoustumé de se servir pour des Observations Astronomiques, sont garnies des Azimuts, des Almucantaras, des Tables Soudromiques, & des autres Cercles Concentriques & Excentriques de la Sphère.

## B.

**Banc de Terre-Neuve**, ou *Banc* en général, est une élévation de terre dans la Mer, comme la forme d'un chapeau est élevée au-dessus des bords. Ce Banc est couvert de trente ou quarante brasses d'eau, & pavé de Moruës.

*Bande*. Je n'ai point vu de gens qui ayent bien expliqué ce terme jusqu'à présent. Voici l'explication que je lui donne. Par la *Bande du Nord*, on entend l'espace du Ciel contenu depuis le *Nord-Ouest* jusqu'au *Nord-Est*; par la *Bande de l'Est* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Nord-Est* jusqu'au *Sud-Est*, par la *Bande du Sud* on entend la partie du Ciel contenuë dans le *Sud-Est* jusqu'au *Sud-Ouest*, & par la *Bande de l'Ouest* on entend la partie du Ciel contenu depuis le *Sud-Ouest* jusqu'au *Nord-Ouest*.

*Bassin*. C'est une petite espace d'eau dormante, à peu près comme un étang.

*Bancs*, sont des basses ou des chaînes de rochers qui s'étendent sous l'eau d'un endroit à l'autre, & s'élevent jusqu'à cinq ou six pieds plus ou moins.

de  
le  
a  
Boi  
s:  
la  
E  
Eou  
ba  
P  
A  
Bou  
bl  
Et ass  
vig  
Briga  
leg  
por  
pin

CA  
CN  
ges  
été  
les  
Nat  
julg  
Irog  
pipe  
ges  
Canada  
pere  
de l  
Cape  
gens  
iron  
Cana

BARON DE LAHONTAN. 213

de la surface de cet élément, ce qui empêche que les Vaisseaux, les Barques, &c. ne puissent flotter au-dessus.

**Bouillons.** Ce sont de petites montagnes d'eau qui s'élevent au pied des Sauts ou des Cataractes, par la même cause des jets d'eau que nous voyens en Europe.

**Bouteux.** Sont de petits filets amarrés au bout d'un bâton. Les Pêcheurs s'en servent à prendre du Poisson sur les fonds sablonneux, & sur tout des Anguilles, sur les bords du Fleuve S. Laurent.

**Bouts de Quivres.** Sont des filets, à peu près semblables aux Bouteux, qui servent au même usage.

**Brasse.** Est une mesure de cinq pieds parmi les Navigateurs François.

**Brigantin,** est un petit Bâtiment de rame & de voile léger de bois à voile latine, n'ayant qu'un faux pont. Il est aigu à poupe comme à prouë, & il est pincé pour bien aller.

C.

**Calumet** en général, est une pipe. C'est un mot Normand, qui vient de chalumeau. Les Sauvages n'entendent pas ce mot de Calumet, car il a été introduit par les Normands en Canada dans les premiers établissemens que les gens de cette Nation firent en ce Pays-là, & il s'est conservé jusqu'à présent parmi les François qui y sont. Les Iroquois appellent en leur langage ce Calumet ou pipe, *Ganondaoé*, & les autres Nations Sauvages *Pagan*.

**Canadiens,** sont des naturels de Canada nez de pere & de mere François. On appelle celles des Isles de l'Amérique Méridionale *Crotoles*.

**Capa y d'Espada.** C'est un titre de Gascogne que les gens de cette Province donnoient autrefois par ironie au Conseiller du Conseil Souverain de Canada, parce que les premiers Membres de ce

Tribunal ne porcoient ni robe, ni épée, se contentant de marcher la canne à la main dans la Ville de *Quebec*, & d'aller au Palais en cet équipage Bourgeois.

**Cargue.** Carguer les voiles, c'est les plisser ou les rassembler en un tas vers le haut des mâts, au contraire des rideaux d'un lit où des fenêtres qu'on rassemble en long. Cette manœuvre se fait par le moyen de deux cordages, qui font le même effet que les cordons d'une bourse.

**Casse-tête.** Ce mot signifie massue. Les Sauvages l'appellent *Affan Onsik* c'est-à-dire, que *Affan* signifie *Casse* & *Onsik* signifie *tête*. Ainsi ces deux mots signifient *Casse-tête*.

**Chenal.** C'est une étendue d'eau assez profonde entre deux Bancs ou deux terres. Ordinairement les chenaux ou chenaux sont bordés de fonds plats, ce qui fait qu'on a a précaution d'y mettre des boîtes ou des balizes pour montrer le chemin aux Pilotes, qui se conduisent par le moyen de ces marques ou même par la sonde; car ils risqueroient de perdre leur Vaisseau s'ils n'alloient pas bien le *Chenal*.

**Cistes.** Ce sont de petites feuilles de bois de Cedre de l'épaisseur d'un écu, de la largeur de trois pouces, & aussi longues qu'on peut les faire. Elles font le même effet en canot qu'une double doublure d'un habit.

**Compas de variation.** Il est plus grand que les Compas ou Boussoles ordinaires. On s'en sert pour remarquer les mouvemens inégaux de l'aiguille aimantée, laquelle Nord-Est incessamment dans l'autre Hémisphère, au lieu qu'elle Nord-Ouest toujours en celui-ci; c'est-à-dire qu'elle est de la Ligue Equinoxiale. De sorte que sans s'écarter à droite & à gauche du vrai Nord du monde d'une certaine quantité de degrés, dont les Pilotes s'aperçoivent par le

m  
re  
de  
Se  
fa  
de  
ré  
Com  
di  
em  
ci  
La  
ce  
ge  
mi  
& c  
ape  
de  
Comri  
lou

D  
a  
que  
réfi  
pèu  
Donner  
rimpe  
e à  
Donner  
moll  
ou d  
E  
C  
clac

moyen d'une alidade, & d'un fil qui coupant le verre dudit Compas en deux parties égales, leur démontre la variation de l'aimant; lorsque le Soleil se couche, qui est le vrai tems propre à faire cette observation; car au lever de cet Astre & à son midi, on peut se tromper, à cause des réfractions, ou &c.

**Coueurs de Bois.** Sont des Français ou des Canadiens, auxquels on donne ce nom, parce qu'ils employent tout le tems de leur vie au rude exercice de transporter des Marchandises dans les Lacs de Canada, & dans tous les autres Pays de ce Continent, pour les trafiquer avec les Sauvages. Et comme ils entreprennent des voyages de mille lieues en canot, malgré les dangers de l'eau & des Iroquois, on devroit, comme semble, les appeler plutôt Coueurs de risques, que Coueurs de Bois.

**Courir bord sur bord.** C'est la même chose que louvoyer, dont j'ai donné l'explication.

D.

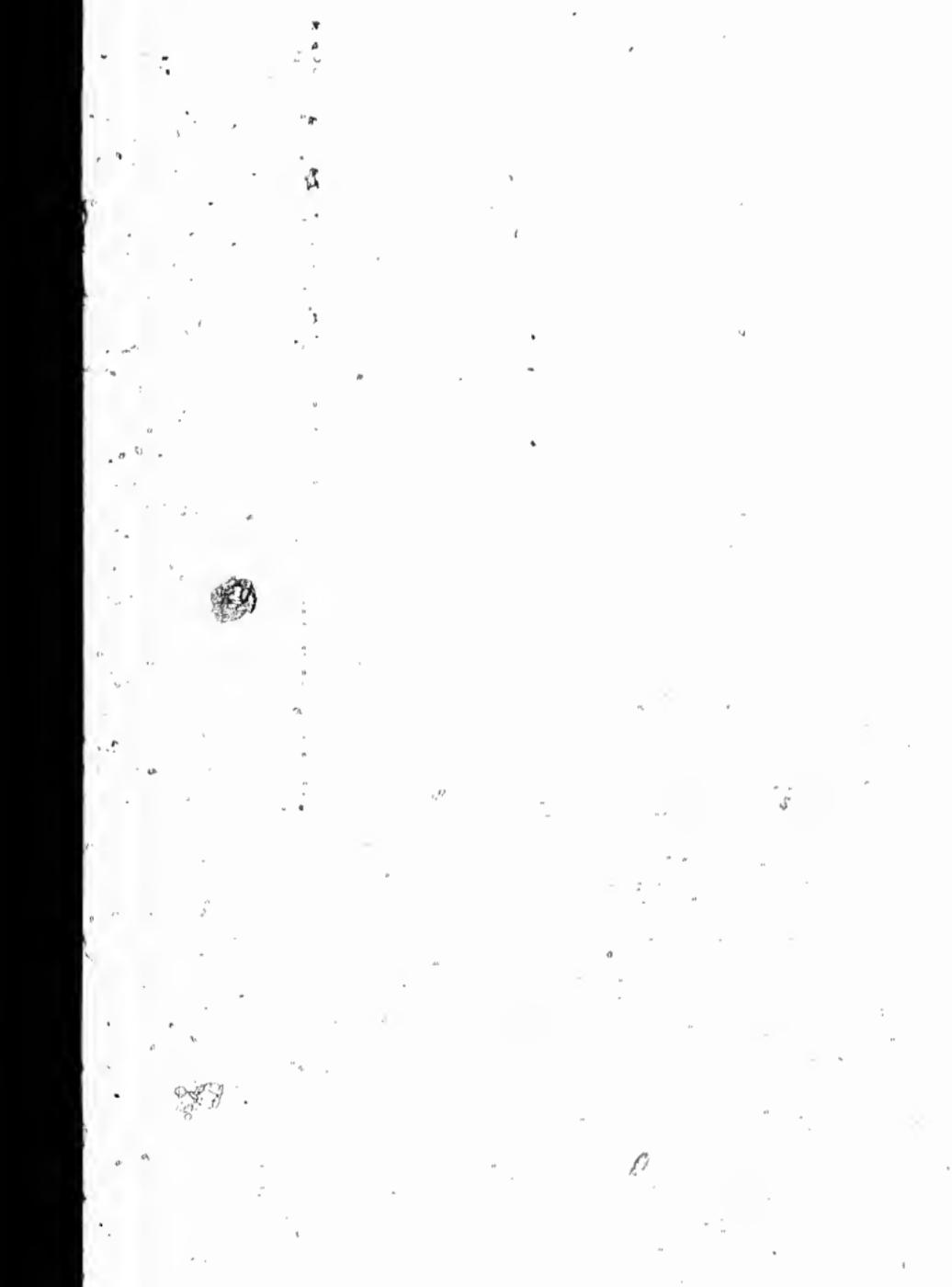
**Donner des Calées.** C'est lorsqu'un Vaisseau touche à terre de la poupe seulement. Il faut que l'extrémité de la quille soit bien forte pour résister à quelque calée, lorsque le fonda est un peu dur & l'eau un peu agitée.

**Donner la Chasse.** C'est à dire, poursuivre un Bâciment, courir sur lui; le forcer à prendre la fuite, & à s'échapper s'il peut.

**Donner fond.** Donner fond, c'est la même chose que motiller l'ancre, ou la jeter au fond de la Mer ou d'une Rivière.

E.

**Ecorce.** Sont les bords d'un Banc, lesquels sont escarpés comme une muraille.



**F** *Flis d'Union.* Terme dont les *Iroquois* le servent pour signifier le renouvellement d'Alliance entre les cinq Cabanes, c'est-à-dire, entre les cinq Nations *Iroquoises*.

**Flot.** Bâtiment à flot, c'est lorsqu'il flotte sur l'eau sans toucher au fond.

**Fret.** Ce mot a deux sens. Celui de ma Lettre est le chargement ou la voiture qu'on met dans un Bâtiment pour être transporté d'un lieu à un autre, un frot de personnes, de bled de liège ou de plume, est plus mauvais qu'aucun autre, parce que ces choses remplissent un Bâtiment sans le charger, au contraire des Marchandises pesantes, à sçavoir le Vin, le Fer, le Plomb, le Sucre, &c.

## G.

**G** *Gouverneur.* C'est conduire un Vaisseau par le moyen du Gouvernail ( comme on fait un cheval par le secours de la bride ) lorsqu'il fait assez de vent pour le faire mouvoir, car sans cela tout Navire est plus immobile qu'un Gouteux dans son Pautévil.

**Groses épisses.** Sont des cordages amarrez bout-à-bout, entrelasés & joints les uns au bout des autres, par le moyen des chevilles de fer, qu'on appelle des Cornets d'épisse.

## H.

**H** *Uniers.* Sont deux voiles convenables aux deux mâts de Hune d'un Vaisseau, lesquels sont directement situés ou posés sur les deux plus grands mâts.

## K.

**K** *Itchi Okima.* C'est ainsi que tous les Sauvages, dont les langages se rapportent à celui des *Algonkins*, nomment les Gouverneurs Généraux de *Canada*.

L  
gn  
qu  
Loy  
yv  
on  
tan  
est  
cher  
de-l  
sanc  
belle  
qu'il

M  
les ré  
voir u  
petit l  
gues y  
Mais  
peu. O  
rombe

P  
de Me  
Terres  
Toms

BARON DE LAHONTAN. 217

*Canada*, du mot de *Kitchi*, qui signifie *Grand* & de *Okima*, qui veut dire *Capitaine*. Les *Iroquois* & les *Hurons* les appellent *Ouentio*.

L.

**L** *Assidue*. Il n'y a personne qui ne sçache que ce n'est autre chose que la hauteur du Pôle ou l'éloignement compris depuis un lieu fixe jusqu'à l'Équateur.

**Louvoyer**. C'est aller en zigue zague, comme un ivrogne, lorsque le vent est contraire, car alors on est obligé de faire des bordées, tantôt à droite tantôt à gauche, en rangeant le vent le plus qu'il est possible, pour le soutenir ou pour gagner du chemin en louvoyant. Un Navire bien placé & de façons bien évidées, gagne sans dériver, portant toutes ses voiles, pourvu que la Mer soit belle près de quatre lieues à droite route, de dix qu'il a fait en louvoyant.

M.

**M** *Mâts* ou *Précintes*. Sont deux lattes ou perches rondes de bois dur d'une seule pièce, lesquelles régner d'un bout du Canot à l'autre, à savoir une de chaque côté. C'est ce qui soutient ce petit Bâtiment, parce que les barres & les varanques y sont liées ou enchaînées.

**Mais**. C'est le ralentir, diminuer ou cesser peu à peu. On dit le vent mollir pour dire que le vent tombe, qu'il est aux abois.

P.

**P** *Arroy*. Ce sont de certains espaces ou portions de Mer, entre deux Caps, deux Îles, deux Terres, ou deux degrés de latitude.

Tome I.

E.

218 VOYAGES DU

*Parrogais.* Ce sont deux petits mâts situés ou posés sur les mats de hune. Ce sont aussi les voiles convenables à ces deux petites mâts.

*Portage.* Faire portage, c'est transporter les Canots par terre d'un lieu à un autre; c'est-à-dire, du pied d'un Cataracte jusqu'au dessus, ou d'une Rivière à un autre.

*Porter.* Porter sur une terre, c'est aller droit à elle pour la reconnoître.

*Poupe.* C'est l'extrémité ou la queue d'un Vaisseau. Le Gouvernail y est placé & soutenu par les gons de l'Estambord où les vils du Gouvernail sont enchaînés.

*Proue.* C'est la tête ou l'avant d'un Vaisseau qui coupe les flots, c'est-à-dire, le bout ou l'extrémité d'un Vaisseau qui se présente le premier à la Mer.

Q.

*Quille.* C'est l'ame d'un Bâtimement, c'est-à-dire, une longue pièce du meilleur bois qu'on puisse trouver ou plusieurs jointes ensemble, pour supporter le grand saix de toutes les pièces de charpente qu'on employe à la construction.

R.

*Radeau.* C'est-à-dire raccommodar, réparer, & mettre en état de naviguer, par le moyen des planches, du brui, des ferrures, &c. qu'on met aux Barques dont il est parlé.

*Ranger.* Ranger une Terre, une Ile, une Côte, &c. c'est les côtoyer à bonne & raisonnable distance.

*Resouler.* C'est forcer la marée ou resouler les courans d'une Rivière, c'est-à-dire, naviguer contre le courant, aller du côté d'où viennent les courans ou les marées.

*Régner.* Vents qui régner, sont ceux qui parmi les

o  
c  
o  
g  
r  
n  
P  
Rac  
d  
  
S  
c  
qu  
ra  
Sant  
c  
pr  
vn  
Seier  
m  
ni  
la  
do  
Scorb  
Il  
le  
de  
Hon  
à p  
ble  
qu  
feu  
Sillir  
dre

**BARON DE LABONTAN.** Dientrente-deux soufflent plus souvent ou plus constamment que les autres en certaines parties de la terre. Comme par exemple, les vents alisez régissent depuis les *Canaries* jusqu'aux *Îles de l'Amérique*, soufflant de la bande de l'Est depuis que le monde est monde, sans jamais s'écarter de cette partie du Ciel.

**Ruche.** Est un Instrument pour la Pêche semblable à des Ruches d'Abeilles.

S.

**Ancir** ou *chanfir*, c'est-à-dire couler bas, couler à fond, périr, se perdre. *Sancir* sous les ancre, c'est être brisé & iracassé par les coups de Mer, qui arrive aux vieux Vaisseaux en de mauvaises rades foraines.

**Sauter.** Sauter une Cascade, un Saut, un Cataracte, c'est-à-dire descendre en bateau ces dangereux précipices, en suivant le fil de l'eau & manœuvrant avec beaucoup d'adresse.

**Seier.** C'est nager à rebours, tant pour aider le Timonier à gouverner son bateau, que pour le retourner dans un courant, ou pour lui faire présenter la proue au fil de l'eau quand le gouvernail est endormi.

**Scorbut.** Est une corruption dans la masse du sang. Il y en a de deux sortes. Le Scorbut terrestre & le Scorbut aquatique, appelé vulgairement le mal de terre. Le premier se contente d'accabler l'homme d'infirmités incurables qui le mènent peu à peu au tombeau; & le second conduit infailliblement à la mort en sept ou huit jours, à moins qu'on ne mette le pied sur la terre; ce qui est le seul remède.

**Sillir** ou *singler*, c'est-à-dire, pousser en avant, fendre l'eau de bonne grace, avancer chemin, &c.

**T Ours.** Est une cheville de bois dur qu'on en-  
 chaffe en certains trous ménagés de deux ou  
 deux pieds dans le plat bord d'une Chaloupe.

**Trameaux.** C'est une voiture ou machine construite  
 en figure de quarré long sur deux petites pièces de  
 bois de quatre pieds de longueur & de six pouces  
 de largeur, où sont cloués plusieurs cerceaux cou-  
 verts de drap ou de peaux pour être à l'abri du  
 vent. Ces deux pièces sont d'un bois dur très-bien  
 poli, afin de mieux glisser sur la neige & sur la  
 glace. Ceux-ci sont les traîneaux à cheval; car  
 deux d'out on le fort avec deux ou quatre Dogues,  
 sans découverts & faits de petites planches d'un  
 bois dur, coulant & luisant, lesquelles ont un  
 demi pouce d'épaisseur, cinq pieds de longueur,  
 six & demi de largeur.

**Tramons.** Celles-ci sont à peu près de la figure  
 des rampes plates des Fleurs, avec cette  
 différence qu'elles embrassent le Canot en dedans  
 & sont jointes à l'autre, où elles sont enchassées.  
 Leur épaisseur est de trois écus, & leur largeur

de six. Elles sont unies par le milieu, & ont  
 un vent modéré, qui souffle égal-  
 lement sur les deux côtés, & avance un bâtiment de rames  
 & de secours de les avirons.

*Fin de second Tome.*

